

LES AMIS DE GEORGE SAND

Association déclarée (J.O. 16 - 17 Juin 1975)
Placée sous le patronage de la Société des Gens de Lettres

Siège social : Musée de la Vie Romantique, 16, rue Chaptal - 75009 Paris
Courrier : Mairie de Montgivray Amis de George Sand 36400 Montgivray

tél : 01 60 14 89 91

courriel : amisdegeorgesand@wanadoo.fr

site : www.amisdegeorgesand.info



Afin de mieux faire connaître la vie et l'œuvre de George Sand, l'association Les Amis de George Sand a numérisé et mis en ligne le présent numéro de sa revue, sous la forme d'un fichier PDF permettant la recherche de texte.

Toute reproduction, même partielle, de textes, d'articles, ou d'illustrations, doit faire l'objet d'une autorisation préalable.

Copyright © 2007 Les Amis de George Sand

LES AMIS DE GEORGE SAND

Publié avec l'aide du Centre National du Livre



T. KWIATKOWSKI : *Polonaise de Chopin (Bal à l'Hôtel Lambert)* – détail partie droite
Musée National de Poznań. © SHLP/BPP, Jean Skarbek (voir p. 2)

2007

Nouvelle Série N° 29

LES AMIS DE GEORGE SAND

Association placée sous le patronage de
la Société des Gens de Lettres

Siège social : Musée de la Vie Romantique, 16, rue Chaptal - 75009 Paris
Administration : 12, rue George Sand, B.P. 83, 91123 Palaiseau (cedex)

Président d'honneur Georges Lubin †

Bureau

Président	Bernard Hamon
Vice-Présidentes	Aline Alquier Jeannine Tauveron
Secrétaire générale	Marie-Thérèse Baumgartner
Secrétaire adjointe	Arlette Choury
Trésorier	Michel Baumgartner
Responsable Revue	Michèle Hecquet
Responsable Internet	Thierry Derigny

Conseil d'administration

Aline Alquier, Danielle Bahiaoui, Marie-Thérèse Baumgartner, Michel Baumgartner, Thierry Bodin, Madeleine Brocard, Arlette Choury, Jean Courrier, Thierry Derigny, Bernard Hamon, Michèle Hecquet, Marie-Paule Rambeau, Jeannine Tauveron, Marielle Vandekerkhove-Caors, Martine Watrelot..

Comité de lecture

Nathalie Abdelaziz, Aline Alquier, Yves Chastagnaret, Bernard Hamon
Michèle Hecquet, Martine Watrelot, Marie-Paule Rambeau.
Rédactrice en chef : Michèle Hecquet.

Site Internet : <http://www.amisdegeorgesand.info>

Adresse e-mail : amisdegeorgesand@wanadoo.fr



Prix de la revue N° 29 pour les non-adhérents : **15, 00 €**, franco de port.

Les chèques ou virements bancaires (*IBAN : FR76 - 1027 - 8062 - 7400 - 0304 - 1214 - 176, BIC : CMCIFR2A*) ou postaux (*c.c.p. 5738-72 Lyon*) doivent être payables en France, libellés au nom de l'Association *Les Amis de George Sand* et adressés à Marie-Thérèse BAUMGARTNER, à l'adresse « Administration » ci-dessus.

SOMMAIRE

Éditorial de Michèle HECQUET.....	p. 4
Marie-Paule RAMBEAU : George Sand et la Pologne.....	p. 7
Iwona DOROTA : Les cours d'Adam Mickiewicz au Collège de France, vus par George Sand.....	p. 41
Ewa RUTKOWSKA : Le musée Mickiewicz à la Bibliothèque polonaise de Paris..	p. 59
Bernard HAMON : George Sand et la presse : la pratique de la <i>lettre ouverte</i>	p. 63
Bernard HAMON : L' <i>Offrande</i> aux Alsaciens-Lorrains	p. 81
Nathalie COILLY : Le siècle des saint-simoniens.....	p. 91
Livres, revues, études	
• George SAND, parutions	p. 101
• Études (autres ouvrages).....	p. 106
• Thèse.....	p. 127
Manifestations culturelles (Exposition, Théâtre, Musique).....	p. 129
Vie de l'association	
• Marie-Thérèse BAUMGARTNER : Rapport d'activités 2006.....	p. 135
Carnet	
• Michèle HECQUET : Christine Chambaz-Bertrand.....	p. 139

Table des illustrations

En couverture : T. KWIATKOWSKI : *Polonaise de Chopin (Bal à l'Hôtel Lambert)*, détail à droite, Musée National de Poznań. © SHLP/BPP*, Jean Skarbek.

La grande aquarelle du Musée National de Poznań est la version la plus aboutie de la composition allégorique et épique intitulée « La Polonaise de Chopin » (ou « Bal à l'hôtel Lambert »). Teofil Kwiatkowski a réuni autour du piano de Chopin, qui suscite le passé prestigieux de la Pologne disparue, les familiers de l'Hôtel Lambert. La famille Czartoryski occupe la partie gauche du tableau. Dans la partie droite, derrière Chopin, on reconnaît, assise, son élève Marcelina Czartoryska en compagnie de son fils Marcell, Adam Mickiewicz s'entretenant avec elle et, debout, George Sand. La petite fille aux nattes, tournée vers Chopin, symbolise la présence du peuple polonais dans l'inspiration du compositeur.

M-P.R.

Teofil KWIATKOWSKI (1809-1891) : <i>Portrait de George Sand</i> (1844), Gouache, aquarelle - © SHLP / BPP*.....	p. 6
<i>Frédéric-Auguste de Saxe, roi de Pologne sous le nom d'Auguste II</i> , dit « Auguste le fort » (1670-1733), trisaïeul de George Sand. Gravure de BUSCH, © BPP*.....	p. 8
<i>Le Réfugié polonais</i> , lithogr. d'après H. BELLANGE, 1831, © SHLP / BPP*.....	p. 10
<i>Vive la France ! Vive la Pologne !</i> , Lithogr. d'après C. MAURICE, © SHLP / BPP*.....	p. 10
<i>Adam Mickiewicz</i> , portrait au crayon par Eugène DELACROIX, Museum Leratury, Varsovie (cl. archives).....	p. 14
<i>Adam Mickiewicz</i> , portrait au crayon par George SAND, © SHLP / BPP*.....	p. 14
<i>Zygmunt Krasiński</i> , Médaille en bronze (1860), par Cyprian Kamil NORWILD, © SHLP / BPP*.....	p. 20
<i>Juliusz Słowacki</i> , portrait à l'huile par J. KUROWSKI, Museum Literatury, Varsovie (cl. archives).....	p. 20
Maria WODZINSKA : <i>Frédéric Chopin</i> (1836), Musée National de Varsovie (cl. archives).....	p. 24
<i>Wojciech Grymała</i> , Lithographie de F. VILLAIN, d'après Ch. L. BAZIN, 1832, (Bibliothèque Jagellone, Cracovie).....	p. 26
<i>P.S. de George Sand à la lettre de Chopin à Grzymala du 16 avril 1839</i> , Musée de la Chartreuse de Valdemos, cellule n° 2. (cl. archives).....	p. 26
<i>Anna Czartoryska Sapieha</i> , lithographie de H. GREVEDON, Musée national, Cracovie (cl. archives).....	p. 29

* Nous devons un grand nombre des illustrations des articles sur George Sand, la Pologne et Mickiewicz à l'aimable autorisation de M. C. Pierre Zaleski, directeur de la Société historique et littéraire polonaise (SHLP) et de la Bibliothèque polonaise à Paris (BPP), et au travail de recherche effectué pour notre compte par Mme. Rutkowska, responsable des collections artistiques de la SHLP et de la BPP, ainsi que par Mme Czarnocka, responsable des archives du Musée Adam Mickiewicz – Salon Chopin, Paris.

Teofil KWIATKOWSKI (1809-1891) : <i>Bal à l'Hôtel Lambert (La Polonaise de Chopin)</i> , 1849, Musée national de Poznań, © SHLP/BPP*, Jean Skarbek (détail partie gauche).....	p. 29
À l'Hôtel Lambert, de haut en bas : <i>Salon de danse</i> construit dans le jardin , gravure sur bois par A. BERTRAND et V., © BPP*; <i>Vente de charité</i> au profit des Polonais indigents organisée par la princesse Czartoryska, gravure sur bois par J-A-V. FOULQUIER, © BPP*; <i>Bazar polonais</i> , par J.N. LEWICKI (<i>L'Illustration</i> , 1845, n° 102, cl. archives).....	p. 31
<i>Juliusz Ursyn Niemcewicz</i> , par Ladislas OLESZCZYŃSKY, Buste en bronze (détail), © SHLP / BPP*.....	p. 33
Stefan Witwicki, <i>Médaille en bronze (1841) par Ladislas OLESZCZYŃSKI</i> , © SHLP / BPP*.....	p. 33
Auditorium au Collège de France - © SHLP / BPP*.....	p. 41
<i>Adam Mickiewicz (1799-1842)</i> , photographie de NADAR, d'après Michal SWEYCER, © SHLP/ BPP*.....	p. 46
Adam MICKIEWICZ : <i>Les Slaves</i> , édition de 1843 (cl. archives).....	p. 52
<i>Andrzej Towiański</i> (photographie, Musée Mickiewicz, Smielów, cl. archives).....	p. 52
<i>Adam Mickiewicz</i> , Lithographie de Michal SWEYCER, d'après J.J. DUTKIEWICZ, © SHLP / BPP*.....	p. 58
Jacques GUIAUD : le palais du Corps législatif le 4 septembre 1870 (détail. Musée Carnavalet, cl. archives).....	p. 78
Gravure de Charles MARCHAL pour <i>L'Offrande, aux Alsaciens et aux Lorrains</i> , par la Société des Gens de lettres, Paris, 1873 (cl. archives).....	p. 84
<i>L'option pour la nationalité française devant l'Hôtel de ville de Mulhouse</i> (gravure, cl. archives).....	p. 86
<i>Émigration des "optants" alsaciens pour la France</i> (gravure, cl. archives).....	p. 86
Adélaïde LABILLE-GUYARD : <i>Portrait de Claude-Henri de Rouvroy, comte de Saint-Simon</i> en l'an IV (copie par RAVERGIE, 1848) © Bibliothèque nationale de France, Arsenal.....	p. 94
Henry SCHEFFER : <i>Saint-Amand Bazard</i> (1821), hst., © Musée de la Vie Romantique, Paris.....	p. 96
LECLER : <i>Enfantin ("Le Père"), chef de la religion saint-simonienne</i> (1832), lithographie, © Bibliothèque nationale de France, Arsenal.....	P 97
PERIGNON : <i>Portrait de Prosper Enfantin</i> (1857), © Bibliothèque nationale de France, Arsenal	p. 97
<i>Ivan Tourguéniev</i> , vers 1877 (photographie de NADAR, cl. archives).....	p. 107
<i>Mikhaïl Lermontov</i> en 1837, par Piotr ZABOLOTSKY (cl. archives).....	p. 107
<i>Frédéric Chopin évoquant ses souvenirs de Pologne</i> , peinture de Jan STYKA (cl. archives).....	p. 109
<i>Fantasio, acte II, scène VII</i> , Gravure d'Ad. LACAUZE sur un dessin de E. LAMI pour l'édition des <i>Œuvres Complètes</i> d'Alfred de Musset Éditions Charpentier, Paris 1902.....	p. 131

Éditorial

NOTRE LIVRAISON de cette année s'intéresse principalement, comme la précédente, à l'univers de relations de Sand, à son ouverture sur son siècle et sur l'Europe.

Un premier ensemble est consacré à son intérêt pour la Pologne ; un important article de Marie-Paule Rambeau, qui, après sa magistrale biographie de Chopin (dont Thierry Bodin rend compte p. 109), a commencé une étude d'ensemble sur George Sand et la Pologne, formule quelques hypothèses pour expliquer le contraste entre l'intérêt de George Sand pour la question polonaise, manifesté par plusieurs articles consacrés à des écrivains, par le nombre et la portée de ses amitiés polonaises, et l'absence de la Pologne et des Polonais dans son œuvre de fiction ; bien que descendante d'un roi de Pologne, cet intérêt, comme celui de ses contemporains, Balzac par exemple, est postérieur à la grande émigration qui suivit l'échec de l'insurrection de novembre 1830 ; un second article, d'Iwona Dorota présente le moment le plus éclatant et le plus controversé de la carrière du grand poète Mickiewicz en France : son enseignement au Collège de France, et essaie de rendre compte de ses dérives. Le parcours poétique et politique de ce grand européen est magnifiquement illustré dans le musée qu'abrite la bibliothèque polonaise du quai d'Orléans, présenté dans notre deuxième section par Ewa Rutkowska.

Une forme nouvelle et bien représentée dans l'œuvre – peut-être faudrait-il plutôt dire l'action – de Sand, retient l'attention de Bernard Hamon : la lettre ouverte, texte polémique, de politique le plus souvent, dont il présente de nombreux exemples répartis sur toute la carrière de l'écrivain, et esquisse une définition, donnant au passage un aperçu de la diversité et de la constance des relations de Sand avec la presse.

Il attire également notre attention sur un texte bref, qui ne fut pas repris chez Lévy : un bref hommage à l'Alsace-Lorraine écrit en réponse à une

sollicitation en 1873 : son commentaire et ses éclaircissements montrent l'embarras de Sand – ou ses réticences – à écrire sur commande un texte d'émotion.

Nous avons tâché de rendre compte de plusieurs manifestations liées à Sand : au théâtre, une mise en scène de *Fantasio*, écrit par Musset au moment où leur oeuvre se croisaient, la reprise du *Merle blanc* et de *Tout à vous*, mis en scène par Stéphanie Tesson ; par Anne- Marie Lazarini, *Le Mariage secret* de Cimarosa, objet de la prédilection de Sand comme de Stendhal, et placé au même rang que Mozart.

Parmi les expositions, celle qu'organisait à Arras Martine Watrelot sur la rencontre entre Agricol Perdiguier et George Sand, ou plutôt entre mouvement compagnonnique et romantisme littéraire ; celle, dirigée à l'Arsenal par Ph. Régnier et Natalie Coilly, sur le mouvement saint-simonien..

Nous continuons à recenser de multiples publications liées à la célébration du bicentenaire : édition intégrale d' *Histoire de ma vie*, par Martine Reid, rééditions de *Nanon*, par Nicole Savy et Nicole Mozet, de Jean de la Roche par C. Tricotel, colloque de Clermont-Ferrand, *Fleurs et Jardins*, colloque d'Orléans, *Histoire et terroir*, colloque de Tokyo, de New York : colloque de Vérone, *Présence de l'Italie* ,.....et Françoise Genevray poursuit sa recension des publications russes.

Le 30 septembre dernier, Michel et Mizou Baumgartner ont reçu la médaille de chevaliers des arts et des lettres des mains de Reine Prat, au cours d'une fête amicale à Palaiseau. Et cet hiver, nous avons malheureusement eu à déplorer la disparition brutale d'une de nos plus fidèles adhérentes et collaboratrices, Christine Chambaz-Bertrand.

Michèle HECQUET





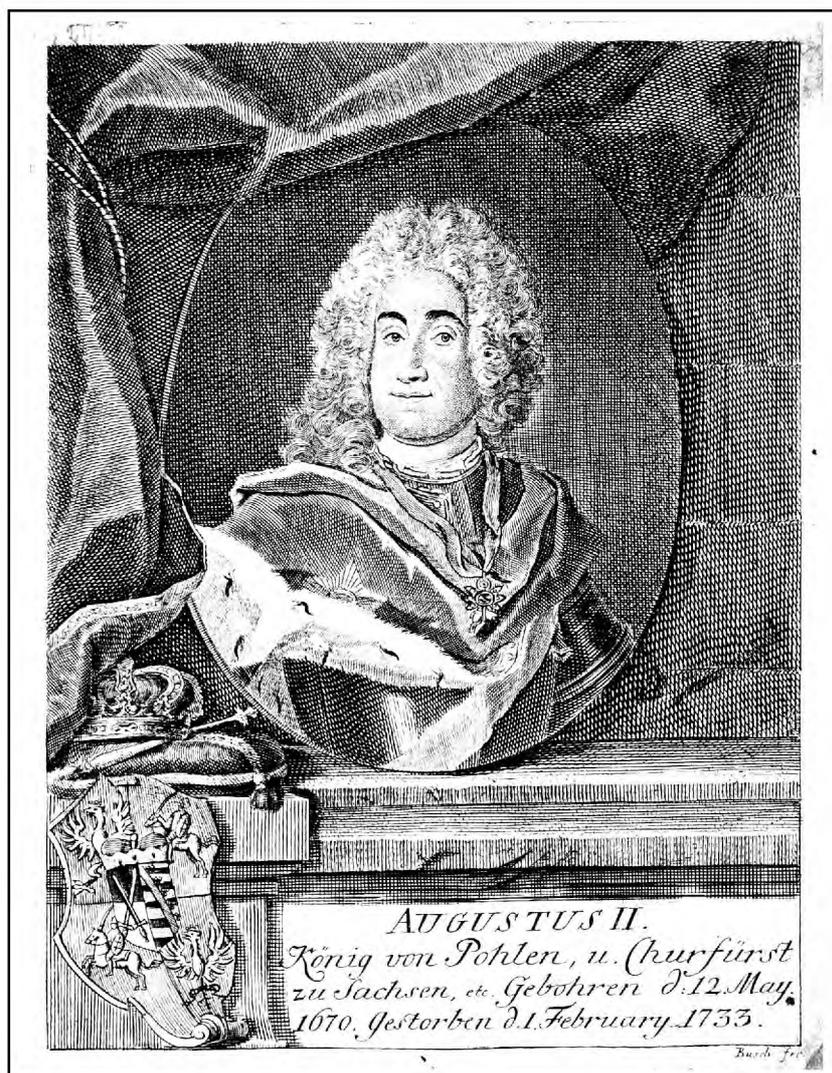
Teofil KWIATKOWSKI (1809-1891) :
Portrait de George Sand (1844)
Gouache, aquarelle - © SHLP / BPP

George Sand et la Pologne

IL FAUT BIEN le reconnaître : les études sandiennes ne se sont jamais vraiment intéressées à la place qu'avait occupée dans l'univers de George Sand la Pologne, si présente pourtant et dans l'actualité de son temps et dans la sphère privée de ses relations. Il existe certes des travaux sur ses rapports personnels avec des Polonais de la Grande Emigration, mais ce sont essentiellement Chopin et Mickiewicz, comme si le phénomène polonais se limitait à ces deux artistes.

Or George Sand a suivi avec émotion les désastres subis par ce malheureux pays entre 1830 et 1863, elle a nettement affirmé ses sympathies polonaises et, plus qu'aucun autre écrivain de sa génération, sans en excepter Balzac, elle a été au contact de la culture et de la langue polonaises. Par ailleurs sa célébrité de femme et sa notoriété d'écrivain n'ont pas laissé les Polonais indifférents. Elle a été lue, discutée, diversement appréciée et son influence s'est exercée en Pologne sur la génération des femmes écrivains féministes de la seconde moitié du XIX^e siècle, comme Narcyza Żmichowska, connue sous le pseudonyme de Gabryella, qui avait fondé un groupe, « Les Enthousiastes », dont les orientations étaient très proches de celles de George Sand.

Je ne prétends pas faire ici le tour d'une question aussi vaste qui fera l'objet d'un prochain ouvrage. Compte tenu de l'état actuel de mes recherches, je limiterai cette étude aux années qui correspondent à la Monarchie de juillet, celles où la présence polonaise se révèle la plus forte et la plus riche d'implications. Ce qui ne veut pas dire que la Pologne disparaisse du champ des préoccupations de George Sand après 1848. Je ne parlerai pas



*Frédéric-Auguste de Saxe
Roi de Pologne sous le nom d'Auguste II, dit « Auguste le fort » (1670-1733)
Trisaïeul de George Sand
Gravure de BUSCH, © BPP.*

non plus de la réception de l'œuvre de Sand en Pologne, mais seulement dans la communauté polonaise de Paris.

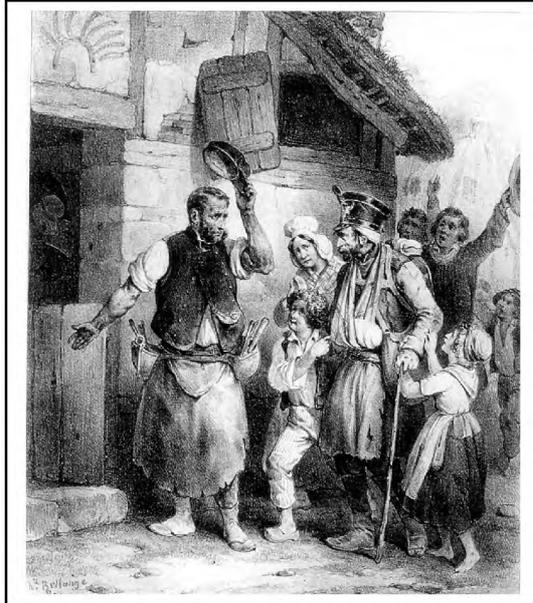
*
* *

On ne peut, à l'évidence, aborder les relations de George Sand avec la Pologne dans la même perspective qu'on l'a fait pour l'Italie par exemple. La raison en est simple : d'une part elle n'est jamais allée en Pologne, d'autre part la Pologne est absente de sa géographie romanesque, jamais impliquée dans une intrigue et le Polonais n'est pas constitué chez elle en figure littéraire. On dira que, fidèle à son principe de prudence, elle ne voulut pas se hasarder en terre inconnue, peu familière des réalités slaves. Curieuse réserve, il faut l'avouer, pour l'arrière-petite-fille d'un roi de Pologne.

La Pologne dans le « roman familial »

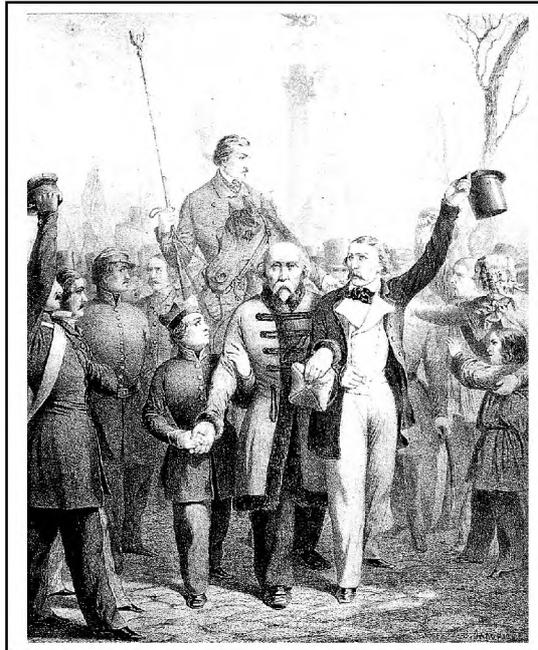
Car en fait la Pologne entre dans l'histoire familiale de Sand avant même sa naissance et d'une façon bien romanesque. Un prince de Saxe, élu roi de la République nobiliaire polonaise sous le nom d'Auguste II, aimant passionnément les arts, nanti d'une délirante descendance de bâtards (plus de 350, dit la chronique, dont Maurice de Saxe) et amant de la belle Aurore de Koenigsmark, voilà un ancêtre propre à enflammer l'imagination d'un romancier ! Eh bien non ! Dans ses « Mémoires » George Sand se débarrasse en note de l'évocation du couple en citant un extrait de *L'Histoire de Charles XII* de Voltaire. Quant à Auguste le Fort, il est évoqué dans *Consuelo* comme « le roi le plus débauché dont l'histoire fasse mention¹ » et dans *Histoire de ma vie*, à nouveau comme « le plus étonnant débauché de son temps. Ce n'est pas un honneur bien rare que d'avoir un peu de son sang dans les veines² ». Doublement disqualifié donc, dans la généalogie familiale entachée de bâtardise et dans la chronique de la cour des Wettin stigmatisée par la licence des mœurs de son souverain. Pas un mot non plus dans les lettres de Maurice Dupin à sa mère, que George Sand a choisies pour *Histoire de ma vie*, sur son séjour à Varsovie : il y était rentré aux côtés de Murat le 27 novembre 1806. La Pologne n'est désignée que

-
1. G.SAND : *Consuelo*, ch. LXXXI, édit. Garnier, 1959, t. II, p. 268. Le chanoine de *Consuelo* est l'un des bâtards d'Auguste II.
 2. G.SAND : *Histoire de ma vie*, I^e Partie, ch. II, in *Œuvres autobiographiques*, édit. Gallimard, La Pléiade, 1970, t. I, p.29. (dorénavant : *OA*, suivi du tome et de la page).



Le Réfugié polonais

lithogr. d'après H. BELLANGE, 1831, © SHLP / BPP.



Vive la France ! Vive la Pologne !

Lithogr. d'après C. MAURICE, © SHLP / BPP

comme une étendue désertique entrecoupée de chaumines enfumées. En fait, l'épisode polonais est délibérément passé sous silence parce que la volonté de récrire son histoire familiale en la centrant sur le métissage fondateur du mariage de ses parents écarte une matière romanesque perçue comme étrangère à la quête de son identité :

« Je sens, écrit-elle en 1843, que je ne suis pas obligée de faire des efforts de raison et de philosophie pour me détacher de cette caste à laquelle mes entrailles tiennent beaucoup moins directement qu'au ventre de ma mère.³ »

Premiers contacts avec la « cause polonaise »

À quel moment la présence de la Pologne, émancipée du mythe familial, s'inscrit-elle dans le contexte de l'actualité de George Sand ? Au moment où, selon le mot de La Fayette, « toute la France (était) Polonaise⁴ ». L'annonce de la prise de Varsovie par les Russes le 8 septembre 1831 suscita en France un grand courant de sympathie à ce qui devint « la cause polonaise ». Les milliers de victimes de la répression tsariste qui arrivèrent bientôt en France offraient l'image pathétique des désastres de leur patrie lâchement abandonnée par le gouvernement de Casimir Périer aux puissances copartageantes. Les manifestations de rue en faveur des Polonais dégénéraient régulièrement en émeutes contre le régime : les cris de « Vive la Pologne. A bas Louis-Philippe. Vive la République » disaient éloquemment que l'opposition de gauche tenait le roi pour responsable d'une défection fatale à ce pays frère qui avait jadis donné tant de soldats à la Grande Armée et, plus récemment, refusé de se mobiliser contre la Révolution de juillet. Aurore Dudevant qui se proclamait alors « républicaine comme tous les diables » réagit très spontanément à cette honteuse politique de non-intervention, puisque dès le 21 septembre 1831 elle écrivait à de Latouche :

« Eh bien, à propos ! nous avons laissé tuer la Pologne ? Est-ce infâme ! mais croyez-vous que c'en soit fait ? Une nation peut-elle périr ? »

3. Lettre de G.S. à Charles Poncy du 23 XII 1843, *Correspondance*, édit. G. Lubin, t. VI, p. 328. (dorénavant : C, suivi du tome et de la page).

4. Discours de LA FAYETTE à la Chambre des Députés le 11 septembre 1831.

*Je sais bien que cela ne regarde pas les femmes, mais il n'est pas défendu de pleurer les morts.*⁵ »

« *Une nation peut-elle périr ?* », le problème était bien posé. Car l'État polonais disparut, mais pas la nation polonaise : « La Pologne n'est pas morte tant que nous vivons », dit *la Marche* de Dąbrowski qui deviendra l'Hymne national. Transplantée en terre d'exil, elle allait survivre par la volonté de ses élites, aristocrates, intellectuels et artistes qui firent partie de la Grande Émigration et plus particulièrement de la « Polonia » de Paris avec laquelle George Sand eut des contacts aussi étroits que durables.

Avant même d'être en relations directes avec des Polonais, on peut remarquer que parmi les plus chauds défenseurs de la cause polonaise dans les années 1830-1834 figurent des hommes qui ont compté soit dans les sympathies de la jeune romancière, comme Béranger et Frédéric Degeorge, soit dans son itinéraire intellectuel comme Lamennais dont la rupture avec le Vatican date du Bref du Pape Grégoire XVI aux évêques polonais, leur enjoignant d'obéir à l'autorité de l'occupant russe. Ce Pape qu'elle présente dans *Histoire de ma vie* « *debout à côté du czar* », et trahissant par là, dit-elle en jouant sur le titre du livre de Lamennais, « *son impuissance et l'indifférence de l'Église en matière de religion*⁶ ». La dissidence de Lamennais à l'égard d'une Église qui légitimait les atrocités perpétrées en Pologne trouvait chez George Sand un écho favorable au moment où elle-même se séparait du dogme catholique pour accueillir une forme d'institution « *plus humaine et plus admissible* », écrit-elle, qui, « *si [elle s'était mêlée] de politique, n'eût pas laissé dévorer la Pologne pantelante par la Russie sanguinaire*⁷ ». Sur le plan politique leur opinion concordait aussi : ce qui se jouait entre Saint Pétersbourg et Varsovie, c'était le combat entre l'absolutisme et la liberté, entre la force et le droit, entre « *deux systèmes qui se disputaient le monde*⁸ ».

Cette réception sympathique du drame polonais ouvrait à la curiosité de George Sand un univers culturel slave inconnu d'elle ; ce qui explique l'espèce d'engouement qu'elle manifesta en 1836 quand, à l'hôtel de France, Liszt et Marie d'Agoult lui firent connaître un petit groupe

5. C, I, 949.

6. G. SAND : *Histoire de ma vie*, V^o Partie, ch. 9 (OA, II, 352). L'*Essai sur l'indifférence en matière de religion* de LAMENNAIS avait été mis à l'Index.

7. G. SAND : *Histoire de ma vie* IV^o Partie, ch. 15 (OA, II, 166).

8. Article paru dans la *Revue des deux mondes* en août 1834 : « Les destinées futures de l'humanité dépendront du triomphe de l'un ou de l'autre. »

d'émigrés polonais qu'elle essaya d'attirer à Nohant en des termes exubérants :

« Dites à Mick... [manière non compromettante d'écrire les noms polonais] *que ma plume et ma maison sont à son service, et trop heureuses d'y être, à Grr... que je l'adore, à Chopin que je l'idolâtre.*⁹ »

Mickiewicz, Chopin et Grzymała formaient une trinité polonaise de haut lignage : un poète et un compositeur considérés unanimement comme les chantres de la nation polonaise et un représentant de l'ex-Royaume de Pologne, aide de camp de Poniatowski et émissaire du gouvernement insurrectionnel¹⁰. L'un devint son amant, l'autre son ami, le troisième son initiateur à la littérature slave. George Sand entra dans les « années Chopin ». Pendant neuf ans, elle allait vivre au contact quotidien de Polonais, fréquenter, contre ses principes, ce que l'aristocratie polonaise comptait de plus conservateur à l'Hôtel Lambert, s'initier à la littérature polonaise alors très peu connue des Français et tenter de comprendre l'originalité d'une identité polonaise d'autant plus problématique qu'elle était exaltée par la frustration du déracinement. Bref, il n'y eut que Balzac pour avoir osé définir cette immersion dans un bain culturel polonais en disant de George Sand qu'elle était « farcie de Polonais¹¹ ».

Adam Mickiewicz

Avant de pénétrer dans le milieu de l'Émigration polonaise, George Sand avait-elle eu accès à la littérature polonaise ? La réponse est non. Car si les échanges culturels franco-polonais étaient une tradition depuis le XVIII^e siècle, l'influence française, très forte en Pologne, n'avait pas son équivalent en France. C'est à la faveur de l'exil que les écrivains polonais commencèrent à être traduits en français et l'on peut dire qu'avant la chute de Varsovie, le public français ignorait le nom même des écrivains polonais et le renouveau que le mouvement romantique slave, sous l'impulsion de l'Allemagne, avait apporté à la littérature nationale, jusque là très influencée par le classicisme français. Pour la petite histoire, Marie

9. Lettre de G.S. à Marie d'Agoult du 3 avril 1837 (C, III, 765).

10. Albert Grzymała (1793-1870), ami intime de Chopin devint le confident de George Sand dans sa relation avec Chopin. Elle l'appelait par jeu « *cher époux* ».

11. Lettre de Balzac à Mme Hanska du 15 mars 1841 (*Lettres de Balzac à Mme Hanska*, Les Éditions du Delta, 1968, t. II, p. 8).



Adam Mickiewicz,
portrait au crayon par Eugène DELACROIX
Museum Leratury, Varsovie (cl. archives)



Adam Mickiewicz,
portrait au crayon par George SAND
© SHLP / BPP

d'Agoult parlant un jour de Mickiewicz à l'acteur Bocage, celui-ci l'interrompt en lui disant : « Miss qui ?¹² » Le traducteur français de Mickiewicz, Burgaud des Marets, écrivait en 1830 :

« Depuis huit ans, Mickiewicz a publié son premier volume, depuis huit ans sa réputation de poète est faite, et la France ignore encore les beautés de ce génie original [...]. La langue que parle Mickiewicz est peut-être le plus grand obstacle à ce qu'il atteigne jamais parmi nous la renommée à laquelle il a droit. »¹³

Mickiewicz, installé à Paris depuis 1832, était conscient de cet obstacle, comme de l'imperfection des traductions françaises de ses œuvres : « Le français est la plus menteuse des langues¹⁴ », disait-il. C'est pourquoi, en 1836, il composa en français deux drames historiques, dont le plus connu est *Les Confédérés de Bar*. L'œuvre s'inspirait de la révolte (1768-1772) d'une grande partie de la noblesse attachée aux valeurs de la république nobiliaire, contre l'ingérence de la tsarine Catherine II dans les affaires polonaises. Pour Mickiewicz comme pour les écrivains polonais de sa génération cet épisode était capital dans l'histoire moderne de l'Europe : pour la première fois les grandes puissances se liguèrent contre un état beaucoup plus faible qu'elles mais fort d'un esprit nouveau, car c'est au nom de principes religieux et moraux que la Pologne revendiquait son indépendance nationale. Par ailleurs ce drame célébrait l'alliance des soldats français et polonais contre les Russes, le rappel n'était pas sans intention. Les amis français de Mickiewicz se mobilisèrent pour faire recevoir le drame par un théâtre parisien car le poète était dans une situation financière désastreuse. George Sand eut en main le manuscrit des *Confédérés* auquel elle apporta quelques corrections de détail, en s'excusant auprès de l'auteur de son inaptitude à juger des qualités littéraires de l'œuvre :

« En fait de drame, je ne suis pas un juge compétent. [...] j'ai une telle admiration et une telle sympathie pour tout ce qui est de vous, que s'il y

12. Marie d'Agoult *Mémoires, Souvenirs et Journaux*, Mercure de France, 1990, t. II, p. 117.

13. J.H. BURGAUD DES MARETS : Préface à *Konrad Wallenrod* de Mickiewicz, Paris, Gagniard, 1830.

14. *Journal* de Caroline Olivier cité (s.d.) par Léopold WELLISZ : *Une amitié polono-suisse, Adam Mickiewicz, Juste et Caroline Olivier*, F. Rouge, Lausanne, 1942, p. 109.

avait à reprendre dans ce nouvel œuvre, je ne pourrais pas m'en apercevoir.¹⁵ »

C'était une formule de politesse. Elle reconnaîtra quelques années plus tard que ce drame n'était pas de nature à être mis en scène. Entre temps, Mickiewicz avait consacré à la Confédération de Bar deux de ses leçons au Collège de France (13 et 18 février 1842) et George Sand envisagea, à défaut de le faire représenter, d'en faciliter la publication :

« Je me souviens, écrit-elle à l'auteur, que c'est beau. Confiez-le moi, pourquoi faut-il le laisser dormir ? rien de ce que vous avez fait ne peut être inutile ou indifférent.¹⁶ »

Si le projet resta sans lendemain, ces événements de l'histoire de la Pologne, qui avaient enthousiasmé Rousseau avant d'inspirer Mickiewicz, ont pu faire leur chemin dans l'esprit de George Sand et stimuler son intérêt pour l'histoire des idées au XVIII^e siècle et pour le monde slave où évoluera le personnage de Consuelo. Georges Lubin a relevé, parmi les livres empruntés à la bibliothèque royale pour servir de documentation à *Consuelo*, l'ouvrage de Rulhière : *Histoire de l'anarchie de Pologne* auquel Mickiewicz avait fait référence dans un de ses cours¹⁷.

L'Essai sur le drame fantastique

Dans l'œuvre de Mickiewicz, George Sand a opéré un choix. Elle n'évoque ni le poète romantique des *Ballades* et des *Romances*, ni le prosateur des versets bibliques du *Livre des Pèlerins polonais* si proches pourtant des idées de Lamennais, ni celui qui dota la Pologne de son épopée nationale *Pan Tadeusz*, sa dernière œuvre. Elle a été fascinée essentiellement par ses drames qui mêlaient histoire nationale et métaphysique. Elle a lu *Les Dziady (les Aïeux)* dans l'été 1837, très peu de temps donc après *Les Confédérés de Bar* et ébauché tout aussitôt les 40 pages de critique qu'elle remaniera deux ans plus tard pour *L'Essai sur le drame fantastique*. Gustave Planche, consulté, n'apprécia guère cette « tartine » et apparemment pas non plus l'inspiration visionnaire du Polonais. Tout en déclara-

15. Lettre de G.S. à Mickiewicz, fin mai 1837 (C, IV, 90).

16. Lettre de G.S. à Mickiewicz du 9 mai 1843 (C, VI, 130). Le manuscrit des *Confédérés* fut égaré ; des fragments retrouvés (les deux premiers actes) furent publiés par son fils Ladislas après la mort du poète, en 1867.

17. Georges LUBIN : « Les recherches faites par George Sand pour le cycle de *Consuelo* » in *La Porporina. Entretiens sur Consuelo*, PUG, 1976, p. 12.

rant qu'elle « *ne démord[ait] pas de son engouement pour Mickiewicz*¹⁸ ». George Sand remisa donc dans ses cartons son travail sur les *Dziady*. Mais dans le temps où mûrissait sa synthèse sur le drame fantastique, elle s'essaya elle-même à ce genre si peu adapté au cartésianisme français : *Les Sept cordes de la lyre*, écrites dans les premiers mois de sa liaison avec Chopin, tentent de faire passer, sous la forme dramatique et allégorique caractéristique du drame polonais, une métaphysique de l'art musical à laquelle le fantastique confère une dimension poétique. En l'annonçant à Christine Buloz, elle le nomme « un petit drame fantastique¹⁹ ». L'accueil de la critique fut glacial, au grand dam de Buloz qui lui reprochait de « faire du mysticisme » au lieu d'une nouvelle à la Balzac. Elle n'en fut pas surprise en raison de la faculté de résistance bien connue des Français aux innovations formelles.

Cet échec réactiva le projet d'une étude comparée du drame fantastique en tant qu'expression de l'individu romantique au sein de trois cultures différentes, en Allemagne, en Angleterre et en Pologne. C'est à Marseille, au retour de Majorque, qu'elle écrivit la version définitive de *l'Essai sur le drame fantastique* après avoir relu la III^e partie des *Dziady* (3779 vers) qu'on appelle « *les Dziady de Dresde* » parce que c'est à Dresde qu'en 1832 Mickiewicz composa le dernier fragment de cette histoire d'une âme : celle d'un poète, Gustave, qui, au terme d'épreuves initiatiques de transformation, se réincarne en Konrad, le héros révolté par les persécutions russes contre les Litvaniens en 1823 et qui défie Dieu au cours d'une *Grande improvisation* fameuse. Ce schéma qui investit un individu prisonnier de ses conflits personnels d'une mission collective salvatrice, George Sand allait bientôt l'utiliser dans les avatars du personnage d'Albert de Rudolstadt. Il faut souligner la hardiesse de la confrontation des deux figures emblématiques du romantisme européen, Goethe et Byron, avec le poète polonais dont elle reconnaît pourtant qu'il n'avait pas eu en France plus de cent lecteurs. La supériorité qu'elle accorde à Mickiewicz tient à son avis à l'irruption du fantastique au cœur des événements historiques auxquels les souffrances de tout un peuple martyr confèrent une dimension surnaturelle. Le Diable, en rupture avec l'imaginaire romantique, est ici l'incarnation du despotisme brutal, c'est « *le patron du tsar* » et la voix des Esprits appelle le héros à l'action politique ; c'était mettre en lumière

18. Lettre de G.S. à François Buloz du 16 septembre 1837(C,IV, 187).

19. Lettre de G.S. à Christine Buloz du 8 août 1838 (C, IV, 466).

la mobilisation de l'art au service du patriotisme qui définit si bien le romantisme polonais :

« C'est à des scènes de martyre que le sombre pinceau de Mickiewicz nous fait assister. Or, ces peintures sont telles, que ni Byron, ni Goethe, ni Dante n'eussent pu les tracer. Il n'y a eu peut-être pour Mickiewicz lui-même qu'un moment dans sa vie où cette inspiration vraiment surnaturelle lui a été donnée. Du moins la persécution, la torture et l'exil ont développé en lui des puissances qui lui étaient inconnues auparavant ; car rien, dans ses premières productions, admirables déjà, mais d'un ordre moins sévère, ne faisait soupçonner dans le poète cette corde de malédiction et de douleur que la ruine de sa patrie a fait vibrer, tonner et gémir en même temps. Depuis les larmes et les imprécations des prophètes de Sion, aucune voix ne s'était élevée avec tant de force pour chanter un sujet aussi vaste que celui de la chute d'une nation.²⁰ »

Il n'est pas certain que Mickiewicz ait approuvé la classification générique des *Dziady* comme drame fantastique ; George Sand elle-même a hésité entre les deux notions de « fantastique » et de « métaphysique », désignant le fantastique comme véhicule formel de la pensée métaphysique. Alors que Mickiewicz, dans son cours au Collège de France, insistera sur « l'interpénétration du monde visible et du monde invisible », sur la cohabitation entre réel et merveilleux, comme une caractéristique de la nationalité polonaise, il dira « un dogme » pour écarter toute interprétation littéraire²¹.

La Revue indépendante s'ouvre à la littérature polonaise

C'est à Mickiewicz que George Sand doit sa connaissance de la littérature polonaise. Le poète avait obtenu en décembre 1840 la chaire de langue et de littérature slaves au Collège de France, poste qu'il occupa pendant quatre ans. Bien que consacrés au monde slave dans sa diversité, ses cours privilégiaient la Pologne, son histoire et sa littérature. George Sand assista en compagnie de Chopin à plusieurs séances ; elle y fut accueillie par des applaudissements qui disaient la reconnaissance de la Polonia à l'écrivain

20. George Sand : « *Essai sur le drame fantastique* », in *Autour de la table*, Michel Lévy, Paris, 1875, p. 166.

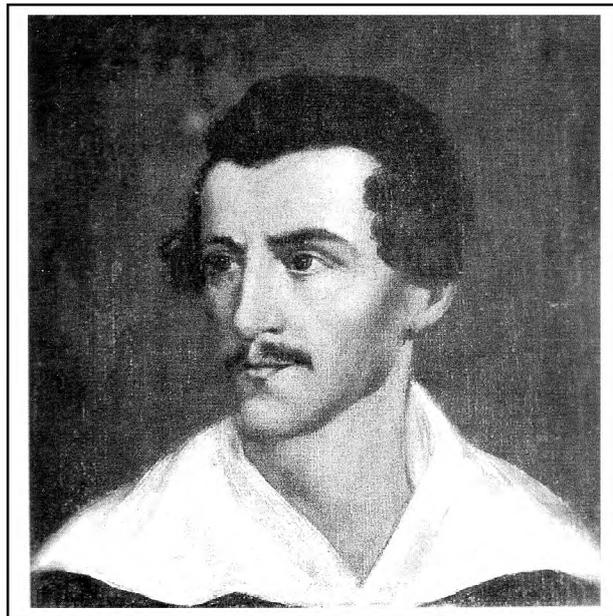
21. MICKIEWICZ : *Les Slaves*, vol. 4, p. 225, Au comptoir des imprimeurs réunis, 1849, (consultable sur « Gallica »).

français si favorable à sa cause et aux intérêts de son poète national. L'érudition de Mickiewicz était impressionnante; son enseignement s'écartait de toutes les pratiques pédagogiques auxquelles les Français étaient habitués. Il ne rédigeait pas ses cours à l'avance, il les improvisait, sûr de l'effet que sa parole inspirée et la théâtralisation de ses interventions produiraient sur un auditoire comme magnétisé par l'ascendant de sa personnalité. Et ce malgré ses incorrections et son accent dont George Sand souligne « *la sauvage rudesse* » : un jour il répéta trois fois « j'ai mouru » et personne ne trouva à en rire. George Sand se fit donner par Aleksander Chodzko la sténographie des leçons de 1842 et 1843 et publia dans la *Revue indépendante* du 10 avril 1843 un article intitulé « De la littérature slave par M. A. Mickiewicz » : avec une belle objectivité, elle situait les thèses de Mickiewicz par rapport aux deux partis, monarchique et révolutionnaire, « *la vieille Pologne et la jeune Pologne* » qui divisaient les Polonais en exil. Mais elle leur opposait un point de vue personnel, résolument étranger à la pensée messianique qui allait conduire Mickiewicz aux dérivés du prosélytisme et faire suspendre son cours. Elle avait déjà, dans *L'Essai sur le drame fantastique*, formulé des réserves à l'égard des formes catholiques qui entachaient la pensée politique de Mickiewicz, même si elle reconnaissait qu'en Pologne le catholicisme était indissociable du sentiment national et que ce pays martyr puisait dans sa foi naïve en l'Église sa force de résistance. Mais en 1843, Mickiewicz était tombé sous l'influence du théosophe Andrzej Towiański, moitié illuminé, moitié charlatan qui se posait en homme providentiel, annonciateur de la résurrection prochaine de la Pologne. Le poète se fit prophète de la nouvelle révélation et l'orientation de ses cours devint franchement mystique. Alors qu'elle avait espéré, en 1841, l'attirer à la *Revue indépendante*, à laquelle les Polonais, pensait-elle, pourraient insuffler « *poésie, ardeur, jeunesse et inspiration*²² », George Sand entendit protester cette fois, au nom des principes fondateurs de la *Revue*, contre l'idée que le progrès ou la libération d'une nation puissent dépendre d'un individu, instrument de la révélation

22. George Sand ne semble pas avoir pris d'emblée la mesure du phénomène Towiański qu'elle rapprocha même des thèses de Leroux : « *Ils prétendent en ce moment-ci avoir trouvé une nouvelle interprétation du christianisme. Ils s'érigent en illuminés et Mickiewicz en prophète. Rien n'y manque, pas même les miracles et les visions. Mais ils sont de bonne foi. Mickiewicz traverse ces folies avec son génie et sa foi ardente et sauvage. Je crois que nous pourrions tirer de lui quelques belles pages sur la Pologne.* » (C, V, 450).



Zygmunt Krasiński
Médaille en bronze (1860) par Cyprian Kamil NORWILD
© SHLP / BPP



Juliusz Słowacki
portrait à l'huile par J. KUROWSKI
Museum Literatury, Varsovie (cl. archives)

divine. Mickiewicz ne croyait pas au progrès linéaire de l'histoire ; il faisait dépendre ce progrès de l'intervention d'une individualité supérieure qui, en suspendant le cours de l'activité historique, montrait le chemin du salut collectif ; et de citer Jeanne d'Arc et Napoléon qu'il tenait pour le symbole de l'esprit d'une époque nouvelle. Pour George Sand au contraire ce progrès ne pouvait résulter que de l'action des masses populaires :

« *Nous croyons à une vie plus large de la manifestation révélatrice dans l'avenir. Nous l'attendons de tous, nous la sentons dans les masses françaises, nous croyons en un mot, que notre messie, c'est le peuple, et que « l'idée » s'incarnera non dans un homme, mais dans des millions d'hommes.*²³ »

Zygmunt Krasiński et *La Comédie non divine*

Le second article, en date du 10 mai 1843, reproduisait les leçons consacrées par Mickiewicz au drame de Zygmunt Krasiński (1812-1859) *Nieboska Komedia (La Comédie non divine ou infernale)* publiée en 1835. En réalité le nom de l'auteur n'était jamais mentionné : Krasiński publiait toujours anonymement pour ne pas utiliser le nom de son père qui avait ouvertement choisi la collaboration avec l'occupant russe, à moins, disaient certains, que ce ne fût pour éviter la confiscation de ses terres en Pologne. En tout cas, la situation de Krasiński était bien différente de celle des émigrés polonais, puisqu'il pouvait se rendre librement en Pologne. George Sand ne connaissait pas personnellement Krasiński, mais lui avait lu ses œuvres et la tenait pour un écrivain de génie qu'il comparait à Rousseau dont elle avait, à son avis, les qualités et les défauts²⁴. Il se reconnut

Le jugement de Chopin fut moins mesuré : « Mickiewicz finira mal, à moins qu'il ne se fiche de nous » (lettre du 18-9-1841, *Correspondance complète de Frédéric Chopin*, recueillie, traduite et annotée par B.E SYDOW, S. et D. CHAINAYE, Richard-Masse, 3 Vol., 1953- 1960, t. 3, p.76. (dorénavant CC).

23. *La Revue indépendante*, article du 10 avril 1843, p. 383.

24. « Les *Lettres d'un voyageur* demeurent vivantes dans ma mémoire, je me souviens de tout ; Mme Sand aurait pu être la femme de Rousseau, c'est la même élévation unie à la même dureté, même parfois à la grossièreté ; ses opinions philosophiques ont autant de valeur que celles de Liszt ou de Lichnowski. C'est le proverbe latin : « ne sutor ultra crepidam. » (2 janvier 1842, in *Listy do Delfiny Potockiej*, PIW, Warszawa, 1875, t. 1, p. 460).

spontanément dans le personnage d'Albert de Rudolstadt²⁵, ce qui plaide en faveur d'une « lecture polonaise » de *Consuelo*. George Sand fut très impressionnée par les larges extraits de la *Comédie non divine* traduits en français et commentés par Mickiewicz :

« J'ai été frappée de la beauté et de l'originalité de ce poème, ainsi que de l'explication ingénieuse et grande que vous en avez donnée [...], la revue indépendante se met à vos pieds et vous supplie par ma voix de lui confier cette belle page de la littérature polonaise à laquelle vos éloges donnent tant d'autorité²⁶ »

Il est intéressant de noter que ce drame profondément enraciné dans l'histoire nationale contemporaine, comme les *Dziady*, et recourant aux mêmes procédés de merveilleux, n'est pas considéré par Mickiewicz comme un drame « fantastique », mais comme un drame « prophétique ». Deux hommes, incarnant deux systèmes, s'affrontent dans ce qu'il faut bien désigner, avant la lettre, par le terme marxiste de « lutte des classes » : le comte Henri, dernier défenseur d'une société aristocratique ruinée, et le plébéien Pancrace, « nouveau Robespierre », porteur des idées de réforme. De leur antagonisme, aucun espoir d'avenir ne sortira pour une Pologne située à dessein dans un futur indéterminable. Le dénouement les élimine tous les deux : l'aristocrate désespéré se suicide et le révolutionnaire reconnaît le triomphe du Christ avant de périr. Que George Sand ait choisi de publier dans la *Revue indépendante*, dont elle disait à Louise Colet que son rôle était de « faire aimer le peuple²⁷ », cette œuvre profondément pessimiste qui manifestait l'antipathie de l'aristocrate Krasinski pour les thèses saint-simoniennes et sa crainte d'une révolution entraînée par la lutte des classes, ne laisse pas d'étonner. Le peuple y est présenté en effet comme grossier, abruti par la misère et prêt à suivre dans la violence un chef matérialiste et athée qui n'a que mépris pour les masses. Krasinski caricature l'idée même de révolution populaire spontanée en montrant comment la stratégie adroite de Pancrace manipule les paysans. Mickiewicz ne partageait pas, il est vrai, les idées de Krasinski et, dans son commentaire d'accompagnement du texte, il protestait contre cette méconnaissance du peuple slave dont il prenait la défense :

25. « J'ai emporté *Consuelo* en route – Albert, est-ce que tu ne trouves pas qu'il a quelque chose de commun avec moi ! » (Lettre de Krasinski à Delfina Potocka du 29 octobre 1843 *Ibidem*, II, 119)

26. Lettre de G.S. à Mickiewicz de fin mars 1843 (C, VI, 88).

27. Lettre de G.S. à Louise Colet du 18 février 1843 (C, VI, 48).

« Ce n'est pas en lui promettant des terres et du sang qu'on pourra l'armer. Ce peuple maintenant forme une vaste opposition contre ses gouvernants parce qu'il devine qu'ils n'ont pas pour lui une véritable sympathie.²⁸ »

Les événements insurrectionnels de 1846 en Pologne allaient apporter à cette thèse un cruel démenti : les paysans de Galicie massacrèrent en effet les propriétaires terriens polonais dans l'espoir de s'approprier leurs biens et, manipulés par les Autrichiens, leur livrèrent les insurgés qui s'apprêtaient à proclamer la république de Cracovie et à voter l'abolition des charges féodales. George Sand s'efforça de croire qu'il ne s'agissait que de pillards : « *J'ai lu dans La Réforme avec plaisir, que ce n'étaient pas les paysans, mais des brigands sans aveu, qui commettaient ces cruautés en Galicie. Dieu veuille que ce soit vrai, mais c'est au moins probable*²⁹ ». Elle dut pourtant se rendre à l'évidence : les paysans polonais avaient aidé l'occupant autrichien à liquider la révolution qui devait les libérer. Et le même scénario se reproduisit dans la confusion des insurrections de 1848. « *Ces paysans polonais qui veulent être russes*³⁰ », se récrie-t-elle en juin 1848. Les positions réactionnaires de l'aristocratie polonaise surtout soucieuse de préserver ses privilèges, jointes à l'ignorance politique de la classe populaire, renvoyaient l'indépendance de la Pologne à un avenir de plus en plus improbable, d'où la déclaration désabusée de 1849 :

« *Non, la Pologne ne ressuscitera pas par l'aristocratie [...] Cette aristocratie-là, je la connais, elle est pire que la nôtre. Y a-t-il du moins un peuple dans ce pays-là ? On le dit, je n'en sais rien.*³¹ »

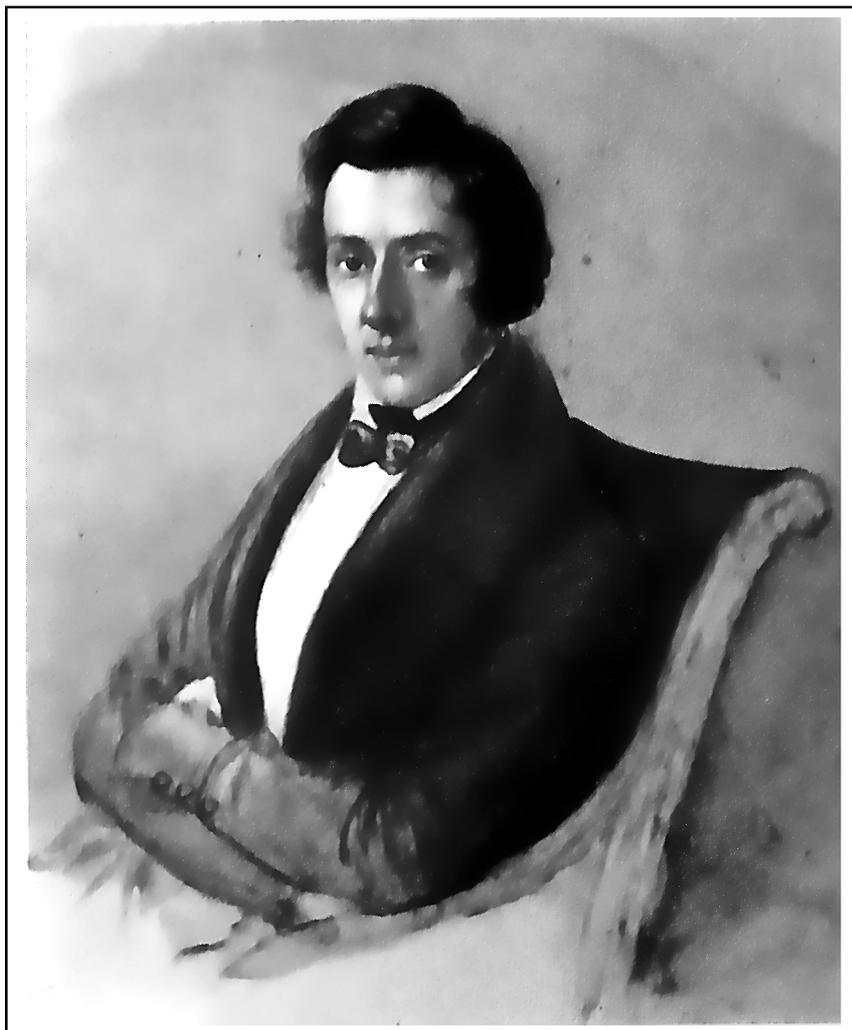
À cette époque, les chemins de George Sand et de Mickiewicz cessèrent de se croiser : elle se retira de la scène publique après le naufrage de la Révolution de 48, alors qu'il s'engageait dans l'action politique directe, fidèle à son idéal de poésie militante : il forma une légion pour appuyer la lutte des patriotes italiens contre l'Autriche et s'en alla plaider leur cause auprès du Pape Pie IX. Paradoxalement, la conversion de Mickiewicz aux idées socialistes les rendait plus proches que jamais.

28. MICKIEWICZ : *Les Slaves*, éd. cit., t. 4, p. 220.

29. Lettre de G.S. à Grzymała du 8 avril 1846 (C, VII, 310).

30. Lettre de G.S. à Armand Barbès du 10 juin 1848 (C, VIII, 499).

31. Lettre de G.S. à Étienne Arago du 11 novembre 1849 (C, XXV, 697).



Maria WODZINSKA : *Frédéric Chopin* (1836)
Musée National de Varsovie (cl. archives)

Les années Chopin

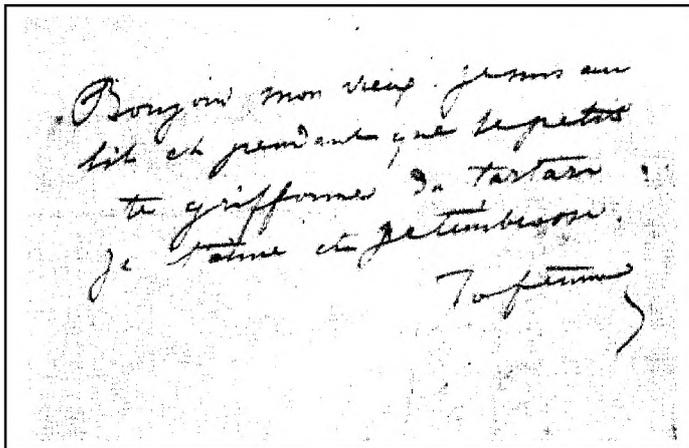
Dans les années 1840-1847 qui couvrent sa vie commune avec Chopin, l'intérêt de George Sand pour la culture polonaise constitue l'un des pôles de sa vie intellectuelle et affective. Toute la famille Sand s'était mise, par jeu, à baragouiner le polonais et à s'affubler de suffixes en *-ski*. Je ne reviendrai pas sur l'influence que le compositeur polonais a exercée sur George Sand, ayant consacré un ouvrage au sujet. Je rappellerai seulement que, dans son intimité, George Sand a pénétré de plain-pied dans l'imaginaire d'une culture étrangère par le biais de la musique dont elle n'a cessé d'affirmer qu'elle était la plus pure émanation de l'esprit d'un pays. Or l'œuvre de Chopin, qu'elle appréciait au point de pouvoir dire que deux de ses Mazurkas « *en disaient plus long que toute la littérature du siècle*³² », cette œuvre plonge ses racines dans la musique nationale polonaise, avec cette double polarité polonaise/mazurka qui aime toute sa création et qui restitue à la fois la grandeur légendaire de la nation et la poésie populaire des danses rustiques. La mémoire de la Pologne dont Chopin était en charge, George Sand l'a recueillie en l'écoutant et elle a forcément épousé son point de vue de résistant. N'oublions pas qu'il était considéré par ses contemporains comme « un pianiste politique³³ » et que la Pologne de Chopin, originaire de Varsovie, était celle qui vivait sous occupation russe, la plus répressive des trois. Chopin n'était pas russophile, ses relations et ses élèves en témoignent, mais tout son engagement d'artiste prenait sens dans la lutte contre la russification radicale imposée à sa patrie par l'autocratie tsariste. Par ailleurs plusieurs de ses amis, et en particulier Albert Grzymała, avaient connu les geôles russes et la déportation en Sibérie ; le récit de leurs souffrances alimenta l'hostilité de George Sand à l'égard du symbole de l'autocratie, l'empereur Nicolas I^{er}, hostilité qu'elle ne se gênait pas pour manifester en public. Balzac, retour de Russie, s'amusa un jour de janvier 1844 à la faire sortir de ses gonds en lui affirmant que si elle voyait le tsar, qui passait pour un très bel homme, elle en tomberait follement amoureuse et que d'ailleurs la Russie était le seul pays du monde où l'on sache obéir : « Oh ! si là-dessus vous aviez entendu ce qu'a fulminé George Sand, vous auriez bien ri » rapporte-t-il à Mme Hans-

32. Lettre de G.S. à Delacroix du 28 mai 1842 (C, V, 683).

33. L'expression est de Wilhelm VON LENZ : « Chopin a été l'unique pianiste politique. Il jouait la Pologne, il mettait la Pologne en musique. », in *Les Grands virtuoses du piano*, Harmoniques Flammarion, 1995, p. 126.



Wojciech Grzymała
 Lithographie de F. VILLAIN, d'après Ch. L. BAZIN, 1832
 (Bibliothèque Jagellone, Cracovie),



P.S. de George Sand à la lettre de Chopin à Grzymała du 16 avril 1839
 Musée de la Chartreuse de Valldemosa, cellule n° 2. (cl. archives)

Hanska³⁴. Quant à Wilhelm von Lenz, un élève russe de Chopin qui était conseiller d'Etat, il essuya cette réponse cinglante à sa question : « Ne viendrez-vous pas un jour à Saint-Pétersbourg où l'on vous lit et vous prise tant ? » :

« *Je ne m'abaisserai jamais jusqu'à un pays d'esclaves !*³⁵ »

Il lui rendit bien entendu la politesse : dans son livre *Les Grands virtuoses du piano*, il déclare : « les œuvres de Sand appartiennent à la décadence des mœurs, à l'envers de la bonne littérature³⁶ ». Il est vrai que la lecture de l'ouvrage polémique de Custine, *La Russie en 1839*, qui révélait les dysfonctionnements d'une société archaïque livrée au servage et au despotisme, ne pouvait que conforter George Sand dans son désaveu d'un régime qui matait les révoltes dans le sang.

Juliusz Słowacki et les événements de Galicie en 1846

Trois ans après la parution du livre de Custine, la Pologne s'insurgeait à nouveau. La Posnanie prussienne et la Galicie autrichienne se soulevèrent en février 1846, entraînant chez les Polonais émigrés un nouvel et illusoire espoir de libération nationale. George Sand partagea d'abord l'enthousiasme ambiant pour « *cette pauvre Pologne, écrit-elle, qui veut recouvrer son nom, sa langue, sa nationalité, sa religion !*³⁷ » Pendant l'insurrection de Cracovie, s'organisa à Paris un cercle d'intellectuels polonais sous l'égide de l'écrivain Juliusz Słowacki (1809-1849), désireux de faire comprendre aux Français le rôle précurseur de la Pologne dans la marche du progrès des libertés en Europe. Il fallait pour cela l'autorité d'une personnalité intellectuelle française. Or on a retrouvé dans les papiers du poète le brouillon d'une très longue lettre en français, sans destinataire, mais dont les termes ne laissent pas de doute sur son identité : c'est bien à George Sand qu'elle était destinée. Il est probable qu'elle ne l'a pas reçue ; mais l'important c'est qu'elle ait été choisie comme porte-parole, comme intermédiaire privilégié par le poète polonais qui, depuis ses premiers romans, lui vouait une admiration sans mélange³⁸. Il lui écrit :

34. Lettres de Balzac à Mme Hanska du 31 janvier 1844, éd. cit., t. II, p. 357.

35. Wilhelm VON LENZ : *Les Grands virtuoses du piano*, éd. cit., p.81.

36. Wilhelm VON LENZ : *Les Grands virtuoses du piano*, éd. cit., p.75.

37. Lettre de G.S. à René Vallet de Villeneuve de mars 1846 (C, VII, 301).

38. Słowacki écrit à sa mère le 24 mars 1834 : « Tu sais, Maman, qu'en France il y a à présent une nouvelle femme écrivain qui sous peu éclipsera Mme de Staël ; c'est une

« Invoquez donc, Madame, cet esprit polonais qui veut créer – faites croire en lui – présentez-le à la France revêtu de ses magnificences royales et célestes... Qu'on ne nous croit [*sic*] plus inutiles dans le monde des idées, bons tout au plus à donner quelques exemples de courage et d'héroïsme à l'Europe matérialisée... Votre voix est aimée en Pologne [...] Aidez-la donc à formuler son idée... Quoique française et guidée par le génie de votre nation – montrez à la Pologne sa propre étoile.³⁹ »

Il ne semble pas que George Sand ait jamais rencontré Słowacki qui menait une vie discrète, en marge du milieu de l'émigration. Elle le désigne indirectement, en évoquant sa confrontation fameuse avec Mickiewicz le 24 décembre 1840, comme « *un certain poète assez médiocre dit-on et quelque peu jaloux*⁴⁰ ». Elle ne pouvait tenir cette appréciation sévère et injustifiée que de Chopin ou des proches de Mickiewicz, car Słowacki avait bien du mal à trouver sa place dans l'ombre dévorante de son grand aîné, mais certainement pas d'une connaissance personnelle de son œuvre. La *Revue indépendante* donnera en 1847 la traduction du poème en prose d'inspiration biblique *Anheli* que Słowacki avait publié en 1838, mais George Sand avait quitté la rédaction depuis longtemps.

La lettre de Słowacki était datée de mars 1846, au moment même où George Sand, comme en écho, écrivait à René Vallet de Villeneuve que les événements de Cracovie l'agitaient à n'en pouvoir dormir :

« *Je voudrais être homme, fort comme Goliath, riche comme Crésus, habile comme Napoléon et m'en aller me battre avec eux. Qu'ils soient communistes ou constitutionnels, que m'importerait ? Il s'agit d'être polonais*⁴¹ ».

sorte de Byron en jupons. [...] Elle a écrit trois romans ravissants : *Indiana*, le second *Valentine* et le 3^{ème} *Lélia*. Les deux premiers sont admirables, le dernier, étonnant, ressemble davantage à un poème qu'à un roman. »

George Sand et Słowacki se sont croisés sur un bateau à Genève (donc en 1836), comme le poète le rappelle à sa mère le 19 mai 1838 : « Mais j'avais le cœur alors si occupé à autre chose que je ne me suis pas approché d'elle. Et qui sait si dans ce moment un mot d'elle n'aurait pas pu donner une autre direction à ma sensibilité. Mon cœur était une argile molle et susceptible de prendre une autre forme. » in SŁOWACKI : *Listy do Matki*, Drukarnia Narodowa, Kraków (s.d.).

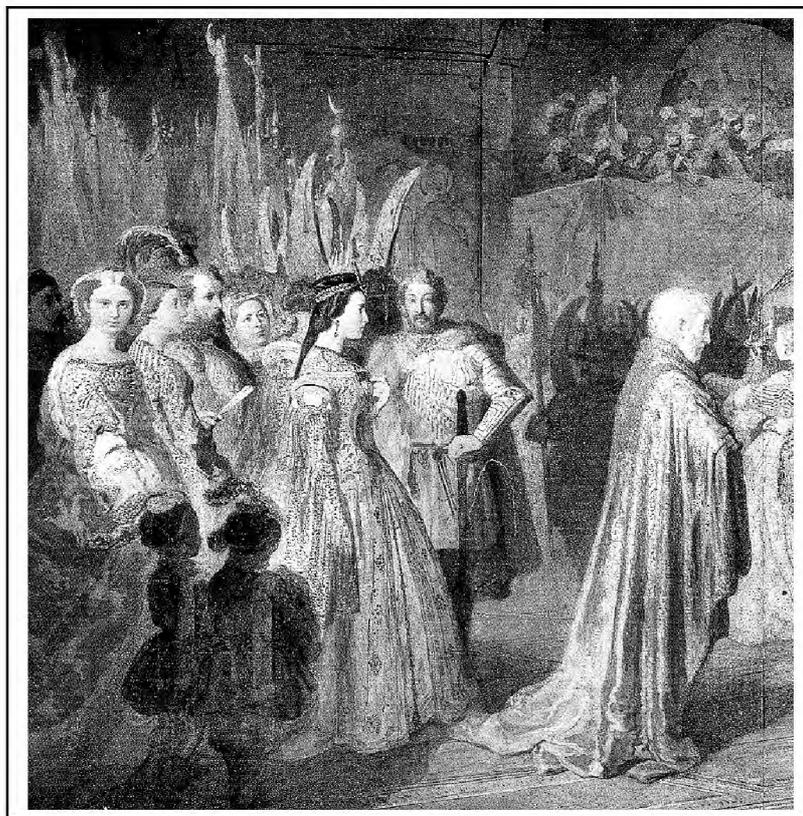
39. Lettre de Słowacki (à George Sand) de mars 1846 *Korespondencja Słowackiego*, édit. E. Sawrymowicz, Zakład narodowy imienia ossolińskich wydawnictwo, 1962, pp. 131-132.

40. G.S.: *Entretiens journaliers* (OA, II, 1007).

41. Lettre de G.S. à René Vallet de Villeneuve de mars 1846 (C, VII, 301).



Anna Czartoryska Sapieha
Lithographie de H. GREVEDON
Musée national, Cracovie (cl. archives)



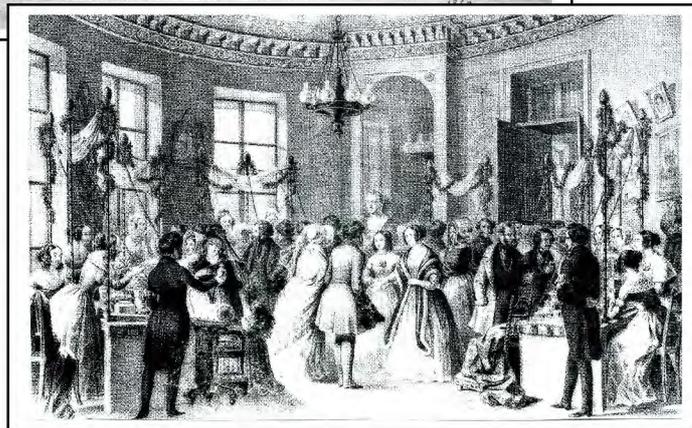
Teofil KWIATKOWSKI (1809-1891) : *Bal à l'Hôtel Lambert (La Polonaise de Chopin)*, 1849
Musée national de Poznań, © SHLP/BPP, Jean Skarbek
(détail partie gauche, voir p.2)

Les sympathies polonaises de George Sand étaient tellement connues en Europe qu'elles lui attirèrent en 1848 une mésaventure stupide mais significative. Bakounine, qu'elle connaissait depuis 1844, lui avait envoyé son « Discours aux Polonais » qui lui valut son expulsion immédiate de France, à la requête de l'ambassadeur russe. Les sentiments polonophiles d'un Russe étaient suspects : la rumeur courut que George Sand possédait des papiers très compromettants qui lui avaient été remis par des émigrés polonais, prouvant que Bakounine était un agent du tsar et qu'il était responsable de l'arrestation des patriotes polonais à Paris. Le plus piquant, c'est que la revue allemande qui répercuta la calomnie, la *Nouvelle Gazette rhénane*, avait pour rédacteur en chef Karl Marx⁴²... Lequel, à la demande de la romancière, publia un démenti.

L'amitié des Czartoryski

C'est aussi par l'entremise de Chopin que George Sand entra en relations avec les Czartoryski, l'une des plus anciennes familles de Pologne, en exil à Paris. Relations pour le moins étonnantes quand on connaît la réserve de la romancière à l'égard de la noblesse et de ses idées politiques. Car le prince Adam, personnalité charismatique de la Pologne en exil, était le chef du parti aristocratique conservateur ; il prônait une solution diplomatique de la question polonaise par crainte d'une révolution sociale. En 1843, il acheta l'Hôtel Lambert dans l'île Saint-Louis, qui avait jadis appartenu à M. Dupin de Francueil et qui devint le centre d'une véritable petite cour en même temps que le quartier général de l'Emigration. Chaque année un bal et une vente de charité au profit des indigents polonais réunissaient le Tout-Paris dans une réception très mondaine dont les fastes se justifiaient par les bénéfices qu'ils procuraient à la cause polonaise. George Sand, qui fuyait ordinairement ce genre de manifestation, tenait à s'y montrer en hommage à la maîtresse des lieux, la princesse Anna Czartoryska, qu'elle nommait « *la triste sainte* » et à laquelle elle avait consacré en 1839 un article dans *Le Siècle*. Cet article est manifestement très bien informé sur la condition des proscrits en France. Il fait le bilan de l'aggravation de la pauvreté dans une population prolétarisée, réduite à exercer les professions les plus pénibles pour survivre : « *Les fils des compagnons de Jean Sobieski ne sont plus soldats, ils sont ouvriers pour ne pas être mendiants sur une terre*

42. Sur cette affaire, on consultera C VIII, 547-548 et XXV, 588-598.



À l'Hôtel Lambert

de haut en bas :

- *Salon de danse* construit dans le jardin , grav. s/bois par A. BERTRAND et V., © BPP.
- *Vente de charité* au profit des Polonais indigents organisée par la princesse Czartoryska, grav. s/bois par J-A-V. FOULQUIER, © BPP.
- *Bazar polonais*, par J.N. LEWICKI (*L'Illustration*, 1845, n° 102, cl. archives).

*étrangère.*⁴³ » Le sort de plus d'un millier de Polonais sans ressources « *accablés par les infirmités, la misère et le désespoir* » ne pouvait trouver d'adoucissement que dans l'activité caritative des plus favorisés, telle la Princesse Anna. George Sand n'hésite pas à la comparer aux deux héroïnes polonaises, Emilia Szczanięcka et Emilia Plater, qui avaient participé en tant que leaders à l'Insurrection de novembre, puis à la comtesse Claudia Potocka, qui avait mis en pratique ses convictions démocratiques en se faisant la providence de ses compatriotes et qu'elle campe en sœur de charité « *partageant son dernier morceau de pain avec un soldat.*⁴⁴ » Certes l'éloge paraît forcé ; mais il tend à valider une forme de dévouement toute « féminine » : la Princesse passe sa vie à broder en artiste des ouvrages qu'elle vendra « *aux belles dames oisives du grand monde* » pour venir en aide aux proscrits. « *Il n'y a pas une de ces fleurs qui ne soit éclose sous l'influence d'un sentiment généreux et qu'une larme de ferveur patriotique n'ait arrosée.*⁴⁵ » En dépit du ton un brin ampoulé, cet article n'est pas un coup d'encensoir de circonstance : les lettres de George Sand témoignent d'une grande sympathie pour cette aristocrate polonaise dont la vie personnelle sans éclat s'était « *immolée* » à la cause nationale : « *Elle se tue à la lettre pour ses pauvres, et sa santé est dans un état déplorable*⁴⁶ ». Durant le règne de Chopin, les rapports de George Sand avec la famille princière furent chaleureux et fréquents. Le peintre Teofil Kwiatkowski qui a fait d'elle deux portraits, a d'ailleurs placé la romancière aux côtés des Czartoryski dans son tableau allégorique « *La Polonaise de Chopin à l'hôtel Lambert*⁴⁷ ». Les Czartoryski, fidèles à la tradition de tolérance de la Pologne des Lumières, ne pouvaient boudier la femme de lettres la plus célèbre d'Europe.

43. « La Princesse Anna Czartoryska » in *Nouvelles lettres d'un voyageur*, Calmann Lévy, 1877, pp. 232-234.

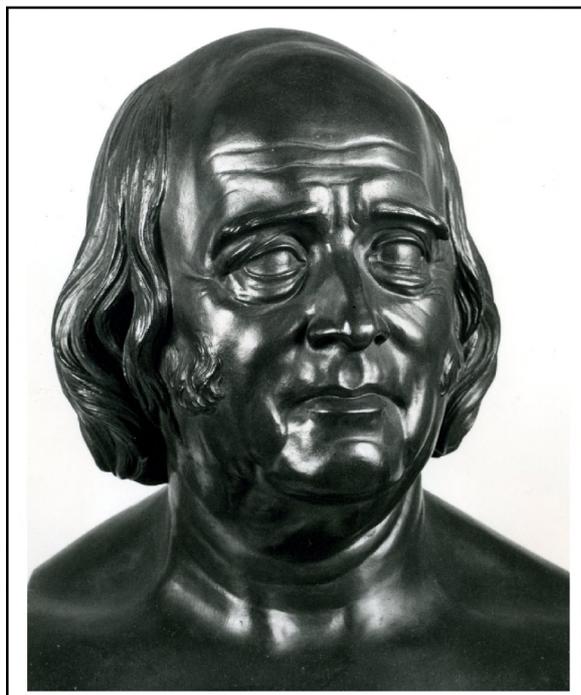
44. *Ibidem*, p. 236.

45. *Ibidem*, p. 242.

46. Lettre de G.S. à René Vallet de Villeneuve de fin février 1846 (C, VII, 287).

47. Kwiatkowski a beaucoup travaillé à ce tableau entre 1850 et 1860, il en existe donc plusieurs versions. L'aquarelle rehaussée de gouache (où figure G.Sand) date de 1859. (Musée national de Poznań). [Cf. 1^{ère} de couverture]

Le bracelet à cabochons que porte G.Sand sur le portrait de Kwiatkowski lui a été offert par le prince Czartoryski. (Bibliothèque polonaise, Paris) [illustration p....]



Juliusz Ursyn Niemcewicz
par Ladislav OLESZYŃSKI
Buste en bronze (détail) - © SHLP / BPP



Stefan Witwicki
Médaille en bronze (1841) par Ladislav OLESZYŃSKI
© SHLP / BPP

L'impossible conciliation

Néanmoins dans le milieu de l'émigration polonaise, très attachée au catholicisme, la romancière en rupture ouverte avec le Vatican, n'était pas forcément bien vue ; on l'accusait en particulier d'avoir détourné Chopin des pratiques religieuses et elle savait pertinemment que « [ses] *opinions* *faisaient horreur à son entourage*.⁴⁸ » Car, il faut le souligner, ce n'est pas la romancière de l'émancipation féminine qui choquait certains Polonais⁴⁹. Ses œuvres féministes reçurent au contraire un accueil très favorable dans un pays où la condition féminine était beaucoup plus évoluée qu'en France dans les classes supérieures, un pays où le divorce existait, contrairement à la France⁵⁰, où une femme pouvait fumer dans un salon sans provoquer un scandale. Et si la censure interdisait ou caviardait ses romans politiquement engagés, ceux qui traitaient du sort des femmes dans le couple et la société, comme *Indiana* ou *Mauprat*, furent traduits en polonais. C'est bien la question religieuse qui a constitué la pierre d'achoppement où l'admiration des intellectuels polonais est venue se heurter. En témoignent deux exemples, empruntés à des auteurs qui vivaient en exil à Paris : Le vieil écrivain Niemcewicz (1757-1841), auteur des célèbres *Chants patriotiques*, était moins scandalisé par le fait que Sand s'habillait en homme et assistait aux séances de la Cour des Pairs que peiné par le fait qu'il la croyait athée. Quand il lui fut présenté en 1838, il s'empressa de noter dans son *Journal* avec satisfaction :

« Aujourd'hui le premier des écrivains célèbres est madame George Sand ou Dudevant [...] C'est une personne petite, bien faite, jolie avec de grands yeux noirs, parlant peu mais toujours bien. Son talent d'écrivain est exceptionnel,

48. Lettre de G.S. à Étienne Arago du 11 novembre 1849 (C, XXV, 697).

49. Elle avait néanmoins des détracteurs, particulièrement en la personne de Michał Grabowski dont l'hostilité s'étendait à tous les romanciers français. Quant aux lecteurs du *Courrier de Varsovie* ils pouvaient apprendre que « Mme Dudevant, l'écrivain connue sous le nom de Georges [sic] Sand, a deux filles qu'elle élève selon les principes qu'elle expose dans ses écrits. Les deux jeunes filles sont habillées en hommes et sont aussi libres que des voyous absolument sauvages. »

50. MICKIEWICZ, dans sa leçon du 17 juin 1842, donne sa version de cette liberté : « En Pologne, la femme est plus libre que dans tout autre pays, elle est plus respectée, elle se sent compagne de l'homme ; c'est par l'esprit de sacrifice qu'elle mérite sa place. Ce n'est pas en discutant leurs droits, ce n'est pas en promulguant des théories imaginaires que les femmes peuvent conquérir un ascendant dans la société, c'est à force de sacrifices. » *Les Slaves* vol. 3, p.318.

reconnu par tout le monde ; elle mène une vie libre, hélas ! Elle daigne pourtant croire en Dieu, à l'immortalité de l'âme et à une vie future meilleure.⁵¹ »

Le poète Stefan Witwicki (1801-1847), très proche ami de Chopin qui a mis en musique plusieurs de ses *Chants Bucoliques*, était l'un des rares écrivains polonais à n'avoir pas succombé au towianisme et le seul à l'avoir vraiment combattu en donnant aux Français une traduction du *Banquet* de Towiański. C'était un catholique orthodoxe fervent que son amitié pour George Sand n'empêchait pas de polémiquer avec elle sur le libre examen auquel elle entendait soumettre les Évangiles, en privilégiant celui de Jean :

« Je suis fâché de n'être pas de votre avis, lui écrit-il, mais quant à l'autorité il m'est impossible de faire distinction entre les quatre évangélistes de N.S. Je vous ferai aussi observer que lorsqu'on rejette telle ou telle partie de l'Évangile, telle ou telle de ses vérités, on n'a pas le droit de croire qu'on porte l'Évangile bien avant dans le cœur.⁵² »

« *Vous ne me convertirez pas [...]* » lui répondait-elle. *Mais [...] vous n'êtes pas, j'espère de ces catholiques farouches qui damnent les dissidents sans retour.*⁵³ »

À lire leur correspondance, on devine pourtant que Witwicki souffrait que George Sand se fût engagée dans un anticléricalisme qui choquait profondément ses convictions. C'est sous une forme allégorique qu'il lui suggéra que la vérité qu'elle cherchait ne se trouvait pas dans la sphère intellectuelle qu'elle avait élue :

« Je me suis décidé à vous dire une bonne fois ce que j'ai sur le cœur depuis longtemps. J'ai déjà commencé mon griffonnage ; et vous êtes menacée, je vous préviens, de recevoir sous peu un manuscrit, s'il plaît à mes douleurs de me laisser un peu tranquille. Un Prince d'Orient, puissant et savant, fit venir un jour les sages et les prophètes de trois provinces de son Royaume, afin de les entendre discuter entre eux. En sortant du palais, où il les a écoutés attentivement durant deux jours et deux nuits, il s'arrête devant un enfant, qui s'amuse auprès d'une fontaine à bâtir un minaret, tout en marmottant des prières. Par Mahomet ! s'écria le Prince, voilà un enfant qui vient de m'apprendre dans un instant plus que les sages et les prophètes des trois pro-

51. *Journal* de NIEMCEWICZ, 27 juillet 1838. Cité par A. CZARTKOWSKI et Z. JEŻEWSKA : *Chopin*, Warszawa, 1970 p. 276.

52. Lettre de Witwicki à G.S. du 22 février 1846, (citée in C, VII, 280).

53. Lettre de G.S. à Witwicki du 22 mars 1845 (C, VI, 830).

vinces de mon royaume ne m'ont appris durant deux jours et deux nuits. Eh bien, mon très-haut et très puissant Prince, si j'étais pour vous cet enfant ?⁵⁴ »

L'attachement des Polonais à la lettre du catholicisme a sérieusement agacé George Sand. La manifestation la plus virulente de cet agacement éclata à propos de la mort de Chopin dont Pauline Viardot lui avait dit inconsidérément qu'il était mort « martyrisé par les prêtres »⁵⁵. En un jugement sans nuances, elle stigmatisa cet attachement au culte formel qui lui semblait consubstantiel de la nationalité polonaise : « *Il aimait les dévots et ne croyait pourtant à rien. Je n'ai jamais connu de poète plus athée ou d'athée plus poète.*⁵⁶ » Dans une variante d'*Histoire de ma vie* qu'elle a sans doute jugée trop partielle, elle redira : « *Chopin épris des formes du catholicisme et mécontent de la plus petite discussion contre l'orthodoxie, ne croyait à aucune religion.*⁵⁷ » et elle mettra au compte du dogme catholique, aggravé par les superstitions slaves, les crises d'angoisse que le compositeur traversa après la mort de son père :

« *Le dogme catholique jette sur la mort des terreurs atroces. Chopin [...] n'eut que des visions effrayantes [...] L'idée de sa propre mort lui apparaissait escortée de toutes les imaginations superstitieuses de la poésie slave. Polonais, il vivait dans le cauchemar des légendes.*⁵⁸ »

On peut se demander s'il n'y a pas là l'explication du choix de la Bohême de préférence à la Pologne comme cadre romanesque de *Consuelo* où la présence slave diffuse semble brouiller les pistes. Les peuples tchèque et polonais sont issus de deux frères, Cech et Lech, dit la légende. Ils avaient tous les deux une longue tradition de résistance pour préserver leur indépendance culturelle et linguistique menacée par les grandes puissances voisines. En Pologne c'est le catholicisme romain qui symbolisait l'identité nationale. En Bohême ce fut le mouvement hussite en lutte contre le catholicisme, mouvement de libération que George Sand compare à la Révolution française. Entre ces deux peuples persécutés, elle choisit celui qui lutta contre l'obscurantisme, pour une forme de religion humaniste, proche de l'église originelle et du johannisme, ce qui entraînait si bien en résonance avec ses convictions qu'elle en approfondit l'histoire dans les deux suites

54. Lettre de Witwicki à G.S. du 1^{er} janvier 1846. Autographe Musée Chopin à Varsovie, M/426.

55. Lettre de Pauline Viardot à G.S., s.d., 1849, citée in CC, t. III, 450.

56. Lettre de G.S. à Étienne Arago du 11 novembre 1849 (C, XXV, 697).

57. *Histoire de ma vie*, V, 13, (OA, t.II, variante de la p. 444, p.1303).

58. *Op.cit.*, t. II, 446.

de *Consuelo* que sont *Jean Ziska* et *Procope le grand*, véritables apologies de l'hérésie qu'elle définissait ainsi dans l'article de la *Revue indépendante* du 10 avril 1843 :

« Qu'est-ce que l'hérésie, sinon un christianisme trop pur et trop ardent pour le catholicisme arrivé à l'état de doctrine politique ? L'Église est trop éclairée aujourd'hui pour ne pas le comprendre, et l'Église ne fera pas la folie de rejeter de son sein le peu de nobles et précieux hérétiques qui lui restent ; car aussi bien il n'y a plus d'autres vrais chrétiens sur la terre. »

Le problématique silence de l'œuvre

S'il est indéniable que rien de ce qui était polonais ne laissait George Sand indifférente, il est pour le moins curieux qu'elle n'ait pas exploité pour en faire une matière romanesque cette proximité intellectuelle et affective avec la Pologne. Comment expliquer ce vide problématique ?

Il est possible que, très au courant de la complexité de l'histoire politique de la Pologne, et témoin des luttes de partis qui déchiraient la Polonia, elle n'ait pas souhaité affirmer autre chose que son adhésion au principe de la souveraineté nationale de ce pays tronçonné en provinces étrangères. On peut le déduire d'une lettre adressée à Ladislas Mickiewicz, après la parution en 1863 d'ouvrages polémiques qui stigmatisaient violemment l'action des politiques, en particulier Czartoryski et Mierolański. Elle lui signifiait nettement sa désapprobation à l'égard de prises de position qui trahissaient son imprudence voire sa fatuité :

« Je regrette de n'avoir, dans cette question palpitante, aucune lumière à laquelle j'ose me livrer entièrement. Je vois un conflit terrible entre des hommes qui ont tous combattu pour leur patrie, ou que le malheur a tous frappés, et qui se reprochent mutuellement ce commun désastre.[...] Je ne me suis pas sentie autorisée à instruire, dans ma pensée et dans ma conviction, ces grands procès politiques, où tant de détails sont à contrôler, tant d'apparences à éclairer, tant d'accusations à vérifier soi-même. Il y faudrait toute une vie exclusivement consacrée à l'enquête immense que l'avenir seul pourra mettre sous nos yeux. Vous êtes bien jeune pour ce travail d'exploration et ne craignez-vous pas de vous tromper ? Ces appels à l'indignation publique contre telle ou telle figure historique n'ont-ils pas le danger de désaffectionner de l'œuvre

*commune ? Ils consternent un peu ma conscience, je vous le confesse.*⁵⁹ »

Par ailleurs, elle a délibérément refusé de recourir à la grille de lecture qui tentait à l'époque d'identifier ce pays lointain, à géographie variable, devenu si proche par l'afflux des réfugiés. Cette grille de lecture était constituée de représentations mythiques, d'idées reçues qui entraient en concurrence avec la réalité du phénomène politique et social de l'émigration. L'émigré polonais s'était très tôt constitué en figure littéraire, d'abord dans l'abondante production du théâtre du Boulevard dès 1832, avant d'apparaître dans le roman français. Que ce soit dans le projet hagiographique du drame populaire ou dans le souci typologique du roman, l'image doloriste du Polonais n'échappait pas toujours aux clichés. Balzac qui, contrairement à George Sand, a peuplé de Polonais, réels ou fictifs, l'univers de *la Comédie humaine*, les a fait entrer dans son vaste inventaire des types humains en les classant : « Il y a deux sortes de Polonais... » lit-on dans l'introduction de *La Fausse maîtresse*. Et ce faisant, il brosse une série de signes codifiés, censés caractériser les Polonais : large front, inconsistance du caractère, indiscipline, goût du défi, etc... Rien de tel chez George Sand. Elle semble au contraire s'être défiée des images de l'exotisme sarmate que les récits des écrivains-voyageurs véhiculaient à l'époque. Lorsque Augustine de Bertholdi partit dans sa belle-famille en Pologne, elle s'amusa, en recourant à une série de clichés, à l'évoquer « *courant en traîneau, emmaillottée de fourrures princières et croyant rêver*⁶⁰ », c'est-à-dire dans un non-lieu romanesque coupé de toute réalité territoriale.

La Pologne n'a pas été pour George Sand un espace imaginaire, ni même une image mentale, mais un pays bien réel, incarné dans des personnalités d'élite habitées par la défaite et l'exil, pour lesquelles l'art était le seul moyen d'imposer la présence au monde d'une civilisation en péril. « L'homo poloniensis » de George Sand, il faut donc le chercher non pas dans ses romans, mais dans ses lettres, dans ses Mémoires, et mieux encore, dans d'autres écrits autobiographiques, comme *Une Soirée d'artistes en 1841* ou bien *Entretiens journaliers* qui ont été rédigés « à chaud », pourrait-on dire, immédiatement après des événements qui l'ont confrontée à des formes de sensibilité troublantes : tantôt c'est le don de double vue, tantôt c'est la force communicative de l'improvisation littéraire ou musi-

59. Lettre de G.S. à Ladislas Mickiewicz du 11 janvier 1865 (C, XIX, 27).

60. Lettre de G.S. à Augustine de Bertholdi du 3 janvier 1854 (C, XII, 234).

cale, tantôt c'est l'extase contagieuse qui tétanise toute une assemblée. Et chaque fois, le génie polonais se trouve impliqué dans ces manifestations où la raison se voit provisoirement démise de son contrôle sur la pensée. La tentation était grande, s'agissant de Mickiewicz ou de Chopin, de les rapporter aux singularités de l'expérience artistique individuelle : George Sand a préféré leur donner une explication qui les reliait au destin collectif de tout un peuple : à plusieurs années d'intervalle, elle retrouve les mêmes termes pour définir Mickiewicz : un « *grand homme, [...] mais porté à l'exaltation par [...] le sentiment des malheurs de sa patrie* »⁶¹ qui par le seul pouvoir de son verbe inspiré provoque le délire de ses compatriotes, tel qu'elle l'évoque dans *Entretiens journaliers*⁶¹, est présenté en majesté dans *Histoire de ma vie* comme une « *âme conduite aux vertiges de l'extase par l'enthousiasme de la patrie* »⁶².

La présence de la Pologne s'inscrit donc en creux dans l'œuvre de George Sand, présence intime, discrète autant que le fut le soutien constant de la femme⁶³ et de l'écrivain à la cause de ce pays qu'elle avait appris à connaître dans le rayonnement de ses plus grands artistes.

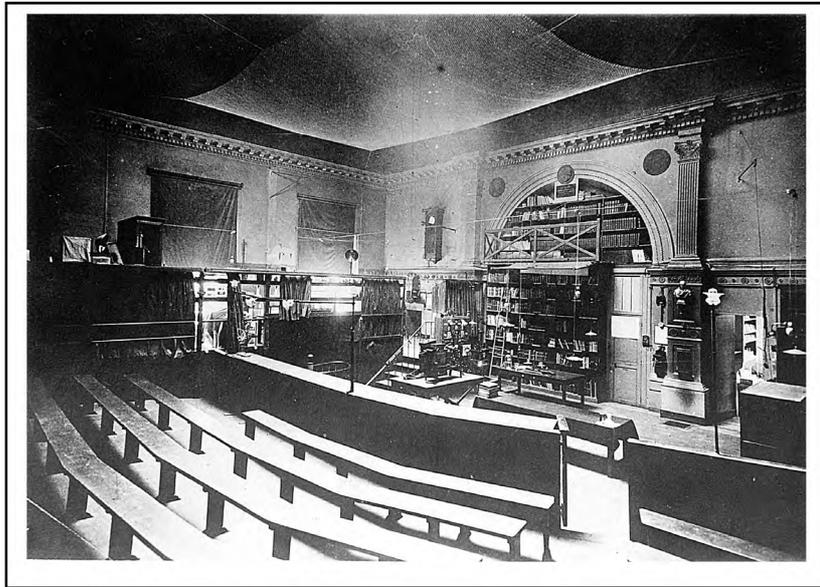
Marie-Paule RAMBEAU



61. G.S. : *Entretiens journaliers* (OA., t. II, 1010).

62. G.S. *Histoire de ma vie*, V, 13 (OA., t. II, p. 438).

63. George Sand a, depuis le début, soutenu de ses deniers et de son influence de nombreux émigrés polonais dont on suit la trace dans sa correspondance.



Auditorium au Collège de France - © SHLP / BPP

Les cours d'Adam Mickiewicz au Collège de France vus par George Sand

A PRÈS L'INSURRECTION de Novembre 1830, un grand nombre de Polonais furent contraints de quitter leur pays soumis à une dure répression de la part du Tsar. La plupart des insurgés se dirigèrent vers la France. Malgré l'attitude peu favorable du gouvernement français, déférent envers le tsar, on faisait en sorte pourtant d'accueillir de la meilleure façon les exilés polonais¹. De vastes secteurs de la population française étaient très sensibles à la cause polonaise, et l'on sympathisait volontiers avec la Pologne, tant et si bien que l'on put compter alors environ huit mille exilés².

1. M. BERSANO- BEGEY : *Scritti politici di Adam Mickiewicz*, Torino 1965, p. 16.

2. J. A. GIEROWSKI : *Historia Polsi 1764-1864*, Warszawa 1984, pp. 208-209.

L'importance de ce flux, que l'historiographie polonaise a appelé « La Grande Emigration », fut de nature surtout spirituelle. A l'étranger se reconstitua en effet le centre de la vie polonaise libre, avec ses écoles, ses bibliothèques, sa presse, ses quartiers résidentiels et ses cimetières. En terre étrangère se retrouvèrent ceux qui s'étaient éloignés de leur pays pour en sauvegarder les valeurs et les souvenirs sacrés – les *prophètes* – gardiens de l'esprit de la nation³. A Paris vivaient les poètes et les artistes polonais les plus célèbres: Adam Mickiewicz, Juliusz Słowacki, Cyprian Kamil Norwid et bien d'autres.

La libération de la Pologne représentait pour eux le seul but de leur vie, l'élément principal de leurs pensées et de leurs conversations, l'objet de leurs nostalgies et de leurs rêves⁴. Petit à petit, les exilés durent se convaincre que jamais on n'arriverait à former des « légions », et, dans les garnisons volontaires installées dans de petites villes de province et tenues en complète inactivité, commencèrent à se manifester des divergences politiques et des incompréhensions. L'espoir de retourner dans leur patrie par les armes s'évanouit et avec lui la raison d'être de l'Émigration.

Il fallait trouver une autre raison de vivre, une autre façon de « reconquérir » la patrie et la politique mena à la métaphysique. Même s'ils n'étaient guère éloignés des systèmes philosophiques de Kant, Schelling et Hegel, les métaphysiciens polonais créèrent un système de pensée personnel, un « messianisme polonais », proche des idées de J. de Maistre et lié aux aspirations spirituelles d'une nation politiquement humiliée⁵.

La foi commune dans le rôle messianique de la Pologne, la certitude qu'elle deviendrait le « Messie des nations », stimulait une résistance spirituelle face aux dominateurs et éveillait des sentiments de patriotisme. Ainsi les souffrances de la Pologne gagnaient-elles une valeur expiatoire, elles devaient conduire au salut l'humanité tout entière.

« Le Messianisme polonais - écrit Marina Bersano-Begey - avait pour objet une profonde transformation des individus et des nations, sous le guide d'une nation, la Pologne, qui devait faire pour les autres ce que le Christ a fait pour

3. Cf. A. WITKOWSKA : *Troja po raz któryś*, in: *Style zachowań romantycznych*. Propositions et discussions du symposium de Varsovie du 6-7 décembre 1982, rédact. M. JANION et M. ZIELIŃSKA, Warszawa 1986, pp. 123-140.

4. *Ibid.*, pp. 123, 140.

5. Wł. TATARKIEWICZ : *Historia filozofii. Filozofia nowożytna do roku 1830*, Warszawa 1978, vol. 2. p. 228.

l'humanité: leur offrir un modèle de vie nationale, souffrir la persécution et la mort politique, renaître pour prouver l'immortalité de l'esprit national⁶. »

Au sein du Messianisme polonais, à côté des philosophes et des activistes religieux comme Andrzej Towiański, les poètes eurent un rôle important : Adam Mickiewicz, Juliusz Słowacki, Zygmunt Krasiński.

Lorsqu'en automne 1832 Mickiewicz arrive à Paris, le cœur de la Grande Émigration polonaise, il a déjà publié *Oda do młodości* (« Ode à la jeunesse »), *Ballady i romanse* (« Ballades et romances »), *Dziady* (« Les ancêtres »), *Grażyna*, parus, les deux derniers, en 1823. Arrivé à Paris, il y publie la brochure *Księgi narodu i pielgrzymstwa polskiego* (« Le Livre de la Nation et des pèlerins polonais »), où il touche les cordes les plus douloureuses du tourment de l'exil vécu par ses compatriotes; il le fait sur un ton biblique, riche en paraboles tirées de l'Écriture Sainte, sur quoi se greffe une vision de la délivrance sociale issue de la philosophie des Lumières. La brochure a une audience internationale immédiate; Mazzini, Sand, Hugo, Sainte-Beuve, Tommaseo, en parlent en termes enthousiastes, ils entendent dans le mirage de Mickiewicz « le préavis du printemps des peuples⁷ ».

Le monde littéraire parisien est fasciné par la personnalité de l'écrivain polonais. En 1838 Mazzini constate : « Pour nous, Mickiewicz est plus qu'un poète, il est un grand prophète comme les grands poètes d'Israël avec lesquels il a plusieurs points de ressemblance⁸ ».

La manifestation la plus significative du messianisme de Mickiewicz dans le domaine littéraire s'accomplit pleinement à l'occasion de ses cours au Collège de France.

*
* *

Dans la correspondance d'Adam Mickiewicz, à la date du 15 avril 1841 se trouve la première lettre du poète, écrite de Lausanne au Ministre français de l'Instruction, Victor Cousin. Cette lettre est la réponse de l'auteur des *Dziady* à une missive du 10 avril 1840, dans laquelle le Ministre informait le poète de la création d'une chaire de Littératures Slaves au Collège de France et de sa désignation comme professeur. La ré-

6. Cf. M. VERSANO-BEGEY : *op. cit.*, p. 17.

7. *Ibid.*, p. 14.

8. G. MAZZINI : *A. Mickiewicz, in : The Polish Monthly Magazine*, London 1838.

ponse de Mickiewicz nous est précieuse puisque, grâce à elle, nous pouvons comprendre dans une certaine mesure l'idée que le Gouvernement français de l'époque se faisait de la nature et du caractère que la chaire devait assumer. Il s'agissait d'assurer aux cours un « caractère purement littéraire » ; « Le caractère d'une telle chaire, comme vous l'avez très bien observé, Monsieur le Ministre, ne saurait être que purement littéraire, et la position du titulaire, quelle qu'elle soit, ne pourrait altérer la nature de l'enseignement sans en fausser le but », l'assura le poète en lui répondant⁹. Le fait que Victor Cousin voulût s'assurer de la nature non politique des cours était dû aux antécédents de journaliste de Mickiewicz à Paris : en tant que collaborateur de la revue *Pielgrzym Polski*, en 1832, le poète avait donné un ton clairement révolutionnaire et démocratique à ses articles, suscitant l'inquiétude des autorités françaises. Que Cousin eût raison de demander des garanties, cela transparaît dans quelques lignes de la lettre envoyée par Mickiewicz à Léon Faucher ce même jour (Lausanne, le 15 avril 1840) :

« Cousin craint mes instincts de Polonais et de réfugié, il a eu soin de me déclarer que cette chaire doit avoir un caractère littéraire. Je n'ai jamais eu le projet de faire de la politique en slavon, je crois qu'un professeur n'est bon à autre chose qu'à faire des leçons, mais je n'ai pas dit cela à Monsieur Cousin ; je l'ai rassuré sur ce point, quoique d'une manière très réservée¹⁰ ».

Il faut rappeler que l'idée de créer une chaire de littératures slaves et de l'offrir à Mickiewicz fut d'abord celle de Léon Faucher, rédacteur du *Constitutionnel* (puis du *Courrier Français*), qui la soumit à Victor Cousin avant que celui-ci ne devînt ministre, en 1840. La proposition de Faucher avait des raisons personnelles (la femme de Mickiewicz, Céline, était une cousine de la femme de Faucher, Aleksandryna Wołowska¹¹), mais elle était également due à des motifs politiques et idéologiques.

Le poète, dans une lettre au Président du Conseil d'Etat suisse Jakub van Muyden, datée du 23 septembre 1840, détaille ses raisons d'accepter :

« Le gouvernement français vient d'établir à Paris une chaire de littératures slaves ; il me l'offre ; des considérations très graves m'obligent à l'accepter. Les Slaves regardent cette chaire comme une position littéraire d'une haute

9. Lettre du 15 avril 1840, in : A. MICKIEWICZ : *Dzieła*, d'après St. Pigoń, vol. XV, Warszawa 1955, p. 331.

10. *Ibid.*, p. 333.

11. *Ibid.*, p. 283.

importance dans les circonstances actuelles. Déjà chacun des peuples de cette race cherche à s'en assurer dans son intérêt. Les Polonais craignent avec raison que dans le cas où je repousserais l'offre du ministère français, un étranger ne soit appelé à cet enseignement et n'y apporte un esprit hostile à notre nationalité. J'ai cru donc devoir accepter un poste que me propose le gouvernement d'une nation amie des Polonais, et que l'opinion de mes compatriotes me confie dans l'intérêt de notre cause nationale¹² ».

Les motivations de nature politique ici présentées étaient sans doute d'une grande importance pour les Polonais. Le fait même de créer en France une chaire de littérature slave et de la confier à un « Prophète national » représentait un événement de grande signification pour eux. Le cours de Mickiewicz, fondé dans la capitale de la France, donnait en effet à la Pologne la possibilité de faire entendre une voix libre et représentative des différentes populations slaves qui demeuraient sous le pouvoir d'autres Etats. Les cours étaient aussi une belle occasion de faire connaître aux Français et aux autres peuples les littératures slaves.

Ces cours débutèrent le 22 décembre 1840. Ils devaient avoir lieu tous les mardis et vendredis entre 13 h. 45 et 14 h. 45. L'annonce de leur ouverture, publiée entre autres dans *Le Constitutionnel* et dans *Le National* précisait :

« Mardi prochain, le 22 Décembre à 2 heures moins un quart M. Adam Mickiewicz ouvrira au Collège de France son Cours des langues et de la Littérature Slave par l'Introduction à l'histoire littéraire des peuples slaves¹³ ».

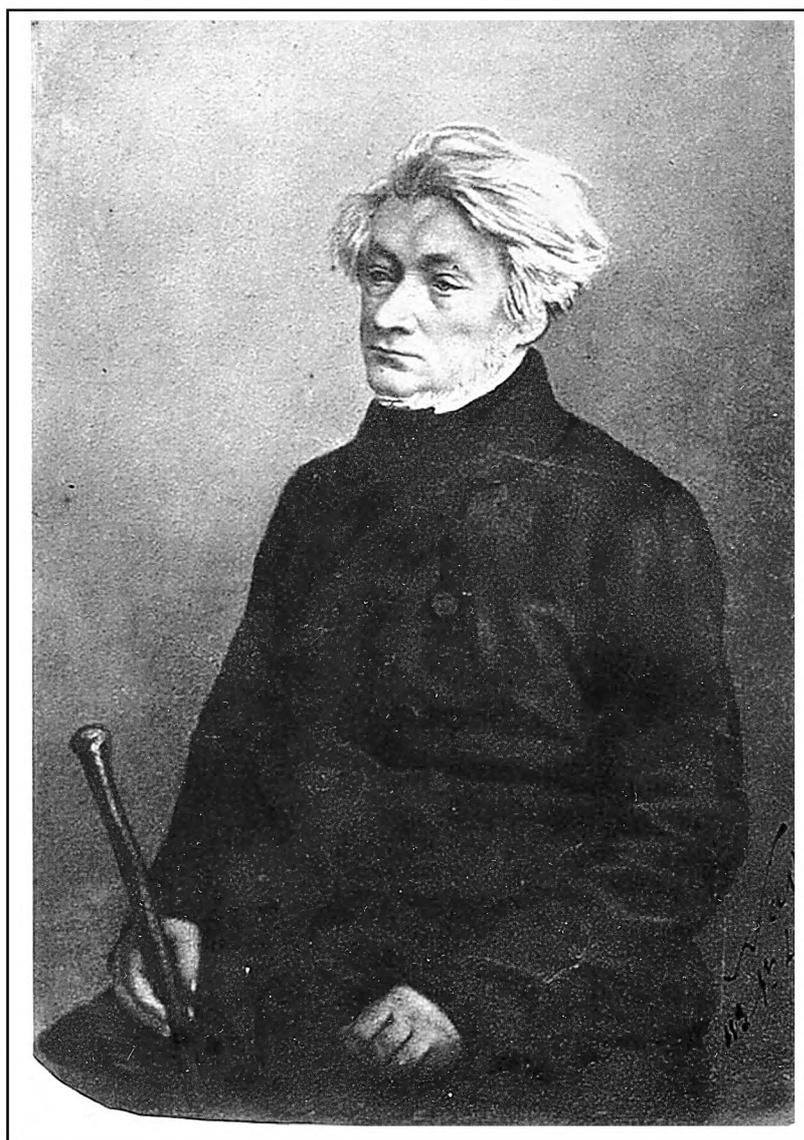
Le cours obtint un vaste écho dans toute la presse française. Des comptes rendus, des notes, des articles furent publiés par plusieurs journaux et revues : *Le Courrier Français* des 23 et 24 décembre, *Le Constitutionnel* des 23 et 24 décembre 1840, *Le Messager* du 22 décembre 1840. *Le National* des 24 et 26 décembre publia un long article signé du pseudonyme

12. *Ibid.*, lettre du 23 septembre 1840, p. 315.

13. A. MICKIEWICZ, *op. cit.*, note jointe à la lettre du 20 décembre 1840, p. 336.

Alfred Dumesnil, qui participait avec enthousiasme aux cours, ce jour-là écrivit à ses parents: « Il s'agit de l'événement littéraire et scientifique le plus important de cette année dans le Quartier Latin », in Z. SUDOLSKI : *Panny Szymanowskie i ich losy. Opowieść biograficzna*, Warszawa 1982, p. 228.

L'affichette imprimée avec le renseignement sur le début des cours avait été diffusée parmi les Polonais résidant à Paris et parmi les connaissances françaises du poète, suscitant de nombreux auditeurs à la leçon introductive. Assurément G. Sand, qui habitait alors au 16 de la rue Pigalle et avec laquelle le poète renouvela ses contacts,



Adam Mickiewicz (1799-1842)
Photographie de NADAR, d'après Michal SWEYCER
© SHLP/ BPP

« Un Polonais », sous le titre: « Collège de France. Ouverture du Cours de langues et littératures slaves par Adam Mickiewicz », tandis que *Le Semeur* du 22 décembre 1840 insérait un article bienveillant intitulé « Ouverture du Cours d'Adam Mickiewicz au Collège de France ». Le 1^{er} février 1841 dans *La Revue des Deux Mondes* parut une relation de Victor Cousin qui affirmait : « En donnant à la France une chaire de slave et M. Mickiewicz, je crois avoir rendu à la France et aux lettres un double service¹⁴ ».

La correspondance des amis du poète contient aussi des commentaires très élogieux sur le cours¹⁵. Mickiewicz, quant à lui, trouve les leçons « assez contraignantes ». En communiquant ses réflexions à son frère Franciszek le 23 Mars 1841, il parle des difficultés dues à la particularité de l'auditoire du Collège de France, qui n'a pas de vrais étudiants. Mickiewicz considère ses cours parisiens comme une sorte de « service à la cause de la Pologne, de la France et du monde slave », quelque chose comme une mission ou une activité apostolique. Se fiant à sa capacité d'improvisation, il ne préparait pas par écrit ses leçons¹⁶ ; il espérait que ses auditeurs les percevraient comme nées de l'inspiration du moment. C'est pourquoi elles parurent passionnantes, en raison de leur spontanéité, de leur authenticité¹⁷. Mickiewicz s'attira une renommée internationale de poète inspiré¹⁸ et ses cours devinrent l'événement culturel de Paris à cette époque-là¹⁹. Peu

en prit aussi connaissance. On sait aussi qu'elle était présente à la deuxième leçon du 29 décembre 1840, où les trois-quarts des auditeurs étaient des Polonais

14. Wł. MICKIEWICZ : *Żywot Adama Mickiewicza*, vol. 3, Poznań 1929-1939, p. 69.

15. Cf. Z. MAKOWIECKA : *Kronika życia i twórczości Mickiewicza : lata 1798-1824*, Warszawa 1957, pp. 55-62.

16. « Mickiewicz écrivit le texte de l'inauguration, mais ensuite il le regarda à peine : il l'ôta de sa poche, le déposa devant lui en toutes petites feuilles ». Cf. Z. MAKOWIECKA, *op. cit.*, p. 43.

17. D'après d'autres sources toutefois nous savons qu'il s'y préparait le jour précédent, sur fond musical de Mozart, et réfléchissait sur l'ébauche du thème à déclamer le lendemain par cœur. La fille du poète note dans ses *Mémoires* que son père préparait les leçons, habituellement le soir, en faisant les cent pas dans la pièce, tandis que sa femme lui jouait du Mozart pendant des heures. Cela contribuait sans doute à un manque de précision, à de nombreuses inexactitudes et à des déséquilibres dans le cours. Cf. M. GÓRECKA : *Wspomnienia o Adamie Mickiewiczu*, Warszawa, 1975, p. 37.

18. W. WEINTRAUB : *Profecja i profesura. Mickiewicz Michelet i Quinet*, Warszawa, 1975, p. 20.

19. À cause de l'improvisation du cours, Mickiewicz a l'idée, dès le 10 février 1840, d'imprimer ses leçons et d'engager pour cela un sténographe stable qui, à partir du 9

après, Jules Michelet et Edgar Quinet se mirent à imiter pendant leurs cours le style improvisé et le ton prophétique de Mickiewicz, au point qu'on parla à leur sujet de « Triade du Collège de France²⁰ ».

Le cours de littératures slaves est le témoignage le plus emblématique des idées de Mickiewicz, mystique et prophète. La construction idéale de ses leçons inclut la présentation des œuvres, des analyses historiques et philologiques de plusieurs pays slaves, particulièrement de la Pologne, de la Russie et de la nation tchèque. Les leçons devinrent un exposé des idées religieuses, politiques, sociales et philosophiques de Mickiewicz, mais aussi des conditions historiques, psychologiques qui lui étaient personnelles²¹.

Le deuxième numéro de *Dziennik narodowy*, journal national de l'émigration polonaise en France (avril 1841) affirmait que 300 personnes environ étaient présentes aux cours et que les Slaves étaient à peu près cinq fois plus nombreux que les non-slaves²². On y voyait les Polonais Grzymała et Chopin, les Italiens, Terenzio Mamiani et Camillo Benso (comte Cavour), ou encore les Français Sainte-Beuve, Marie d'Agoult, Quinet, Michelet, Montalembert, Dumesnil, Ampère, Lèbre et George Sand. Celle-ci fut présente au moins à cinq leçons, celles tenues le 29 décembre 1840, le 5 et le 15 janvier 1841²³, ainsi que le 1^{er} et le 4 Juin 1842.

Les rapports entre Mickiewicz et George Sand avaient débuté entre le 24 octobre et le 5 novembre 1836, par l'entremise de Franz Liszt, et s'étaient poursuivis assidûment, surtout grâce au désir de George Sand de connaître de près l'œuvre et la personnalité du poète polonais. En témoigne l'important texte de l'écrivain français sur le poème *Dziady*, *Essai sur le drame fantastique*, paru dans *La Revue des Deux Mondes* du 1^{er} décembre

février 1841, est constamment présent et commence la publication des résumés des leçons avec le titre de « Compendium du cours de littérature slave : leçon I, 22 décembre 1840 ». Même la presse périodique, par ex. *Dziennik Narodowy* du 5 mai 1841, parle de ces leçons.

20. Cf. W. WEINTRAUB, *op. cit.*, pp.18-25.

21. Cf. *Storia della letteratura polacca*, d'après Luigi MARINELLI, Torino, pp. 226-227.

22. Cf. Z. MAKOWIECKA, *op. cit.*, p. 98. Le nombre des auditeurs augmente ; ils demandent de nouvelles sensations, ce qui intensifie l'intérêt et accroît les réactions négatives et positives. En mai 1841 un témoin oculaire dénombre à peine 20 ou 30 auditeurs ; dans les derniers temps – plus précisément le vendredi 1^{er} juillet 1842 –, leur nombre s'élève à plus de 800.

23. Z. Makowiecka dit que George Sand était présente à la leçon du mardi 19 janvier. Et après sa sortie on entendit des applaudissements.

1839, et dont le vif enthousiasme contribua considérablement à accroître le prestige de Mickiewicz à la veille de sa nomination à la chaire du Collège de France. On ne doit donc pas s'étonner de la présence particulièrement attentive de George Sand à une partie des cours. A la fin de mars 1843, elle décide de consacrer un article à cet événement culturel exceptionnel. Dans ce but elle se fait envoyer par un ami de Mickiewicz, Aleksander Chodźko, les leçons lithographiées du troisième cours de Mickiewicz, tenues en janvier et février de cette même année. Chodźko envoie les leçons dans une lettre datée du 25 mars 1843. Immédiatement après les avoir lues, George Sand présente sa proposition d'article à Ferdinand François, co-rédacteur de la *Revue indépendante*, avec un commentaire sur le contenu des leçons :

« Je viens de lire tout le cours de Mickiewicz durant cette saison. Il y a quantité de choses excellentes, plusieurs obscures, quelques-unes incompréhensibles sans un commentaire. En somme, c'est un esprit si original, si vaste, et sa critique est si neuve, ses citations si curieuses, que ce serait grand dommage de n'en pas faire profiter vos abonnés²⁴ ».

Sand adresse aussi une lettre à Mickiewicz fin mars ou début avril 1843, lui demandant la permission de publier ses leçons²⁵. L'écrivain lui répond : « Faites donc avec cet article ce qui vous conviendra et soyez sûre que ce que vous ferez me conviendra²⁶ ». George Sand publie l'article « De la littérature slave, par M. Adam Mickiewicz » dans *La Revue indépendante* du 10 Avril 1843. L'article comporte deux parties : dans la première, Sand présente le professeur Mickiewicz et exprime sa vision personnelle sur le prophète et le politique ; ce faisant, elle prend place dans le débat, au moment où le Collège de France et Paris sont agités par la polémique suscitée par les messages visionnaires qui transforment la chaire de Littératures Slaves en une tribune idéologique. La seconde partie de l'article se reporte au texte des premières leçons du troisième cours.

L'opinion générale de George Sand sur Mickiewicz est très positive : elle juge sobre et concise sa capacité d'exposition et sa maîtrise de la langue française :

24. G. SAND : lettre à F. François, (Paris, fin mars 1843), in *Correspondance* (1843-juin 1845), tome VI, éd. G. Lubin, Garnier, 1969, pp. 86-87.

25. Cf. G. SAND : lettre à A. Mickiewicz, (Paris, fin mars 1843), *ibid.*, pp. 88-89.

26. Lettre du 22 ou 23 avril 1843, in A. MICKIEWICZ, *op. cit.*, p. 553.

« La parole du poète polonais est aussi belle que ses écrits. Le professeur slave fait mieux que de posséder la langue française ; il la devine, il la force à se révéler à lui [...]. Il arrive à l'éloquence, et il n'est pas jusqu'à son accent lithuanien dont la sauvage rudesse ne vous saisisse bientôt par une concision pleine de caractère et d'autorité »²⁷. Sand définit Mickiewicz poète comme « le cousin germain de Goethe et le frère de Byron [...], un homme de génie²⁸ ».

Mais cette introduction n'est pas seulement littéraire : elle a des implications philosophiques et historiques. Sand se préoccupe de mettre en évidence les aspects les plus décisifs des leçons de Mickiewicz mais aussi ses propres divergences d'opinion avec le poète polonais. Tout d'abord elle souligne que Mickiewicz a estimé nécessaire d'exposer sa pensée politique au début du nouveau cours en vertu du rôle charismatique qui fait de lui « l'expression morale de la Pologne », au point de se trouver au centre d'un mouvement qui reconnaît en lui son guide spirituel, son « prophète²⁹ » :

« D'où vient cette espèce de scission³⁰ récemment opérée dans les âmes torturées par l'exil ? C'est qu'une révolution s'est faite en apparence dans les idées de Mickiewicz. On l'accuse d'avoir rompu avec le passé pour se jeter dans les hardiesses d'une nouvelle interprétation religieuse. Son christianisme n'est que trop orthodoxe, suivant nous. Si nous en admettions tous les dogmes et toutes les conséquences, peut-

27. G. SAND : « De la littérature slave, par A. Mickiewicz », in *La Revue indépendante*, 10 avril 1843, p. 378.

28. *Ibid.*, p. 380. En 1839 George Sand avait déjà consacré aux *Dziady* de Mickiewicz une analyse pénétrante dans son *Essai sur le drame fantastique* mettant en évidence la « fraternité du poète avec ses deux illustres devanciers » et comparant les personnages de Konrad, Faust et Manfred, (Cf. A. POLI : « George Sand e Adam Mickiewicz », dans G. SAND : *Essai sur le drame fantastique...*, Centro italo-polacco di studi musicologici, Università di Bologna, 1979, p. 61).

29. G. SAND : « De la littérature slave... », *op. cit.*, p. 380.

George Sand affirme en outre : « Nous avons déjà indiqué de quelle nature était cette idée » et continue : « Cette idée du professeur est l'idée mère, la clef philosophique de son cours, et nous ne ferons que l'indiquer ici, en donnant les raisons de notre réserve ».

30. La "scission" et les idées religieuses énoncées *ex cathedra* par Mickiewicz auxquelles Sand se réfère sont, comme on va le voir au paragraphe suivant, le fruit du towianisme.

*être ne nous trouverions-nous pas tout à fait d'accord avec le poète religieux de la Pologne*³¹ ».

Il faut expliquer à quelle scission se réfère George Sand et quelles étaient les idées religieuses si hasardées et si scandaleuses énoncées ex cathedra par Mickiewicz. En 1841 Mickiewicz avait fait la connaissance du mystique lithuanien Andrzej Towiański, qui diffusait parmi les émigrés à Paris la foi dans un prochain retour en Pologne et dans la régénération des Polonais appelés à un rôle messianique dans l'assemblée des Nations. Par la pratique de l'exercice spirituel et d'une démarche religieuse de nature ésotérique, les Polonais auraient été en mesure de changer l'ancien système politique et de libérer toutes les nations de l'oppression. Towiański se faisait passer pour un nouveau Messie et le messager de Dieu. Il est donc évident qu'au moment où Mickiewicz proclamait Towiański maître « d'histoire et de philosophie, de poésie et de politique »³², le cours de Littérature Slave subissait une transformation radicale et devenait la tribune de diffusion d'idées et de théories proches de celles du visionnaire lituanien.

Dans ses leçons Mickiewicz éclaire l'essence de son messianisme ; c'est une interprétation du progrès comme « suite de révélations » accordées à l'humanité à travers la médiation de personnes choisies, « esprits de tous ceux qui sont capables de recevoir l'inspiration divine »³³. Ces intercesseurs, doués d'intuition et de don prophétique, rendent possible l'intervention d'actes surnaturels dans la vie des nations. En tant qu'élus et instrument de Dieu, ils ont le devoir de guider les esprits moins éclairés qu'eux.

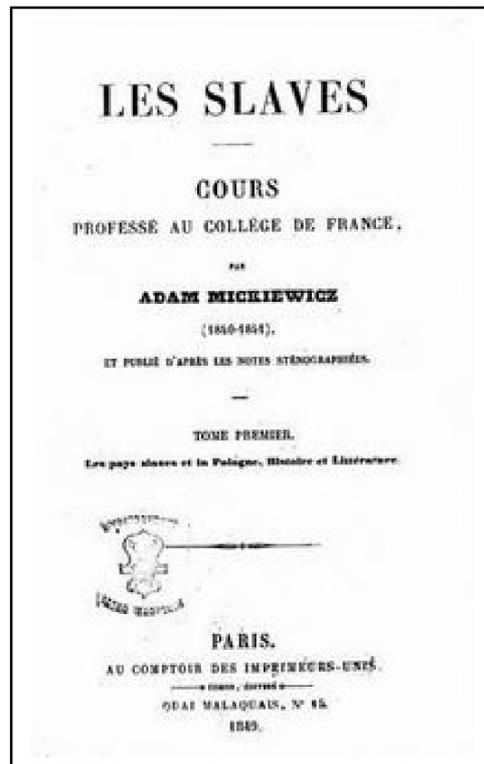
A la base de cette conception il y avait une des idées-clés de la pensée de Towiański sur l'existence d'une hiérarchie d'esprits, fruit de leur travail intérieur et d'un parcours de sacrifice et de douleur. Par l'intermédiaire de ce messager, Dieu parle aux hommes. En cela le messianisme de Mickiewicz est franchement anti-rationnel et anti-philosophique ; en revanche il se révèle plein d'énergie révolutionnaire, de sentiment et d'exaltation.

George Sand ne partage pas une position religieuse et politique aussi radicale et centrée sur le culte de l'individu élu : elle refuse également de suivre le raisonnement de Mickiewicz quand il exalte les personnalités de

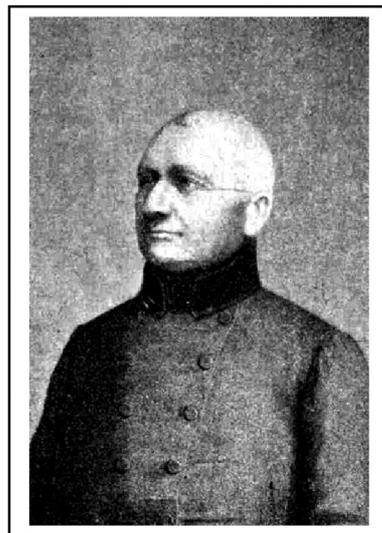
31. G. SAND : « De la littérature slave... », *op. cit.*, pp. 380-382.

32. Halina WITKOWSKA, *op. cit.*, p. 228.

33. *Polska myśl filozoficzna i społeczna*, réduct. A. WALICKI, vol. I, Warszawa 1973, p. 222.



Adam MICKIEWICZ : *Les Slaves*, édition de 1843 (cl. archives)



Andrzej Towiański
(Musée Mickiewicz, Smielów, cl. archives)

Napoléon et de Jeanne d'Arc présentés comme élus de la Providence³⁴ et qu'il investit la France d'un rôle de guide dans la résolution du problème des nationalités :

« Les mêmes vérités apparaissent nécessairement sous un jour différent à un génie slave et à un cœur français. Ainsi nous ne nions pas la divinité de la révélation intérieure ; mais comme moyen politique, comme action future sur les esprits, nous ne saurions admettre que la Providence se serve pour la France de ces moyens tout-puissants dans le passé. C'est en vain que Mickiewicz invoque le souvenir de Jeanne d'Arc [...]. Mais nous croyons à une voie plus large de la manifestation révélatrice dans l'avenir. Nous l'attendons de tous, nous la sentons dans les masses françaises, nous croyons, en un mot, que notre messie, c'est le peuple, et que l'idée s'incarnera, non dans un homme, mais dans des millions d'hommes³⁵ ».

George Sand refuse décidément les aspects les plus visionnaires des théories du poète polonais, même si l'on perçoit chez elle une certaine attraction, voire de la sympathie.

La conception du messianisme des individus, si fortement soulignée dans les leçons, reste liée pour Mickiewicz au messianisme national. Aux Slaves et en particulier à la nation polonaise il attribue une mission spéciale et une place d'exception parmi les autres nations. La Pologne, politiquement humiliée et souffrante a été « préparée à recevoir de grandes et importantes révélations » de la part de la Providence. Elle doit entraîner spirituellement toute l'humanité. Le poète, en faisant un triste bilan de la modernité et une évaluation négative de la civilisation occidentale, indique en même temps le rôle providentiel de la France – patrie de Napoléon – et annonce la nécessité de créer une union franco-polonaise, grâce au « mariage » de la part de cette nation slave avec « l'esprit de Napoléon ». Sand est perplexe en présence de ces prophéties nationales :

« Sur quoi, en effet, portent les reproches ? Sur une vue plus hardie de l'avenir que la Providence réserve à la Pologne, sur une espèce de prophétie de sa résurrection, que certaines obstinations politiques

34. Jeanne d'Arc est pour Mickiewicz le modèle d'une vision nouvelle des choses : la "pucelle" se met à la tête d'une armée parce qu'elle a reçu l'ordre directement de Dieu. Mickiewicz l'exalte comme « personnage évangélique » porteur d'une « prophétie de l'avenir » qu'il recherche aussi dans les œuvres slaves analysées dans ses leçons.

35. G. Sand, *De la littérature slave...*, op. cit., p. 381.

*veulent peut-être réserver au prestige de certains noms, à l'ascendant de certains souvenirs*³⁶ ».

Sand signale aussi l'existence de deux mouvements de pensée en Pologne, l'un estimant que le pouvoir doit être dans les mains de la monarchie, l'autre qu'il doit être géré par des éléments révolutionnaires ; Mickiewicz est au-dessus des deux mouvements, il ne fait partie d'aucun. Il est de nature trop élevée, d'âme trop pure pour que son ambition puisse être dominée par des intérêts personnels ou par la passion politique. Et l'on ne peut imaginer qu'il constitue un troisième mouvement, sinon un mouvement de pensée, capable de former une opinion générale, une foi humanitaire, une nation imprégnée de religiosité et libre de s'inspirer du sentiment de fraternité :

*« Mickiewicz, chrétien et slave, croit à l'influence d'une nouvelle révélation qu'il appelle partielle, parce qu'il n'admet pas qu'elle puisse sortir des voies autorisées par l'Eglise [...]. La race slave, plus jeune en civilisation, et plus naïve de sentiment, constatera peut-être plus tard que nous craignons la mort définitive du christianisme en tant que religion (Entendons-nous bien, en tant que religion comme on l'a entendu jusqu'ici)*³⁷ ».

Bien que Mickiewicz et George Sand soient l'un et l'autre éloignés de la conception religieuse traditionnelle, ils ne partagent pas la même vision de l'Eglise de l'avenir. Pour Mickiewicz, ainsi que pour une grande partie du mouvement patriotique polonais, la loyauté du Pape envers la Sainte-Alliance était vécue comme une trahison à l'égard de leur nation catholique asservie à la Russie orthodoxe³⁸. Le christianisme antidogmatique de George Sand est pétri d'un utopisme différent, lié au progrès social plutôt qu'à des facteurs nationaux.

L'exaltation de la fonction messianique de la Pologne s'accompagne dans les cours de Mickiewicz d'une utopie de caractère slavophile, où s'avère important le rôle prophétique du poète et particulièrement du poète slave, porteur d'une littérature jeune. Un poids exceptionnel est attribué à la parole, capable de libérer les nations et de retenir le cours du soleil et de la lune puisque « la parole dite est le début du faire ». La révélation conduit

36. *Ibid.*, p. 381.

37. *Ibid.*, p. 382.

38. Il faut rappeler que le pape Grégoire XVI, dans l'encyclique *Cum primum* du 9 juin 1832 adressée aux évêques de Pologne, avait condamné l'insurrection et exhorté le pays à obéir à l'autorité légitime du Tsar.

aussi les nations vers l'avenir au moyen de la littérature. Pour ce qui est de la grandeur de l'artiste et de ses œuvres, c'est l'« inspiration » qui en décide, c'est-à-dire le talent, le don de Dieu, et pas la connaissance rationnelle ou scientifique. Les Slaves – peuple de la parole de Dieu (suivant le jeu phonétique *Słowianie*, « slaves », *słowo*, « parole »), créent une littérature qui se distingue des autres littératures modernes par sa spiritualité, sa vérité et sa profondeur ; puisque c'est le reflet de la voix de Dieu, elle se confond avec l'action. Ces thèmes slavophiles, George Sand ne les commente pas, elle se contente de citer les leçons de Mickiewicz. Celui-ci évoque volontiers les œuvres littéraires où prédomine l'aspect messianique et où le monde surnaturel est généralement présent. Il analyse comment quelques poètes et hommes de lettres slaves comprennent leurs devoirs et leur mission, et montre de quelle manière la compréhension de l'art spécifique aux Slaves peut en faire les messagers de la pensée de Dieu, les porteurs de la révélation confiée au peuple slave par la Providence.

Les leçons citées en appendice par George Sand sont consacrées au poète polonais Bohdan Zaleski, auteur de *L'Esprit des steppes*, au poète slovaque Ján Kollár et au comte tchèque Leo de Thun, fondateur de l'austro-slavisme. La révélation messianique intéresse George Sand en particulier dans la leçon sur Zaleski, où Mickiewicz fait allusion à la *Non Divine Comédie* de Zygmunt Krasiński : le 10 Mai 1843, Sand publiera en entier les leçons consacrées au chef-d'œuvre de Krasiński.

L'idée principale de Zaleski, reprise par Mickiewicz, est qu'« il n'est donné à aucun poète de créer un type complet de l'avenir, mais peu à peu on devine ce type, on exprime de mieux en mieux les exigences de son peuple, on appelle ainsi de toutes ses forces l'avenir³⁹ ».

La leçon sur Kollár devient l'occasion d'approfondir et de divulguer l'idée panslaviste et les réflexions du même Mickiewicz sur la nature slave et sur son rôle historique :

« Kollár est amoureux d'une idée, d'une nationalité. La Slavie est son amante, la Laure qu'il cherche partout, qu'il pleure et qu'il chante. Mais ce n'est pas un jeu poétique : Kollár se dévoue sérieusement à cette idée [...]; il cherche à connaître les savants, les littérateurs, chez les Serbiens, chez les Slovaques, pour leur rappeler la patrie commune, pour ranimer le courage de ces populations opprimées par les Turcs, par les Hongrois, par les Allemands. C'est un ouvrage patriotique qu'il compose⁴⁰ ».

39. G. Sand, *De la littérature slave, op. cit.*, p. 391.

40. *Ibid.*, p. 391.

Le culte de la force matérielle, qui s'appuierait sur la Russie, est l'aspect le plus critiqué par Mickiewicz du panslavisme de Kollár, par ailleurs apprécié de lui et souvent mentionné :

« la puissance matérielle est le seul espoir de Kollár. C'est aussi une des raisons de son impopularité parce que, chez le peuple slave, l'idée nationale déborde la poésie, est plus forte, plus sage, plus profonde. [...] Les littérateurs et les diplomates ont reconnu, mieux que n'a fait Kollár, les besoins et les tendances du peuple bohème⁴¹ ».

Mickiewicz se réfère en particulier à la théorie austro-slaviste.

L'article de Sand pour *La Revue indépendante* présente une structure à enchâssement : les opinions et les critiques de Mickiewicz sur les penseurs slaves, intégralement citées par elle, sont à leur tour objet des critiques de la femme écrivain, qui présente son propre point de vue sur Mickiewicz professeur, penseur, patriote, mystique et politique. Si elle l'apprécie comme homme, comme professeur et rend justice à sa parfaite maîtrise de la langue française, elle ne se rallie pas toujours à ses vues idéologiques et messianiques, tout en restant curieuse des développements à venir de sa pensée.

Le dernier cours de Mickiewicz se déroula en 1844 et fut caractérisé par une dérive totale vers le towianisme : ses leçons, de plus en plus rares, prirent le caractère de manifestations idéologiques et religieuses, entre extase et fanatisme et suscitèrent des phénomènes de délire collectif dans le public slave qui accourait toujours plus nombreux. En revanche, les intellectuels français et étrangers se firent plus rares, de même que ceux des Polonais qui n'avaient pas subi la fascination de Towiański.

Les revues polonaises de Paris en 1844 se montrèrent critiques à l'égard de ces leçons transformées en spectacles : convulsions, hystéries, cris et désordres, exhibitions d'images de la Sainte Vierge à côté de portraits de Napoléon, le « Christ » français dont Towiański devait personnifier la nouvelle réincarnation.

Cette situation eut un retentissement très négatif auprès des autorités civiles et ecclésiastiques de Paris. Les affirmations de Mickiewicz sur la prochaine renaissance de la Pologne, qui se réaliserait avec l'aide de la France, l'annonce de grands changements et la glorification de la figure de Napoléon, à côté du nouveau prophète Towiański, excitaient une partie de l'émigration polonaise, mais jetaient aussi l'alarme parmi les autorités françaises et russes ; pour le Collège de France la présence de Mickiewicz

41. *Ibid.*, p. 394.

devenait de plus en plus encombrante, car le poète ne renonçait pas à sa position, même sous la pression du Ministère de l'Intérieur⁴². Le poète fut donc destitué de sa chaire.

Les excès idéologiques et mystiques de Mickiewicz suscitèrent critiques et prises de distance de Sand, mais ils n'étouffèrent pas son admiration pour le poète polonais : au contraire même, par la suite elle se dira séduite avant tout par la vocation extatique de cette personnalité exceptionnelle. Elle le définit dans ses Mémoires comme un « *génie égal à celui de Byron, âme conduite aux vertiges de l'extase par l'enthousiasme de la patrie et la sainteté des mœurs*⁴³ ».

Dans les *Entretiens journaliers*, George Sand fait une description assez détaillée de la personnalité du poète polonais :

« Mickiewicz est le seul grand extatique que je connaisse [...], ce haut mal intellectuel qui le met en parenté avec tant d'illustres ascétiques, avec Socrate, avec Jésus, avec Saint Jean, Dante et Jeanne d'Arc. [...] Il est un fort grand homme, plein de cœur, de génie et d'enthousiasme, parfaitement maître de lui-même, dans la vie ordinaire, et raisonnant à son point de vue avec beaucoup de supériorité mais porté à l'exaltation par la nature même de ses croyances, par la violence de ses instincts un peu sauvages, le sentiment des malheurs de sa patrie et cet élan prodigieux d'une âme poétique qui ne connaît pas d'entraves à ses forces et se précipite parfois à cette limite du fini et de l'infini, où commence l'extase. »⁴⁴.

Iwona DOROTA



42. À l'injonction du ministre Duchâtel de redonner à son enseignement un caractère littéraire, Mickiewicz répondit qu'il était prêt à sacrifier sa vie pour ses idées.

43. G. SAND : *Histoire de ma vie*, dans *Œuvres autobiographiques*, édit. G. Lubin, vol. II, Paris, 1971, p. 438.

44. *Entretiens journaliers*, *ibid.*, vol. II, p. 1010.

Le Musée

Adam Mickiewicz

à la Bibliothèque polonaise de Paris

PARIS COMPTE 4 musées littéraires : la Maison de Victor Hugo, la Maison de Balzac, le Musée de la vie romantique (collections George Sand) et le Musée Adam Mickiewicz – poète polonais qui passa plus de vingt ans de sa vie en France.

Mickiewicz devint célèbre lors de la parution, en 1833, de la version française traduite par le polonophile Montalembert de son oeuvre intitulée *Le livre de la nation polonaise et des pèlerins polonais*.

En 1840 Mickiewicz fut chargé de la chaire de langue et de littérature slave au Collège de France. Son cours fut le premier véritable essai de littérature comparée des histoires polonaise, russe, tchèque et serbe. Pour situer les littératures slaves dans leur cadre, il parla de la géographie de la "Slavie" et de l'histoire des peuples slaves.

Il devint un homme public, une célébrité que l'opinion française ne pouvait désormais ignorer. Il se révéla comme le "médecin des âmes sans frontières" et le défenseur des droits de tous les hommes. Il mourut subitement en 1855 à Constantinople.

Le Musée Adam Mickiewicz fut créé par son fils Władysław Mickiewicz en 1903, le 3 mai, jour de la fête nationale et de l'anniversaire de la proclamation de la Constitution polonaise de 1791.

Władysław Mickiewicz consacra toute sa vie à faire connaître et aimer son père. C'est un véritable monument qu'il éleva à la gloire d'Adam Mic-

kiewicz. Le moindre objet, un portrait, un meuble, un livre, tout rappelle un moment de l'existence de cet apôtre d'une grande idée. Directeur de la Bibliothèque polonaise de Paris, Władysław Mickiewicz transféra d'importants fonds et de nombreux documents et objets issus de sa collection privée, fondant ainsi le musée parisien de l'auteur des *Aïeux*, véritable carte de visite de cette Bibliothèque.

Le musée nouvellement conçu et réalisé ouvre ses portes avec l'espoir d'attirer l'attention de tous, Polonais ou non.

L'exposition permanente à la Bibliothèque polonaise de Paris présente la vie et l'œuvre d'Adam Mickiewicz intimement liées. Elle évoque le personnage qu'il s'était créé, son expérience artistique, combattante, puis journalistique, et sa présence à Paris. Elle témoigne des origines de sa vocation d'écrivain, et fournit des clés de compréhension de son univers littéraire. Elle fait également place à l'illustration de son oeuvre et aux artistes, aux amis qui l'ont entouré et avec lesquels il a travaillé.

L'exposition est divisée en dix sections thématiques, dont les trames sont organisées selon le même schéma, et s'achève par un rappel contextuel de la vie du poète sous la forme d'un élément graphique : « Pendant ce temps à Paris... »

Nous avons intitulé les différentes sections thématiques de la manière suivante :

I. En Lituanie : Vilnius au centre d'une Europe multiculturelle.

II. En Russie : Le spectre de la Sibérie et les salons.

III. Le temps des voyages : Goethe et David d'Angers.

IV. Un étranger dans la capitale du monde : L'émigration polonaise, la *cause polonaise* et le Tout-Paris.

V. Au Collège de France : Professeur et prophète.

VI. Puissance et faiblesse de la poésie en action : La Légion polonaise en Italie.

VII. « La Tribune des peuples », le journal de la future Union Européenne avant la lettre.

VIII. Dernière mission : La légion en Turquie et la mort de Mickiewicz à Constantinople.

IX. Notoriété et oubli : Le culte de Mickiewicz en Pologne.

X. Le poète et son fils : Histoire du musée Adam Mickiewicz à Paris, par Władysław Mickiewicz.

Nous présentons dans la première section thématique les frontières de l'Europe de l'époque, en attirant l'attention sur l'importance des confins européens et sur le rôle si particulier joué par l'Université de Vilnius, université à la croisée des cultures, espace à l'origine de l'identité de tant de nations.

Les questionnements sur le lieu de naissance de Mickiewicz illustrent parfaitement la complexité du rôle joué par les confins à cette époque.

Il est né en 1798 près de Nowogródek, et par conséquent, du point de vue purement historique, sur les terres du Grand Duché de Lituanie. Après les partages, Nowogródek se retrouva en Russie puis en Pologne dans l'entre-deux-guerres. De nos jours, Nowogródek appartient à la Biélorussie. Pour sa part, Adam Mickiewicz a toujours affirmé qu'il appartenait à la Lituanie.

À l'entrée du musée, deux planches informent le visiteur sur le lieu de naissance du poète en Lituanie. Une troisième carte retrace les étapes des voyages de l'auteur des *Ballades et Romances*, et signale le nom actuel des localités par exemple Nowogródek/Navahrudak ; Kowno/Kaunas.

Sont exposés dans les autres sections : l'influence des salons de Saint-Pétersbourg et de Moscou sur Mickiewicz ; le rôle joué par le poète auprès de ses amis de Moscou ; l'avancée de Mickiewicz vers la gloire européenne tracée entre autres par Goethe ; l'histoire de la Légion polonaise en Italie ; la création du journal *La Tribune des Peuples*, mais aussi la vision que Mickiewicz avait de l'Europe, Europe qui était à ses yeux la terre de la liberté pour tous, la terre de la tolérance et des droits de l'homme ; les influences de Towiański sur le poète, et également le rapport complexe que Mickiewicz entretenait à l'égard de Napoléon, comme en témoignent ses conférences au Collège de France ; les liens de Mickiewicz avec des personnalités françaises de la vie intellectuelle de l'époque comme George Sand, Charles de Montalembert, Sainte-Beuve, Marie d'Agoult, Jules Michelet ou Edgar Quinet.

L'intitulé de la Section IX : *Notoriété et oubli*, comporte une contradiction apparente tant le culte de Mickiewicz occulte parfois le contenu de son oeuvre si complexe. Ainsi, le rappel de l'ensemble des idées du poète dans le nouveau contexte européen est l'un des objectifs du musée d'aujourd'hui. Le scénario de la version actuelle a pu voir le jour grâce à la Fondation Zygmunt Zaleski d'Amsterdam.

La nouvelle conception a été réalisée par un don que le comte Hubert d'Ornano et la comtesse Isabelle d'Ornano ont fait en mémoire de l'ambassadeur Józef Potocki et de son épouse Krystyna Potocka, parents d'Isabelle d'Ornano.

Ewa RUTKOWSKA
Responsable Archives,
Musée Adam Mickiewicz,
Salon Chopin,
Société Historique et Littéraire
Polonaise, Bibliothèque Polonaise de
Paris, 6, Quai d'Orléans – 75 004 Paris,
[www.bibliotheque-polonaise-paris-
shlp.fr](http://www.bibliotheque-polonaise-paris-shlp.fr)



George Sand et la presse : la pratique de la *lettre ouverte*

LORSQUE L'ON PARLE de *lettre ouverte*, le premier exemple qui vient à l'esprit est, le plus souvent, le cri d'Émile Zola, « J'accuse », apostrophant l'État-Major de l'armée française et le gouvernement qui le soutenait depuis la *une* du journal *l'Aurore* le 13 janvier 1898. Cette lettre ouverte, tranchante et accusatrice, lançait la défense d'un obscur capitaine, dont « l'affaire » allait partager la France en deux camps opposés pendant des décennies. Plus modeste avait été la protestation de Félicité de Lamennais, cinquante années plus tôt, quand il fut contraint, après le vote d'une nouvelle loi liberticide, d'interrompre la publication de son journal *La Cause du Peuple* : « Silence au pauvre¹ ».

Mais sait-on que George Sand utilisera ce procédé, tout au long de sa vie publique, pour protester, s'expliquer ou convaincre ? L'examen de son œuvre et, plus particulièrement de sa correspondance, met en effet au jour de très nombreux documents que l'on serait tenté d'assimiler aux deux exemples cités précédemment.

Toutefois, en l'absence de définition précise de ce type de publication, nous proposons de retenir celle-ci : une *lettre ouverte* est un document de forme épistolaire, au contenu de nature polémique, adressé à un individu ou à un groupe d'individus, le plus souvent identifiés, destiné à être publié dans la presse en vue d'être lu par le plus grand nombre.

1. Le 11 juillet 1848, *le Peuple constituant*, son journal, publia, encadré de noir, l'éditorial signé Lamennais : « [...] on voulait à tout prix nous réduire au silence. On y a réussi par le cautionnement. Il faut aujourd'hui de l'or, beaucoup d'or pour jouir du droit de parler. Nous ne sommes pas assez riche. Silence au pauvre ! »

Le plus souvent, l'écriture d'une lettre ouverte est déclenchée par un fait ou un ensemble de faits précis : démenti apporté à une information publiée, pétition, défense d'un individu attaqué par la presse ou la rumeur publique, protestation à propos d'une imputation jugée erronée, profession de foi affichée pour rétablir une image déformée dans l'opinion, etc. Les quelques exemples évoqués dans cet article pour illustrer cette famille de documents resteront, malgré son imperfection, conformes à cette définition.

Ripostes et démentis.

Alexandre de Saint-Chéron, un ancien journaliste du *Globe* récemment converti au catholicisme, avait, à l'occasion de la publication de *Jacques*, donné à la *Revue du Progrès social*, un article très dur, reprochant à son auteur et le regard critique porté sur la société de son temps et, surtout, une immoralité récurrente qui, dans son œuvre, lui faisait présenter les vices de ses personnages comme des vertus. Cette critique serait probablement restée ignorée par George Sand si *l'Éclaireur de l'Indre* ne l'avait pas reproduite, près d'un an plus tard, les 17, 21 et 24 octobre 1835. Jugeant l'article diffamatoire elle protesta aussitôt auprès de la direction du journal, avec beaucoup de mordant.

« Au Rédacteur du "Journal de l'Indre" »

9 novembre 1835.

Monsieur,

Un oracle littéraire dont la signature ne trahit pas l'incognito, attaque brutalement dans le feuilleton de votre journal la moralité de mes livres. J'abandonne à la critique tous mes défauts littéraires et toutes les obscurités de mon raisonnement. Mais dans cette province, qui est ma patrie d'adoption, je défends à tout adulateur des abus de la société, de me choisir pour holocauste, lorsqu'il lui plaît d'offrir un hommage aux puissances qu'il veut se rendre favorables, soit pour se faire un nom, à défaut de talent, soit pour obtenir quelque protection dans ce monde qui se paie souvent de déclamations à défaut de preuves.

Un de nos plus beaux talents² écrivait, il y a quelques semaines dans une revue périodique : « Il est décourageant d'écrire pour des gens qui ne savent pas lire. » Je connais quelque chose de plus fâcheux : c'est

2. Alfred DE VIGNY, d'après G. Lubin. Voir notes *Corr.*, t. III, pp. 118-120. Les mots ont été soulignés par George Sand.

d'écrire pour les gens qui ne veulent pas lire. La profession de tout journaliste aux gages de l'état social, l'investit du droit de connaître de la pensée d'un écrivain, en regardant la couleur de la couverture du livre. Le public le sait, aussi c'est au public que j'en appelle pour repousser les interprétations malpropres du chaste moraliste qui prétend avoir compris le résultat et le but définitif de tous mes ouvrages. Je déclare ici que le juge éclairé d'Indiana, de Valentine, de Lélia et de Jacques, n'a ni compris ni lu aucun de ces livres.

Si la franchise de ce démenti l'offense, mon sexe ne me permettant pas de lui donner, ou plutôt de lui demander réparation, j'institue mon défenseur tout mien compatriote, homme de cœur et de conscience qui se trouvera devant lui.

Je vous prie, monsieur, d'insérer ma lettre dans votre prochain numéro et de recevoir l'assurance de ma considération.

*George Sand*³».

Le directeur du journal, interrogé par François Rollinat, alors avocat à Châteauroux, prétendit avoir publié l'article incriminé sans le lire. Il publia, sans se faire prier la lettre de George Sand. L'affaire en resta là.

Autre exemple de démenti, porté cette fois en juillet 1848 à un directeur de journal qui n'avait pas encore acquis la notoriété dont il jouira plus tard, Karl Marx, qui venait de publier en février précédent, à Londres, le *Manifeste du parti communiste*. L'avait-elle lu ? Le rencontra-t-elle ? Rien ne permet de le dire. Il est certain, par contre, que Marx connaissait son œuvre au point de citer en conclusion de sa *Misère de la philosophie*, publiée en avril 1847, un extrait de *Jean Zyska* : « Le combat ou la mort : la lutte sanglante ou le néant. C'est ainsi que la question est invinciblement posée. » Il semble donc intéressant de citer intégralement la lettre qu'elle lui écrivit le 20 juillet 1848, dont le contenu explique bien les raisons de ce démenti :

« Monsieur le rédacteur,

Vous avez publié à la date du 3 juillet, Paris, l'article suivant :

« Paris, 3 juillet. On nous assure hier que Madame George Sand tient entre ses mains des papiers fort compromettants pour Mr Bakounine⁴, émigré

3. *Corr.*, t. III, au Rédacteur du « *Journal de l'Indre* », 9 novembre 1835. Voir les commentaires de G. Lubin dans les notes accompagnant cette lettre, pp. 118-120.

russe, chassé de Paris. Il en résulterait qu'il n'est ni plus, ni moins qu'un instrument de la politique russe, un agent nouvellement gagné par le Tsar, et qu'il faut lui attribuer en très grande partie les dernières arrestations [sic] de plusieurs patriotes polonais. – Madame Sand a communiqué ces papiers à quelques amis et c'est ainsi que nous en avons eu connaissance... »

Les faits que vous communiquait votre correspondant sont absolument faux et n'ont même pas l'ombre de vérité. Je n'ai jamais eu la moindre preuve à l'appui des insinuations que vous avez tâché de faire accréditer contre Mr Bakounine, banni de France par la monarchie déchue. Je n'ai donc jamais été autorisée à émettre le moindre doute sur la loyauté de son caractère et la générosité de ses opinions.

George Sand

P.S. – J'en appelle à votre honneur et à votre conscience pour faire immédiatement publier cette lettre dans votre journal.

La Châtre (Indre) le 20 juillet 1848.⁵ »

Cette lettre fut publiée le 3 août 1848 dans le journal de Marx *Neue Rheinische Zeitung*⁶.

Pétitions et protestations

George Sand, durant l'année 1844, avait pris publiquement la défense des ouvriers boulangers de Paris, puis des ouvriers ruraux à qui l'on menaçait de prendre les communaux, enfin des mendiants que le pouvoir projetait d'enfermer dans des dépôts de mendicité. Cette même année, Ledru-Rollin, alors député du Mans, appelait les travailleurs à pétitionner auprès de la Chambre des députés pour la convaincre de lancer, sans tarder, une enquête sur le monde du travail et « le malaise des classes ouvrières ». Il était donc naturel que George Sand lui apportât son appui. Aussi écrivit-elle au rédacteur de *l'Éclaireur* pour qu'il publiât cet appel et ses encouragements personnels pour inciter ses lecteurs à signer cette pétition, car il était plus que temps d'agir pour remédier aux maux qu'endure « notre pauvre patrie, ce noble Christ des nations, qui a tant souffert pour le salut du monde », c'était affaire de « salut public ». C'était aussi

4. Bakounine, révolutionnaire russe que George Sand connaissait depuis 1844. Il venait d'être expulsé de France, à la fin de l'année 1847, à la demande de l'ambassadeur de Russie.

5. *Corr.*, t. XXV, à K. Marx, 20 juillet 1848. Voir également note 1, p. 590.

6. *Ibidem*, p. 591.

l'occasion de montrer au peuple que la presse indépendante de province – qu'elle rêvait alors de fédérer⁷ – participait à l'expression populaire. Car, pour reprendre le mot de Ledru-Rollin, « La pétition, c'est la presse des masses, c'est la voix de l'ensemble ». Elle concluait :

« Ne nous intitulez plus fastueusement les amis du peuple. Nous sommes peuple nous-même. Ce n'est pas seulement la souffrance physique, c'est encore plus la souffrance morale qui nous rend tous solidaires des maux publics, victimes des crimes publics. Faisons des pétitions, non à titre de bourgeois démocrates convertis à la cause populaire, mais à titre de Français blessés et outragés depuis trop longtemps dans le plus sensible de leur idéal, de leur gloire et de leur amour, le culte de l'égalité⁸. »

Un mois plus tard, elle confiera à *la Réforme*, qui avait publié la pétition le 3 novembre, une lettre encourageant les populations rurales, « *pauvres paysans* », mais aussi « *riches laboureurs* », et plus généralement encore, tous les hommes de bonne volonté à signer cette pétition pour faire pièce aux « *intérêts sordides d'une poignée de capitalistes qui corrompent ou effrayent le pouvoir⁹* ».

Si la pétition recueillit 130 000 signatures sur l'ensemble du territoire – ce qui, compte tenu de l'analphabétisme des populations ouvrières et rurales et des difficultés de circulation, pouvait satisfaire les organisateurs –, elle n'eut aucune retombée politique, sauf celle d'aggraver encore le contentieux, déjà lourd, entre le pouvoir et son opposition.

Autre exemple, plus personnel cette fois. Nous sommes au mois de novembre 1848 ; l'élection du président de la République est prévue le 10 décembre suivant. Les candidats mènent campagne. Le prince Louis-Napoléon Bonaparte est l'un d'eux. En 1844, alors qu'il était emprisonné au fort de Ham à la suite d'une tentative avortée de prise du pouvoir, il avait publié *l'Extinction du paupérisme*, où il développait des idées sociales qui avaient intéressé George Sand. Ils échangèrent alors quelques lettres. Louis-Napoléon lui avoua qu'il ne croyait ni à l'opportunité ni à la

7. Elle espérait beaucoup de la machine à imprimer que Leroux ne parviendra jamais à mettre au point.

8. M. PERROT, *George Sand Politique et polémiques*, Acteurs de l'histoire, Imprimerie nationale, 1997, pp. 159-162.

9. Lettre que *la Réforme* publiera le 10 décembre 1844. *Corr.*, t. VI, 6 (?) décembre 1844, pp.728-730.

viabilité d'un régime républicain en France tandis que George Sand restait ferme sur sa foi en la souveraineté du peuple, lui écrivant notamment : « *Aucun miracle, aucune personnification du génie populaire dans un seul, ne nous prouvera le droit d'un seul*¹⁰. »

Bien prévenue, elle redoutait donc, en cas de victoire de Louis-Napoléon, « *une ignoble restauration impériale*¹¹ » comme elle le confiait à Émile Aucante à la veille de l'élection. Or le prince n'hésita pas à se servir de son nom, évoquant, par voie d'affiche¹², les relations épistolaires qu'ils avaient eues quatre années auparavant. L'éditeur Pagnerre, dans son *Almanach populaire de la France*, publiait de son côté la lettre de George Sand du 26 novembre 1844. Dès lors elle ne pouvait laisser croire qu'elle soutenait une candidature si opposée à ses idées. Aussi fit-elle publier dans trois journaux de gauche, *la Réforme*, *la Démocratie pacifique* de Victor Considérant et *le Peuple* de Proudhon¹³, une mise au point sur ses rapports passés et présents avec le candidat.

« *Monsieur le Rédacteur,*

Mr Louis Bonaparte ayant laissé publier une lettre de moi qui remonte au temps de sa captivité en 1844, plusieurs de mes amis pourraient croire, aujourd'hui que les agitations politiques ont interrompu tant de relations journalières, et amené tant de changement imprévus dans les opinions, que j'ai autorisé la publication de cette lettre, qui deviendrait ainsi une espèce de réclame ».

Démentant catégoriquement avoir jamais rencontré le personnage, encore moins conspiré avec lui, elle résume le fond politique de leur échange de correspondance en une phrase sans équivoque :

« *Nous avons prévu vaguement, les chances de pouvoir que l'avenir lui réservait, et, pour mon compte, dans cette prévision, je croyais de mon devoir de lui rappeler dans toutes mes lettres, non seulement les droits sacrés du peuple à l'existence par le travail, mais encore les droits sacrés de la France à repousser les rois. »*

10. *Corr.*, t. VI, à L.N. Bonaparte, 26 novembre 1844, p. 710.

11. *Corr.*, t. VIII, à É. Aucante, 10 (?) novembre 1848, p. 696.

12. Sur cette affiche figuraient autour du portrait du candidat des lettres de George Sand, Chateaubriand et Louis Blanc, parmi d'autres personnalités.

13. Qui publieront la lettre ouverte de George Sand dans leurs éditions du 5 décembre – pour les deux premiers –, du 6 pour *le Peuple*. *La Ruche de la Dordogne* reprendra cette lettre ouverte dans son édition du 12 décembre.

Peut-être, dans d'autres temps et sous d'autres régimes, aurait-il été possible de considérer la candidature Louis-Napoléon, mais, dans la situation actuelle, alors que la République est désormais constituée¹⁴, comment ne pas blâmer l'attitude soigneusement dissimulée du postulant ? :

« Mais, sous la république, Mr Louis Bonaparte, ennemi par système et par conviction de la forme républicaine, n'a point le droit de se porter à la candidature de la présidence. Qu'il ait la franchise de s'avouer prétendant, et la France verra si elle veut rétablir la monarchie au profit de la famille Bonaparte. Mais qu'il ne se serve pas d'une institution républicaine pour travailler au renversement de la république. Or, jusqu'ici son silence comme représentant du peuple¹⁵, son abstention dans les votes les plus significatifs pour le peuple, les réticences de son manifeste, les promesses insensées jetées dans nos campagnes par des intrigues de parti qui n'ont point été désavouées, voilà de quoi éclairer sur ses intentions et sur l'avenir que cette candidature nous réserve, les esprits les moins prévenus, les plus confiants, j'oserai même dire les plus crédules, puisque ceci s'applique à moi dans la circonstance.

Agréez, Monsieur le rédacteur, l'expression de mes sentiments distingués.

Nohant 1^{er} décembre 1848.

George Sand¹⁶. »

Le 10 décembre, Louis Napoléon sera élu Président de la République, en obtenant près de 75% des suffrages exprimés. Ce triomphe n'empêchera pas George Sand de poursuivre sa réflexion publique en publiant dans *la Réforme* du 22 décembre 1848 une analyse de cet événement¹⁷, et le ton personnel de cet article, même s'il n'en a pas absolument la forme, le qualifie, lui aussi, comme lettre ouverte. Voici sa conclusion :

« Quant à moi, je ne sens aucun dépit contre le peuple, lors même qu'en apparence il apporte à cette révolution une solution passagère

14. La Constitution vient d'être votée le 4 novembre 1848.

15. Louis-Napoléon Bonaparte, élu à l'Assemblée constituante lors des élections complémentaires de septembre 1848, ne s'était pas manifesté durant la session.

16. *Corr.*, t. VIII, pp. 717-719, aux Rédacteurs en chef de *la Réforme*, de *la Démocratie pacifique* et du *Peuple*, 1^{er} décembre 1848.

17. « À propos de l'élection de Louis Bonaparte à la Présidence de la République », *la Réforme*, 22 décembre 1848, repris par le *Journal de l'Indre* du 9 janvier 1849. M. PERROT, *op. cit.*, pp. 561-567.

tout opposée à mes vœux. De tous les hommes, de tous les partis politiques que j'ai vus passer depuis quarante ans, je n'ai pu m'attacher exclusivement à aucun, je le confesse. Il y avait toujours en dehors de tous ces hommes et de tous ces partis un être abstrait et collectif, le peuple, à qui seul je pouvais me dévouer sans réserve. Eh bien, que celui-là fasse des sottises ; je ferai pour lui dans mon cœur ce que les hommes politiques font dans leurs actes pour leur parti : j'endosserai les sottises et j'accepterai les fautes. »

Plaidoiries et professions de foi.

Il arriva également à George Sand, à la suite de critiques portées sur un ouvrage, de prendre publiquement la défense de l'écrivain incriminé. Ce fut le cas en 1838 à propos de Félicité de Lamennais. Pourtant, malgré l'admiration qu'elle lui portait, elle n'avait point adopté l'ensemble des idées que défendait l'abbé – rappelons-nous leur désaccord manifeste à propos de ce qu'elle soutenait dans les *Lettres à Marcie* publiées dans le journal de Lamennais, *le Monde*, en février 1837¹⁸. Cela ne l'empêcha pas d'intervenir publiquement, quelques mois plus tard, avec pugnacité et affection, alors qu'il venait de publier le *Livre du peuple*, œuvre puissante, écrite dans le style de *Paroles d'un Croyant*, où il dénonçait la misère, les « souffrances inouïes », d'un peuple opprimé par les privilégiés et délaissé par les pouvoirs successifs ; un peuple privé de droits, contrairement à la lettre et l'esprit de l'Évangile, qu'il encourageait à l'action : « Regarde, ô peuple, s'il n'est pas temps de justifier l'auteur des êtres en te créant un sort plus conforme à sa justice, à sa bonté¹⁹. » Un tel brûlot ne pouvait plaire aux classes possédantes, ni aux libéraux en général : Eugène Lermier, publiciste libéral, brillant professeur de droit, récemment rallié au juste-milieu, publia ainsi dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 janvier, une critique acerbe accusant Lamennais de démagogie et soutenant que la bourgeoisie au pouvoir faisait le nécessaire pour améliorer le sort des défavorisés. D'ailleurs l'égalité des droits n'était-elle pas en marche depuis l'ouverture à certaines capacités²⁰ d'un corps électoral qualifié alors par le niveau des revenus ? George Sand obtint de Buloz le droit de répondre.

18. Elle y défendait le droit au divorce que Lamennais refusait. Après six feuilletons elle mit fin à sa collaboration.

19. R. BRÉHAT, *Lamennais ou le prophète Féli*, Nouvelles éditions latines, 1966, p. 149.

20. Le cens avait été abaissé et certaines « capacités » (médecins, avocats....) étaient devenues électeurs, même si le montant de leurs impôts n'atteignait pas le cens requis.

Elle publia donc, dans la revue du 1^{er} février, *Lettre à M. Lerminier sur son examen du Livre du Peuple*.

Allons, écrivait-elle, comment parler de progrès lorsque 200 000 français sur 34 millions participent, par leur vote, au gouvernement du pays ? Est-là l'égalité affirmée par la Charte²¹ ? Non, Lamennais ne prêche pas la sédition, comme son critique le prétend, il ne demande finalement que l'égalité politique par le suffrage universel, seule voie d'avenir. Comment affirmer que cet « *apôtre populaire* » sacrifie la raison au sentiment alors que « *sa principale qualité est une raison passionnée* » ? C'est le croisé des temps actuels, mais « *ce n'est plus le tombeau, c'est l'héritage du christ que le prêtre breton veut conquérir ; ce n'est plus l'islamisme qu'il faut combattre, ce sont toutes les impiétés sociales ; ce ne sont plus quelques prisonniers chrétiens qu'il s'agit de racheter, c'est la presque totalité du genre humain qu'il faut arracher à l'esclavage*²². » Remarquant enfin que jamais une classe supérieure n'avait appelé au pouvoir une classe inférieure, elle n'écartait pas le recours à la force pour l'obtenir.

Le 15 février suivant, dans la même revue, Lerminier répondit à George Sand, restant ferme sur ses positions, mais en accordant quelques concessions à « la femme illustre » : comme elle, il était hostile à l'étroitesse du corps électoral, comme elle, il gémissait « de la misère et de l'ignorance où sont encore les classes ouvrières » mais, cependant, ne croyait pas à une conspiration de la bourgeoisie pour les y maintenir²³. Aussi, concluait-il, « Travaillons de concert à aplanir les obstacles, répandons partout les idées les plus claires et les plus saines. [...] Les idées n'ont-elles pas toujours mené les hommes » ?

George Sand fit paraître dans la revue du 1^{er} mars, une réponse courtoise où l'ironie, toutefois, n'était pas absente :

« Nous nous réjouissons de voir, dans vos dernières explications, que vous êtes, en plusieurs points, plus rapproché de nos opinions que nous ne l'avions cru d'abord. Quant à ceux qui restent encore en litige entre nous, nous croyons devoir nous abstenir de tout nouveau commentaire, et laisser juger la question à nos lecteurs »

et, plus loin :

21. Article 1^{er} de la Charte du 14 août 1830 : « Les Français sont égaux devant la loi, quels que soient d'ailleurs leurs titres et leurs rangs. »

22. *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} février 1838, pp. 334-335.

23. *Ibidem*, p. 474.

« Quant aux conseils que vous voulez bien nous donner, nous les recevons avec beaucoup de reconnaissance ; mais nous craindrions, en vous priant de nous admettre au nombre de vos disciples, d'être un peu gênés dans nos sympathies. Nous disons sympathies, n'osant pas dire principes, car vous nous prouvez victorieusement qu'à moins d'avoir les vastes connaissances que vous déployez dans votre réponse, et dont vous produisez les titres en rappelant tous vos précédents écrits, on ne peut prétendre à exprimer des convictions de quelque valeur. Ici, des raisons de haute considération pour tout ce que vous avez professé et publié, nous ferment la bouche, et nous fuirons une discussion qui n'aurait pour but que la défense de nos œuvres littéraires et de nos principes. Cette discussion n'intéresserait guère le public, et vous donnerait trop d'avantage sur nous²⁴. »

George Sand se montrait ainsi visiblement satisfaite d'avoir tenu tête à un brillant professeur de droit, mais surtout, sans aucun doute, d'avoir saisi l'occasion d'exprimer publiquement ses idées politiques.

Toutefois, quand on est soi-même l'objet de critiques ou de fausses appréciations, il paraît sage de ne pas abandonner à d'autres le soin de les redresser, ainsi aux lendemains de la Commune, lorsque son ami Gustave Flaubert, comme d'autres prétendait-il, se réjouissait de constater que son regard sur le peuple avait changé. Remarquons simplement, car l'analyse de sa réaction nous entraînerait trop loin, qu'alertée par cette lettre de Flaubert du 6 septembre 1871, elle publiera dans le journal *le Temps* deux lettres ouvertes, *Réponse à un ami* le 3 octobre 1871, puis *Réponse à une amie*, le 14 novembre suivant, pour corriger cette image auprès de l'opinion publique. Ces deux réponses, d'ailleurs, n'en font qu'une sur le fond, car elle traitera dans la seconde ce qu'elle n'avait pu aborder, faute de place, dans la première : sa foi dans le suffrage universel et la justification, sans réserve, du gouvernement provisoire qui l'avait proclamé sans attendre. Citons toutefois un extrait de la première lettre ouverte qui montre bien son intention :

« Tu me crois donc ébranlé, que tu me prêches le détachement ? Tu me dis que tu a lu dans les journaux²⁵ des fragments de moi qui indiquent

24. *Ibidem.*, p. 680. Publiée également par G. Lubin, *Corr.*, t. IV, pp. 363-4, à E. Lermier, 18 (?) février 1838.

25. Nous ne trouvons pas trace dans la correspondance de Flaubert de cette affirmation, ce qui montre qu'elle ne répondait pas seulement à son ami dans cette lettre ouverte.

un revirement d'idées, et ces journaux qui me citent avec bienveillance s'efforcent de me croire éclairé d'une lueur nouvelle, tandis que d'autres qui ne me citent pas croient peut-être que je déserte la cause de l'avenir.[...] Je tiens une plume, j'ai une place honorable de libre discussion dans un grand journal ; c'est à moi, si j'ai été mal interprété, de m'expliquer mieux quand l'occasion se présente. Je la saisis le moins possible, cette occasion de parler de moi en tant qu'individu isolé ; mais si toi, tu me juges converti à de fausses notions, je dois dire à toi et aux autres qui s'intéressent à moi : Lisez-moi en entier et ne me jugez pas sur des fragments détachés. [...] Tout être qui n'est pas fou se rattache à une synthèse et je ne crois pas avoir rompu avec la mienne²⁶. »

Elle s'attachera à le prouver tout au long de ces deux lettres ouvertes qui, jointes à *Nanon*, roman publié au début de l'année suivante, constituent son testament politique.

Une lettre ouverte dans une lettre ouverte.

Parfois une lettre ouverte surgit là où on ne l'attendait pas : Giuseppe Mazzini, le révolutionnaire italien, avec qui George Sand était en relations suivies depuis plusieurs années déjà, venait d'adresser, en date du 8 septembre 1847, une lettre à l'attention du pape Pie IX, le conviant à prendre une part active à l'unification de l'Italie. George Sand, à qui il avait expédié le document, entreprit de le traduire en français, l'accompagnant de commentaires personnels. Elle obtint du *Constitutionnel* qu'il publiât l'ensemble, ce qui fut fait dans le numéro du 7 février 1848. Mazzini, entre autres, déplorait l'installation d'un doute généralisé, y compris religieux, qui entraînait une Europe en crise dans une attitude de passivité qu'il estimait mortelle pour l'humanité. Aussi appelait-il le pape à intervenir « au nom de l'Évangile », sans se préoccuper des opinions des gouvernements ni de leurs ambassadeurs, pour secourir « la Pologne martyre » et prendre « l'initiative de l'unité italienne ».

La direction du journal ajouta une courte introduction à cette publication, qui soulignait l'émotion suscitée en Autriche par cette initiative, au point que certains journaux demandaient au pape l'excommunication de Mazzini ! Cette note se terminait ainsi : « George Sand a traduit lui-même

26. G. SAND, « Réponse à un ami » in *Impressions et souvenirs*, M. Lévy, 1896, pp. 61-62.

[sic] la lettre du patriote italien, et l'a accompagnée de réflexions généreuses et écrites dans le style éloquent qui lui appartient. Nos lecteurs liront avec un égal plaisir la lettre et le commentaire. » Ainsi était-elle clairement désignée.

Sa présentation se transforme rapidement en un commentaire personnel qui, d'ailleurs, prend quelque distance avec l'opinion de Mazzini, car elle marque, sur un ton amical mais ferme, sa divergence de vue sur le rôle du pape dans l'unification italienne. Elle ne conçoit pas, en effet, dans ce domaine, une intervention directe du pape, laquelle, estime-t-elle, consacrerait la légitimité de son pouvoir temporel. Aussi, et c'est ici que son commentaire devient une lettre ouverte, s'adresse-t-elle au pontife, d'abord d'une façon indirecte, en lui recommandant, au lieu d'agir politiquement, de pratiquer l'exemple par l'adoption d'une attitude chrétienne :

« Qu'il soit chrétien et le malaise de nos âmes cessera. Ceux de nous qui ont gardé l'antique croyance deviendront meilleurs et comprendront que le christianisme est l'amour de l'humanité et la destruction de l'esclavage. »

Être chrétien, questionne-t-elle, n'est-ce pas, avant tout, conduire l'action pastorale en s'inspirant de l'Évangile du Christ, qui n'a jamais demandé au successeur de Saint-Pierre de se soumettre aux pouvoirs temporels, encore moins de les pratiquer lui-même. Qu'il joue donc, en renonçant aux pouvoirs temporels, un véritable rôle d'« arbitre » moral, qui lui conférerait le privilège devenir « *le seul citoyen libre de l'univers* ». Ce n'est qu'à cette condition qu'il exercera chrétiennement son ministère. Au lieu de quoi, la papauté, prisonnière des intérêts des princes, sera contrainte de continuer à garder « *le silence en face de la Pologne égorgée, de l'Irlande mourant de faim, de tous les peuples exploités par la caste des riches* » et de bénir les « *meurtriers coupables d'attentats* » contre l'humanité. Sait-il qu'il est la dernière chance de l'Église, lui qui succède à une longue succession de papes qui se sont le plus souvent rangés du côté des puissants ? Sait-il qu'il tombera avec eux, le jour, peut-être proche, où ils auront été renversés ? Et abandonnant le style indirect, elle clôt ce commentaire par cette provocation :

« Il y a bien longtemps que le chef de l'Église est mort ou avili sur le siège pontifical. Ce mutisme peut devenir une mortelle paralysie. Il appartient à Pie IX de rompre ce long silence de la peur ou de l'ineptie. S'il ne le fait pas, il est probablement le dernier pape. Homme intelli-

gent et brave, qui l'en empêcherait ? Le manque de foi. La papauté finirait par un sceptique. Voilà pourquoi on lui crie une parole qui doit retentir dans son cœur : « Courage, saint-père ! soyez chrétien²⁷. »

Contretemps et échecs.

Il arrive cependant qu'une lettre ouverte passe inaperçue. Dans le courant du mois d'octobre 1849 George Sand prend connaissance d'un projet de construction, à Nossi-Bé, d'une prison destinée à accueillir les condamnés politiques. La Haute Cour, réunie pour juger les auteurs et complices de la manifestation du 13 juin²⁸ siégeait alors à Versailles, et il était vraisemblable que les peines prononcées seraient lourdes. Elle décide de protester publiquement contre cette intention. La lettre fut publiée dans *l'Événement*, le journal de la famille Hugo, le 2 novembre. Ses destinataires ne sont pas les socialistes, dont elle connaît les sentiments, mais une masse indécise qu'elle appelle les modérés, hommes de bonne volonté, « *hommes de sagesse et de modération* ». Mais, ce qui transforme cet article en lettre ouverte est l'adresse faite à Louis-Napoléon lui-même :

« Et vous, président de la République, vous qui fûtes victime aussi de la raison d'État, vous qui deviez tout au nom de celui qui mourut du supplice de Prométhée, sur le rocher de Sainte-Hélène, n'aurez-vous pas aussi une parole d'équité, un mouvement de réprobation, en présence d'un crime semblable qui va s'accomplir sous votre responsabilité ? Les têtes qu'on veut briser sont moins illustres peut-être, mais elles sont chères au peuple, elles sont sacrées du moment que la loi s'est interdit le droit de les livrer au bourreau²⁹. Fussent-elles coupables, c'est encore un crime, c'est encore un mensonge que de faire subir la peine de la déportation dans des conditions certaines de mort. Il y a dans cette feinte clémence qui supprime l'échafaud pour infliger le supplice de la mort en détail quelque chose d'atroce ; et le juge, le bourreau

27. « Une lettre de Mazzini » in *Questions politiques et sociales*, Éditions d'aujourd'hui, 1977, pp. 175-195.

28. Le 13 juin 1849, la manifestation organisée par Ledru-Rollin et ses amis pour protester contre l'envoi d'un corps expéditionnaire à Rome pour soutenir le pape menacé par les républicains italiens, avait été durement réprimée. Ledru et quelques autres avaient réussi à gagner l'Angleterre, mais nombre de représentants avaient été arrêtés et étaient donc jugés à Versailles.

29. L'abolition de la peine de mort en matière politique avait été décrétée le 26 février 1848.

même, oserait-il dire au dernier des criminels : « La loi garantit ta vie ; mais ta vie, il me la faut. Je trouverai moyen de la prendre. À défaut de la ciguë, que je ne puis te verser, je dispose d'un poison subtil qui pénétrera en toi par ton souffle, par tous tes pores. Je n'ose te tuer là parce qu'on nous voit, mais pars, je suis pressé de t'assassiner loin d'ici³⁰. »

Cependant sa lettre ouverte passa, selon toute vraisemblance, inaperçue, car un événement brutal occupa tous les esprits et fit les grands titres de la presse des jours suivants : le 31 octobre, le président Louis-Napoléon avait congédié le ministère conduit par Odilon Barrot pour le remplacer par un cabinet extraparlamentaire qu'il avait constitué lui-même, sans consultation ! George Sand comprit alors que pour agir efficacement sur l'opinion, il fallait le faire de Paris, d'où ce commentaire désabusé auprès de l'amie qui l'avait incitée à publier ce plaidoyer :

« Mais, voyez-vous, pour avoir quelque action dans la presse, il faut être à Paris. À la campagne on ne peut faire que des livres. On est trop loin pour suivre la marche rapide des faits quotidiens. On arrive toujours le lendemain, et le lendemain c'est déjà trop tard³¹. »

Elle oublia cependant la leçon.

Dans les derniers jours du mois d'août 1870, alors que la situation de nos armées est pour le moins préoccupante, elle se décide à envoyer à Auguste Nefftzer, le directeur du journal *Le Temps*, une lettre exprimant son sentiment sur les événements. Le correspondant n'est mentionné que sous le nom d'« ami »³², mais ce pourrait être Nefftzer lui-même, qu'elle connaît depuis 1847. George Sand s'y livre à une critique de cette guerre déclenchée entre « deux races dont le génie particulier devait se servir de contre poids dans la marche et le progrès de l'universelle intelligence » et qui sont « forcées de s'égorger sans savoir pourquoi³³ ». Puis, revenant sur les événements récents, elle dénonce la mollesse du pouvoir et du corps

30. M. PERROT, *George Sand, Politique et polémiques*, p. 575. Le projet, qui ne trouva pas de financement, fut abandonné, mais quelques condamnés furent déportés, en 1851, aux îles Marquises.

31. *Corr.*, t. IX, p. 329, à Mercédès Le Barbier de Tinan, 6 novembre 1849.

32. « Ami fictif », estime cependant Georges Lubin car « ni dans les lettres de tiers conservées, ni dans l'Agenda on ne trouve d'élément permettant de croire que George Sand engage ici un dialogue réel. » (*Corr.*, t. XXII, p. 164, n. 1.)

33. *Le Temps*, 4 septembre 1870, « Lettre à un ami ». Ce document sera publié dans *Questions politiques et sociales*, M. Lévy, 1879, pp. 347-354.

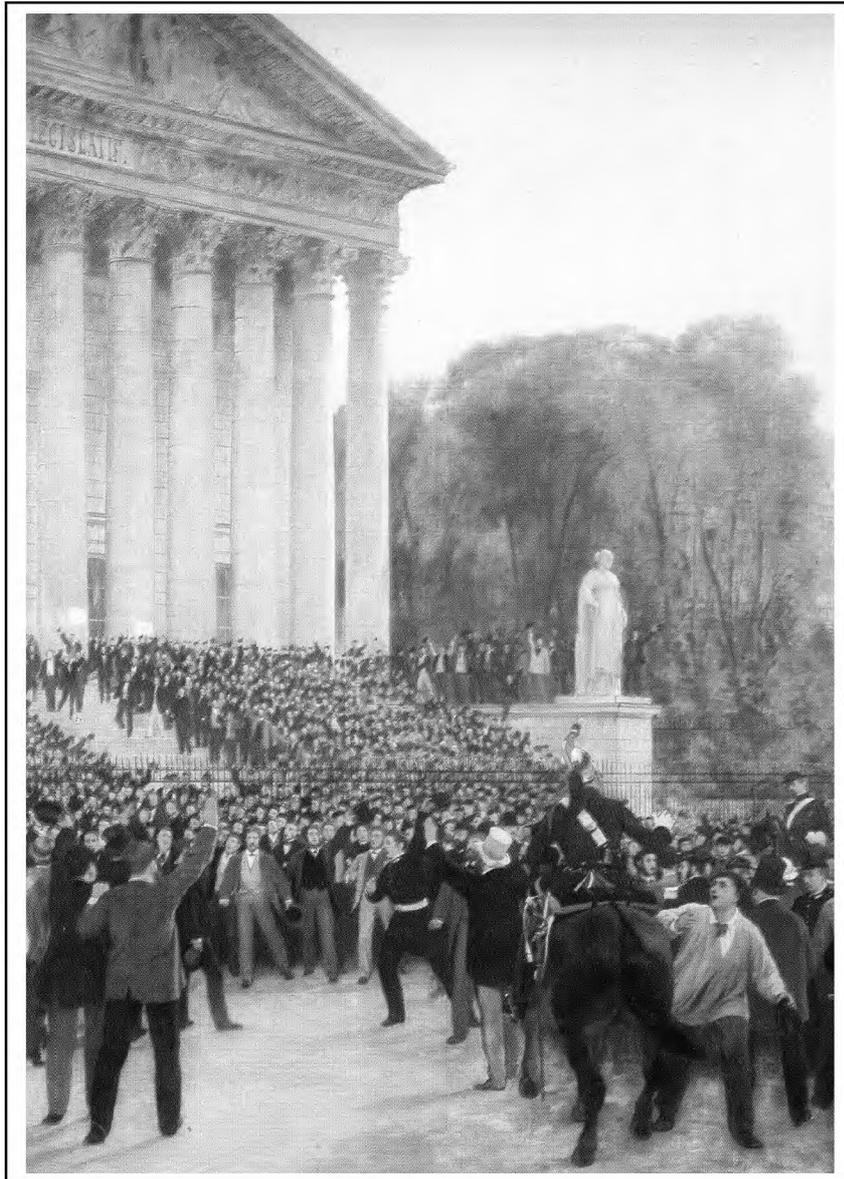
législatif qui se contentent de changer de gouvernement alors que l'ennemi prend le dessus ! Et maintenant, alors qu'il se trouve « à nos portes » la France doit évidemment continuer le combat, mais dans la perspective de recourir au suffrage universel dès la fin des combats, pour désigner des représentants et juger les responsables « de cette guerre entreprise sans les moyens de la faire ».

Cette lettre, publiée le matin du 4 septembre alors que Paris venait d'apprendre, la veille au soir, le désastre de Sedan, passa elle aussi inaperçue dans les journaux du matin qui ne parlaient que de défaite et de déchéance de l'Empire. Consciente du fait et du décalage de son papier par rapport aux événements, elle écrivit précipitamment à Auguste Nefftzer : « Cher ami, Faites insérer mon Post-scriptum, je vous en prie³⁴ . »

« Cher ami, je t'écrivais il y a quatre jours : Attendons. Paris n'a pas attendu. Il s'est levé, il a proclamé en même temps la patrie et la liberté ; il les a proclamés sans violence, sans menaces, dans un sentiment de fraternité admirable. Voilà du moins ce qu'on m'écrit, ce que je sais jusqu'à présent. Les dépêches nous apportent des noms aimés, dignes de toute la confiance du pays. Nos populations centrales, affolées de terreur et de colère, vont se ranimer et savoir ce qu'elles font en marchant à l'ennemi. Paris aura proclamé la République sans effusion de sang ; je n'osais le rêver ! Qu'il sauve la patrie à présent, comme il a sauvé l'honneur et l'humanité !³⁵ ».

34. *Corr.*, t. XXII, à A. Nefftzer, 5 septembre 1870.

35. George Sand., *Questions politiques et sociales, op. cit.*, p. 354.



Jacques GUIAUD : le palais du Corps législatif le 4 septembre 1870
(détail. Musée Carnavalet)

Le Temps publia la lettre dans son édition du 7 septembre suivant. Le 8, elle fera paraître dans l'Avenir national, un court article intitulé « La République », qui reprenait les idées exprimées dans son post-scriptum publié dans le Temps, mais le ton étant, cette fois, très impersonnel, il ne sera pas retenu comme lettre ouverte.

Conclusion.

Le recensement opéré dans la *Correspondance* et dans d'autres sources comme *Impressions et souvenirs* et *Questions politiques et sociales*, porte à trente-neuf le nombre de lettres ouvertes publiées par George Sand de 1835 à 1871. Mais ce recensement rapide ne prétend d'aucune façon à l'exhaustivité et il reste beaucoup à découvrir tant George Sand a utilisé la presse tout au long de sa vie. Cependant, avant de clore cet article, deux questions viennent à l'esprit. La première concerne la pertinence de la définition adoptée. N'est-elle pas trop restrictive ? Convient-il d'écarter des écrits comme cet article où elle soutient une pétition pour la conservation de la forêt de Fontainebleau qui se transforme en manifeste écologique³⁶ ? Faut-il faire de même lorsqu'elle se dissimule – à peine – derrière le paysan Bonnin³⁷ ? Convient-il de retenir comme lettre ouverte cette lettre adressée à la Société des Gens de lettres, sollicitée par des tiers, que nous publions dans ce même numéro ? Doit-on négliger des documents comme les préfaces, où, à plusieurs reprises, elle dépasse la simple dédicace pour s'adresser plus longuement au dédicataire³⁸ ? Sans aucun doute autant que la forme, doit-on tenir compte du contenu du document et de l'intention de son auteur. Mais, et il s'agit ici de la seconde question, il conviendrait sans doute

36. *Ibidem*, « La Forêt de Fontainebleau », pp. 315-330. Voir aussi B. HAMON, « Car il est temps d'y songer la nature s'en va... » in *Fleurs et jardins dans l'œuvre de George Sand*, Études réunies et présentées par S. BERNARD-GRIFFITHS et M.C. LEVET, Presses universitaires Blaise Pascal, 2006, pp 287-299.

37. Par exemple la *Lettre d'un paysan de la Vallée noire écrite sous la dictée de Blaise Bonnin*.

38. Voir la Préface-dédicace des *Maîtres sonneurs*, adressée à Monsieur Eugène Lambert (1853) et surtout l'avant-propos de *Cadio* (1867) dédié à Henri HARRISSE, et la Préface-dédicace de *Malgrétout*, (1869), adressée à Edmond PLAUCHUT, tous deux très marqués politiquement et qui furent publiés dans la première livraison du roman dans la *Revue des Deux Mondes*. *Préfaces de George Sand*, Édition publiée et annotée par A. SZABÓ, 2 vol., Studia romanica de Debrecen, t. 1, 1997.

de replacer George Sand dans le contexte du milieu littéraire de son temps. Ses confrères ont-ils aussi utilisé ce genre ? Dans quel but ? Avec quelle fréquence ? C'est alors constater l'existence d'un vaste champ d'études, intéressant et riche, car il touche à l'image de l'écrivain auprès de l'opinion publique, et, avant tout peut-être, à l'image qu'il cherche à lui donner.

Bernard HAMON



L'Offrande aux Alsaciens-Lorrains :

« Eh ! mon Dieu, ils ont tout perdu, ces malheureux qui viennent se jeter dans nos bras... »

LE 10 MAI 1871, le traité de paix signé à Francfort par l'Allemagne et la France mettait fin à la guerre déclarée par Napoléon III à la Prusse le 19 juillet 1870. Au lendemain de la capitulation de l'Empereur à Sedan, la République, proclamée à Paris le 4 septembre, avait continué une lutte compromise par l'avance prussienne, le siège de Paris et la capitulation du maréchal Bazaine à Metz le 27 octobre. Malgré les efforts d'armées reconstituées tant bien que mal par Gambetta pour desserrer l'étau prussien autour de Paris et repousser l'ennemi, le gouvernement, devant cette situation désespérée, dut reconnaître la défaite et signer, le 26 janvier 1871, un armistice qui mettait fin aux combats. Les conditions, imposées à Francfort sans que l'on pût – ou voulût – vraiment les négocier furent « atroces¹ » : versement de 5 milliards de francs or, annexion de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine, prisonniers et départements libérés suivant le respect des échéances fixées des versements de l'indemnité. Les territoires annexés étaient désormais « pays d'empire » rattachés en tant que tels au pouvoir impérial et administrés par l'empereur au nom de la Confédération. Cependant le traité de Francfort avait laissé aux populations, nées ou domiciliées dans ces départements, le choix de conserver la nationalité française à la double condition de déclarer leur option avant le 1^{er} octobre 1872 et de quitter le territoire d'Alsace-Lorraine, faute de quoi ils seraient considérés comme sujets allemands.

1. Au lendemain de la ratification par l'assemblée du préambule du traité, George Sand notait : « *La paix est signée [...]. Elle est atroce : 5 milliards, l'Alsace entière et un 5^{me} de la Lorraine. Occupation jusqu'à ce que nous ayons payé de plusieurs départements.* » *Agendas*, t. IV, textes transcrits et annotés par Anne CHEVEREAU, J. Touzot, 1993, 2 mars 1871.

Une souscription nationale fut lancée, à cette échéance, pour venir en aide aux réfugiés alsaciens-lorrains et, le 14 octobre 1872, la Société des Gens de Lettres décida de participer à cette action d'entraide, comme l'indique le procès-verbal de la séance du jour² :

« Le Comité,
Considérant qu'il y a lieu de contribuer à la Souscription ouverte en faveur des Alsaciens et des Lorrains ;
Que l'offrande intellectuelle est la forme la plus élevée sous laquelle la Société puisse donner son concours ;
Décide :
La *société des Gens de Lettres* éditera et vendra un Livre composé spécialement par elle, au profit de la Souscription. »

Les membres du comité s'emploient aussitôt à solliciter les grandes signatures du moment : Victor Hugo, Edmond About, Théophile Gautier, Hector Malot, Paul Féval, d'autres encore, pour obtenir de chacun un court article évoquant les territoires annexés et leurs populations. Vingt-huit écrivains participeront à l'opération. Jules Claretie³, pour sa part, prend contact avec George Sand, qui, le 25 octobre, lui donne son accord : elle ne parlera ni de l'Alsace, ni de la Lorraine, n'y étant jamais allée, mais consacrera son billet à Olry Terquem, pharmacien et géologue messin avec qui elle a été en relation quelques années auparavant, et qui a, plutôt que l'exil, préféré rester avec les siens⁴.

Cependant, le 20 novembre suivant, George Sand annonce à Claretie qu'elle se trouve contrainte de renoncer à écrire l'article promis :

« *Je comptais rendre compte des travaux de M. Terquem, mais la modestie outrée de ce digne savant me refuse absolument les documents nécessaires. Il ne veut pas figurer parmi les illustrations de son pays, et sa famille m'écrit⁵ qu'il en serait véritablement affecté⁶.* »

Se trouvant sans sujet, n'ayant plus le temps de faire les recherches nécessaires pour en traiter un autre, elle lui exprime ses regrets de ne pouvoir

2. *L'Offrande*, Société de Gens de Lettres, Paris, 1873.

3. CLARETIE, Jules, (1840-1913), journaliste, chroniqueur de la vie parisienne, auteur de comédies et de romans.

4. *Corr.*, t. XXIII, à J. Claretie, 25 octobre 1872.

5. Cette lettre n'a pas été retrouvée. Nous n'avons aucune indication sur la lettre qu'elle lui aurait envoyée.

6. *Corr.*, t. XXIII, à J. Claretie, 20 novembre 1872.

rien produire ainsi que ses fraternelles sympathies.

Dès réception de cette lettre Claretie lui répond :

« Cette collaboration, chère Madame, est une de celles auxquelles le Comité tient le plus profondément et l'hommage que nous voulons faire à nos compatriotes alsaciens et lorrains, serait incomplet si à côté du nom illustre de Victor Hugo, ne figurait point celui de George Sand⁷. »

Comment opposer un refus à une demande aussi pressante ? George Sand se met alors à l'ouvrage ; elle est moins à court d'idées qu'elle ne le prétendait dans sa lettre précédente, car le 6 décembre, alors qu'elle expédie, ce même jour, *les Ailes de courage* à la *Revue des Deux Mondes*, elle expédie à Jules Claretie le travail demandé :

« *Cher confrère, j'ai trop tardé à vous envoyer ces pauvres pages. Je suis liée par un travail courant qui était en retard aussi : – et, vous le voyez, j'ai eu à faire un effort immense, je le dis à vous ; il faut me pardonner*⁸. »

Elle a donné, une nouvelle fois, à son article la forme d'une lettre ouverte adressée aux membres de la Société des Gens de Lettres. Sans le savoir, elle clôt ici la longue liste des lettres d'un genre emprunté tant de fois tout au long de sa vie.

« À MESSIEURS LES MEMBRES

DE LA

SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

Mes chers Confrères,

Rien ne m'est plus pénible que ce que vous me commandez. En prenant la plume pour vous obéir, car certes vous avez le droit d'exiger qu'on fasse pour nos réfugiés tout ce qu'il est possible de faire, je ne sais pas encore si je parviendrai à vous dire quelque chose d'utile et de bon.

Il est des douleurs dont ne se relèvent pas aisément certaines natures, et je suis de celles qui ont besoin d'espérance. Devant un désastre

7. B.H.V.P., G 5875, en date du 25 novembre 1872, dix-huit signatures des membres du comité figurent au bas de la lettre.

8. *Corr.*, t. XXIII, à J. Claretie, 6 décembre 1872.



Gravure de Charles MARCHAL
pour *L'Offrande, aux Alsaciens et aux Lorrains*,
par la Société des Gens de lettres, Paris, 1873 (cl. archives)

comme la perte de nos deux nobles et vaillantes sœurs, l'Alsace et la Lorraine, à quel espoir prochain se rattacher ? Je ne sais pleurer qu'en secret, car les preuves de découragement sont funestes, la douleur est contagieuse ; il ne faut la montrer que quand elle peut réveiller le courage et rendre l'indignation féconde.

Que faire ici ? Nos justes colères ne peuvent qu'aggraver le sort de ceux que le devoir enchaîne encore au sol des provinces conquises. Ceux-ci nous intéressent aussi profondément que les héroïques émigrants à tout prix.

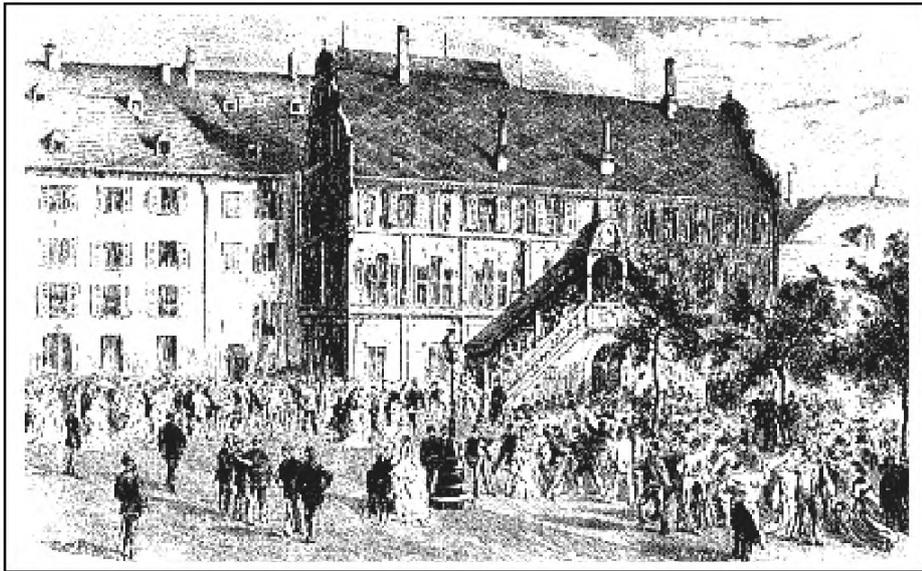
Dirai-je que leur situation morale me semble encore plus navrante ? J'en sais qui ont subi l'horrible nécessité de l'option allemande avec un véritable héroïsme, comme des martyrs dévoués volontairement au pire supplice. Je sais un pasteur protestant ⁹, auteur de nombreuses publications où le plus pur sentiment religieux s'exprime avec la simple et véritable éloquence du cœur, père d'une nombreuse famille, entouré du respect et de la tendresse de son église – qui, au moment de partir, s'est sacrifié. Il est resté pour soutenir et consoler ceux qui, ne pouvant le suivre, l'ont retenu par leur cri de douleur.

Et combien d'autres ont agi en ce sens ! Quel déchirement pour ceux qui restent ! Toute famille brisée, tout foyer dégarni, toute intimité rompue, toute étude locale abandonnée, tout travail stérilisé ! et le contact inévitable, incessant avec le vainqueur insolent, attristé ou aigri lui-même et comme honteux au milieu de cette désertion ! J'ai vécu à Venise, à une époque où nulle espérance de salut n'apparaissait encore. Je me rappelle la morne tristesse de la cité déchue. Hélas ! ces jours de deuil commencent pour nos frères.

Leur parlerons-nous de revanche ? Il n'en faut pas parler à cette heure de désolation. Le joug qui courbe tant de nobles fronts serait rendu plus lourd et plus serré par des mains brutales ; c'est presque en secret, dans le secret de nos cœurs, qu'il nous faut rêver de meilleures destinées pour la France, aujourd'hui paralysée par l'antagonisme des idées et l'ambition des partis rétrogrades.

Vous voyez, je ne dis rien, je ne sais rien dire. Mon cœur est comprimé dans un étau et je ne veux pas qu'il éclate. Je cherche dans la famille et dans l'étude l'aliment moral qui, seul, soutient la vieillesse ; mais quand les spectres de l'Alsace et de la Lorraine se dressent devant moi,

9. Note de George SAND : M. Leblois, pasteur au Temple neuf de Strasbourg.



L'option pour la nationalité française devant l'Hôtel de ville de Mulhouse
(gravure. – cl. archives)



Émigration des "optants" alsaciens pour la France
(gravure – cl. archives)

la nuit m'enveloppe et la main n'écrit plus. Dirai-je à ces victimes ce que je puis me dire à moi-même, qui n'ai perdu ni mon toit, ni mes enfants : « Contentez-vous de peu, regardez la nature, vivez de l'affection de vos proches ? » Eh ! mon Dieu, ils ont tout perdu, ces malheureux qui viennent se jeter dans nos bras, et, devant leur infortune sans remède, tout bonheur domestique, tout recueillement intime, toute jouissance d'artiste nous paraissent illégitimes ; c'est comme une usurpation que notre destinée a faite sur la leur, comme une meilleure part que nous ne méritons pas, et ce pain qui nous est resté nous semble amer.

Et pendant que ces choses se passent, pendant que des populations entières fuient la flétrissure de l'étranger et que des centaines de mille émigrants¹⁰ livrent leur existence au hasard, sur la terre française, l'idée monarchique travaille à nous ôter la liberté sociale et politique, sans laquelle nous ne recouvrerons jamais la liberté nationale pour nos frères brisés et pour nous-mêmes !

Je ne veux pas parler de cela non plus, je ne le dois pas ; votre livre est un appel à tous les cœurs, et, dans tous les partis, il y en a un grand nombre qui sont brisés, et qui veulent s'unir à nous pour offrir l'hospitalité du dévouement aux victimes de l'invasion.

GEORGE SAND »

On observera que son attitude par rapport à l'occupant est bien peu agressive si l'on met cette lettre en regard de ce que donna un Victor Hugo, fulminant dans un poème qui fait immédiatement suite à l'article inaugural de George Sand et dont voici l'entrée :

« Ô le rêve insensé que font ces misérables !
De qui parlez-vous là ? Des rois. Jours exécrables !
Jours que de noirs essaims d'Euménides suivront !
Terre et cieux ! que mon nom, synonyme d'affront,
Soit maudit, que ma main se sèche et se flétrisse
Si jamais se taisait ma voix accusatrice !
Temps hideux ! Voilà donc comment ces meurtriers,

10. En fait, sur 1 549 738 Alsaciens-Lorrains recensés en 1871, 160 878 demandèrent la nationalité française, et 128 000 quittèrent les territoires annexés. La ville de Metz, à elle seule, perdit 20 000 habitants, soit plus du tiers de sa population, départs compensés par l'installation de 14 000 Allemands. S.d. J. DUPÂQUIER, *Histoire de la population française*, t. III, Puf, 1988, p. 215.

Éclaboussés de sang du casque aux étriers,
Ivres d'orgueil, de bruit, de clairons, de bannières,
Traient les nations, leurs pâles prisonnières !
César brille, une flamme affreuse l'empourprant ;
On coupe par morceau les peuples. On en prend
Ce qu'on veut, ce qui plaît, le bras, le cœur, la tête.
[...]»¹¹

Elle avait d'ailleurs prévenu Claretie, dans sa lettre d'envoi, de cette prudente retenue :

« Vous me demandez des pages émues ; c'est justement quand je suis trop émue que je ne dis rien qui vaille. Je n'y peux rien. J'ai plus de peine qu'on ne croit à rester calme, et il faut que nous le soyons ! affaire de décence et de tenue devant l'ennemi¹². »

Était-il d'ailleurs opportun de provoquer l'Allemagne, son armée, et surtout son chancelier, l'ombrageux Bismarck, qui, avec l'Empereur, envisageait alors de prolonger l'occupation des six départements de l'Est qu'ils tenaient encore¹³ ? D'ailleurs Victor Hugo lui-même en était bien conscient qui, dans sa lettre d'accompagnement, laissa pleine liberté au Comité de remplacer « les vers trop furieux par des points¹⁴ ». En outre, était-il nécessaire qu'elle revienne, à cette occasion, sur ce qu'elle avait dit publiquement de l'Allemagne dans cette page prémonitoire publiée l'année précédente :

« Qu'une occasion se présente semblable aux occasions trop fréquentes qui mettent nos mauvaises passions en jeu, et vous verrez si les autres nations valent mieux que nous. Attendez à l'œuvre la race germanique dont nous admirons les aptitudes disciplinaires, cette race dont les armées viennent de nous montrer les appétits brutaux dans toute leur naïveté barbare, et vous verrez ce que sera son déchaînement ! Le peuple insurgé de Paris vous paraîtra sobre et vertueux en comparaison.

11. *L'Offrande*, "Alsace & Lorraine", p. 7.

12. Corr., t. XXIII, à J. Claretie, 6 décembre 1872.

13. Voir F. ROTH, *La guerre de 1870*, Fayard, 1990, p. 539. Les départements des Ardennes, de la Marne, de la Haute-Marne, de la Meuse et de la Meurthe et Moselle, auxquels il faut ajouter le territoire de Belfort, ne seront libérés qu'entre juillet et septembre 1873, après les derniers paiements de l'indemnité de guerre.

14. Lettre du 10 novembre 1872 à Paul Meurice qui faisait partie du Comité présidé par Charles Valois.

Cela ne doit pas être ce qu'on appelle une fiche de consolation ; nous aurons à plaindre la nation allemande de ses victoires autant que nous de nos défaites, car c'est pour elle le premier acte de sa dissolution morale. Le drame de son abaissement est commencé et, comme elle y travaille de ses propres mains, il ira très vite. Toutes ces grandes organisations matérielles où le droit, la justice et le respect de l'humanité sont méconnus, sont des colosses d'argile ; nous sommes payés pour le savoir. Eh bien, l'abaissement de l'Allemagne n'est pas le salut futur de la France et si nous sommes appelés à lui rendre le mal qu'elle nous a fait, son écrasement ne nous rendra pas la vie ! Ce n'est pas dans le sang que les races se retrempe et se rajeunissent. Des effluves de vie peuvent sortir encore du cadavre de la France ; celui de l'Allemagne sera le foyer de pestilence de l'Europe. Une nation qui a perdu l'idéal ne se survit pas à elle-même. Sa mort ne féconde rien et ceux qui respirent ses fétides émanations sont frappés du mal qui l'a tuée. Pauvre Allemagne ! la coupe de colère de l'Éternel est versée sur toi tout autant que sur nous, et pendant que tu te réjouis et t'enivres, l'esprit philosophique pleure sur toi et prépare ton épitaphe. Ce blessé pâle et sanglant qui s'appelle la France tient toujours dans ses mains crispées un pan du manteau étoilé de l'avenir, et toi, tu te drapes dans un drapeau souillé qui sera ton suaire. Les grandeurs passées n'ont plus de place à prendre dans l'histoire des hommes. C'en est fait des rois qui exploitent les peuples, c'en est fait des peuples exploités qui ont consenti à leur propre abaissement¹⁵. »

Était-il besoin de revenir sur ce propos, ici ?

Alors article de circonstance ? oui, d'une certaine façon, puisqu'il s'agit, en effet, d'un travail sollicité, presque imposé, comme on vient de le voir, mais qui se présente finalement comme une lettre très personnelle où George Sand met beaucoup d'elle-même : ainsi son salut élogieux au pasteur Leblois avec qui elle a correspondu à plusieurs reprises depuis 1863, où elle l'avait consulté sur sa religion préalablement au mariage protestant de ses enfants et au baptême du petit Marc-Antoine ; aussi le rappel de son expérience vénitienne d'un pays occupé par les Autrichiens observé en 1834.

Personnelle encore, quand son auteur fait part des craintes éprouvées devant la force persistante de l'idée monarchique qui menace toujours cette République bien fragile qui ne tenait, jugeait-elle, que par la volonté et le

15. G. SAND, « Réponse à un ami », *Le Temps*, 3 octobre 1871.

savoir-faire de Thiers. La rentrée parlementaire qui venait d'avoir lieu, le 13 novembre, avait, en effet, été marquée par des attaques très vives contre le gouvernement menées par l'ensemble des conservateurs où s'était distingué le très orléaniste duc de Broglie, l'organisateur de cette fronde qui pouvait conduire à une restauration. Thiers, président d'une république qui, dans leur esprit n'était que provisoire, martelant à la tribune de l'assemblée qu'il n'y avait « aujourd'hui pour la France d'autre gouvernement possible qu'une république conservatrice », n'avait dû son salut qu'à sa fermeté et à son habileté manœuvrière. Mais George Sand continuait à craindre le pire, car elle n'avait aucune confiance dans le chef du parti radical Léon Gambetta, homme « *dévoré d'ambition*¹⁶ », qu'elle jugeait capable, par une alliance contre nature, de provoquer la chute de Thiers.

Personnelle enfin, par l'émotion discrète, sans emphase, qui s'en dégage, plus perceptible dans ce qu'elle écrivait à Claretie le 6 décembre : « *Je n'ai pas pris mon parti de cette cession de nos provinces ; j'en pleure encore comme au premier jour, je ne veux pas qu'on m'en parle.* », réflexion qui renvoie à une autre période désolée de sa vie, alors que son rêve républicain venait d'être brisé par les événements de juin 1848, quand elle confiait à Mazzini : « *On s'amuse chez moi et j'y suis toujours gaie.[...] Rassurez-vous donc, je porte bien mon costume, et personne que vous peut-être ne se doutera jamais que je me meurs de chagrin*¹⁷. »

Bernard HAMON



16. *Agendas*, t. V, 16 décembre 1872.

17. *Corr.*, t. IX, à G. Mazzini, 19 mars 1850.

Le siècle des saint-simoniens : ingénieurs romantiques, apôtres du nouveau monde industriel

**Exposition présentée par la Bibliothèque nationale de France
à la Bibliothèque de l’Arsenal
du 28 novembre 2006 au 25 février 2007**

L’ACTE DE NAISSANCE du fonds saint-simonien de la Bibliothèque de l’Arsenal fut le legs, par Prosper Enfantin en 1864, de la totalité des archives du mouvement, soigneusement conservées par des fidèles soucieux de la postérité de leur œuvre. Celui qui fut en son jeune temps le « Père suprême de la religion saint-simonienne », assumait ainsi, au seuil de la mort, sa responsabilité dans l’une des plus passionnantes expressions du socialisme « utopique » en France. Le fonds n’a cessé depuis de s’enrichir et de susciter recherches et travaux, faisant de la bibliothèque de l’Arsenal le haut lieu des études saint-simoniennes.

Au sens étroit, le saint-simonisme est une doctrine philosophique et religieuse pré-socialiste, née en 1825 et réduite au silence moins d’une décennie plus tard par un pouvoir inquiet de ses progrès dans la classe ouvrière. Au sens large, il s’agit d’une école de pensée socio-économique fondée sur le développement de l’industrie et des échanges, portée tout au long du XIX^e siècle par une génération d’ingénieurs, de médecins, de journalistes, d’ouvriers et d’ouvrières, restés fidèles aux idéaux de leur jeunesse militante. Dans les faits, le saint-simonisme est resté relativement méconnu, son image souffrant de ses excès. Les canards, l’imagerie populaire, la littérature, n’ont retenu du saint-simonisme que ses traits les plus saillants : l’adoption d’un gilet boutonné dans le dos, dont on ne pouvait se vêtir qu’avec l’aide d’un condisciple ; les déclarations

prophétiques du « Père Enfantin » (« Dieu m'a donné mission d'appeler le prolétaire et la femme à une destinée nouvelle »¹) ; l'appel à des mœurs scandaleusement libres pour l'époque ; la conclusion dramatique, au terme d'un procès retentissant. Il est vrai qu'à son apogée, le saint-simonisme s'est mué en spectacle permanent pour un public parisien goguenard ou médusé.

Réduire le saint-simonisme à l'expression d'un utopisme débridé ne rend pas justice à la fécondité de son programme économique et social, qui unissait en un même « système » les germes de l'industrialisme, du libre-échange, du socialisme, du féminisme, du pacifisme. C'est pourquoi l'exposition *Le siècle des saint-simoniens*, présentée de novembre 2006 à février 2007 à la bibliothèque de l'Arsenal, eut pour ambition de mettre en lumière, pour la première fois, les deux temps de l'histoire du saint-simonisme : la fulgurance de son éclosion, de sa montée en puissance et de sa chute, entre 1825 et 1832 ; puis la diffusion plus ou moins officielle de ses principaux préceptes économiques, au cours des trente années qui suivirent sa condamnation. Évoquer tous les aspects de la vie sociale, religieuse et économique que les saint-simoniens ont entrepris de réformer est une gageure ; c'est pourquoi nous avons pris le parti, pour cette exposition, de nous attacher plus particulièrement au saint-simonisme « industriel », en évoquant les grandes réussites qui contribuèrent à changer le visage de la France et du monde, du P.-L.-M. au canal de Suez. Les voix des femmes et celles des ouvriers demeurent en filigrane de cette aventure, en retrait il est vrai – cela nous a été parfois reproché – de l'évocation du puissant réseau que les anciens saint-simoniens passés aux affaires forment sous le Second Empire.

L'exposition a été conçue au terme d'une collaboration étroite entre la BnF et Philippe Régnier, directeur de recherches au CNRS, secrétaire de la Société des Études saint-simoniennes et co-commissaire. Le parcours, chronologique, a été découpé en six épisodes successifs :

Saint-Simon (1760-1825), philosophe du nouveau monde industriel : le père spirituel du mouvement élabore, à l'aube du XIX^e siècle et dans l'indifférence quasi générale, un nouveau « système » politique, économique et social ;

Les années Bazard (1825-1831) : à la mort de Saint-Simon, le saint-simonisme s'affirme et se mue en religion sous la conduite de Saint-Amand

1. Prosper ENFANTIN : *À tous*. Paris, À la librairie saint-simonienne, avril 1832, BnF, Arsenal, ms 7861 br 4.

Bazard, un ancien carbonaro, dont l'influence est alors prépondérante, et de Prosper Enfantin, un polytechnicien au charisme sulfureux ;

La folie Enfantin (1832-1833) : l'histoire du mouvement atteint alors son apogée dramatique, avec le célèbre épisode de la retraite de Ménilmontant, puis le procès d'assises au terme duquel le saint-simonisme est officiellement interdit ;

A la rencontre de l'Orient musulman : après la condamnation, plusieurs groupes saint-simoniens embarquent pour l'Égypte et l'Algérie, dans l'espoir de mettre en œuvre de grands projets industriels et de présider à une union fraternelle entre l'Orient et l'Occident ;

L'âge d'or d'un industrialisme à la française : les anciens saint-simoniens conquièrent, en France, des positions hégémoniques dans le monde des affaires ;

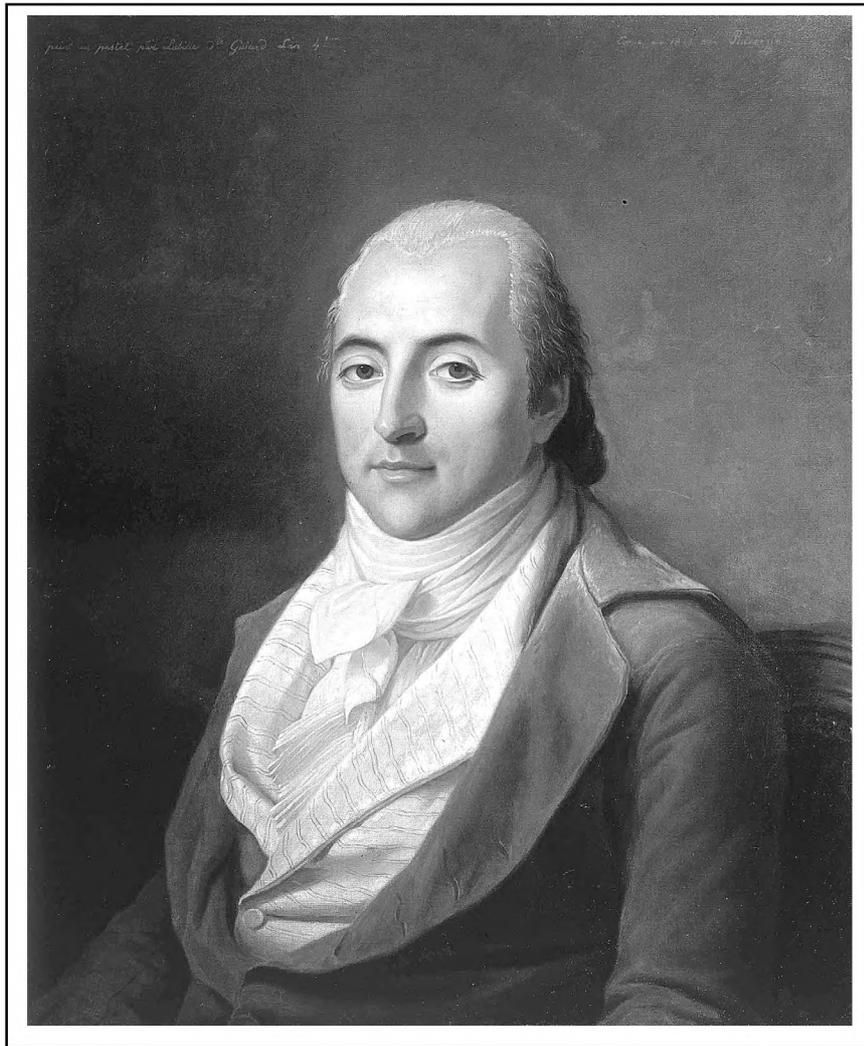
L'appel à une société des nations : les saint-simoniens contribuent à diffuser l'idée d'un état de droit international, défendent la libre circulation des biens et des hommes dans une Europe pacifiée.

Fondation, expansion et condamnation de la doctrine saint-simonienne (1825-1832)

Henri de Saint-Simon (1760-1825) était un arrière-cousin du célèbre mémorialiste du règne de Louis XIV. Partisan de la Révolution française, vilipendant l'oisiveté, il rompit avec son héritage pour s'engager dans une vie de labeur, comme entrepreneur, puis comme philosophe. Il fut le théoricien d'un nouveau système dirigé par une élite de savants et de « producteurs », l'inventeur d'une société nouvelle régie par l'industrie et la morale paulinienne d'amour fraternel. Ces idées réformatrices valurent à Saint-Simon de finir sa vie dans un grand dénuement, en rupture complète avec son milieu, mais entouré de quelques disciples fermement décidés à diffuser sa doctrine. Marginalisé de son vivant, Saint-Simon fut après sa mort l'objet d'un véritable culte. Son crâne et son cerveau furent étudiés par Gall, le fondateur de la phrénologie, qui y cherchait les caractéristiques du génie. Le crâne fut ensuite conservé par ses fidèles comme une relique et entra dans les collections du Museum², d'où il fut tiré pour l'exposition. L'image de Saint-Simon fut popularisée dans les années 1840 par une effigie où il apparaît de profil, un petit foulard noué autour du cou³.

2. Museum d'Histoire Naturelle, collections d'anthropologie, 24861.

3. BnF, Estampes et photographie, N2.



Adélaïde LABILLE-GUYARD : *Portrait de Claude-Henri de Rouvroy, comte de Saint-Simon*
en l'an IV (copie par RAVERGIE, hst., 1848) © BNF, Arsenal

L'aristocrate que l'on voyait, sur un portrait daté de l'an IV⁴, poser en habit à la française, se mue ainsi *post-mortem* en homme de condition ouvrière. Le portrait et l'effigie, tous deux exposés, offrent un raccourci saisissant des conséquences de ses choix sur la vie de Saint-Simon : en renonçant aux privilèges de sa naissance, il devint un transfuge renié par la classe possédante, célébré par celle des travailleurs.

C'est après la mort de Saint-Simon, en 1825, que le saint-simonisme fut fondé et développé. Le groupe attira rapidement de nouveaux fidèles issus de toutes les classes sociales, séduits par la promesse d'une société méritocratique et par la cohérence du discours saint-simonien. Fidèles à une intuition de Saint-Simon, qui conférait à son « nouveau christianisme » un rôle de lien social, le saint-simonisme se proclama religion nouvelle, puis se dota d'une hiérarchie collégiale dirigée par deux « Pères suprêmes », Bazard et Enfantin. Les saint-simoniens usèrent de trois moyens pour diffuser leurs idées : la publication d'organes de presse (*Le Producteur*, *l'Organisateur* puis *Le Globe*⁵), la distribution de brochures et de tracts⁶ ; l'apostolat et l'organisation de missions, en province ou à l'étranger ; l'immersion dans les salons intellectuels et mondains, en particulier à Paris. Les saint-simoniens en effet, dans les années 1828 à 1830, eurent l'oreille des grands esprits de leur temps : Heine, Liszt, Berlioz, Sainte-Beuve, George Sand, entre autres. Ils furent reçus à l'Arsenal, chez Nodier, à l'occasion de ces célèbres soirées du dimanche qui rassemblaient la fine fleur du romantisme français.

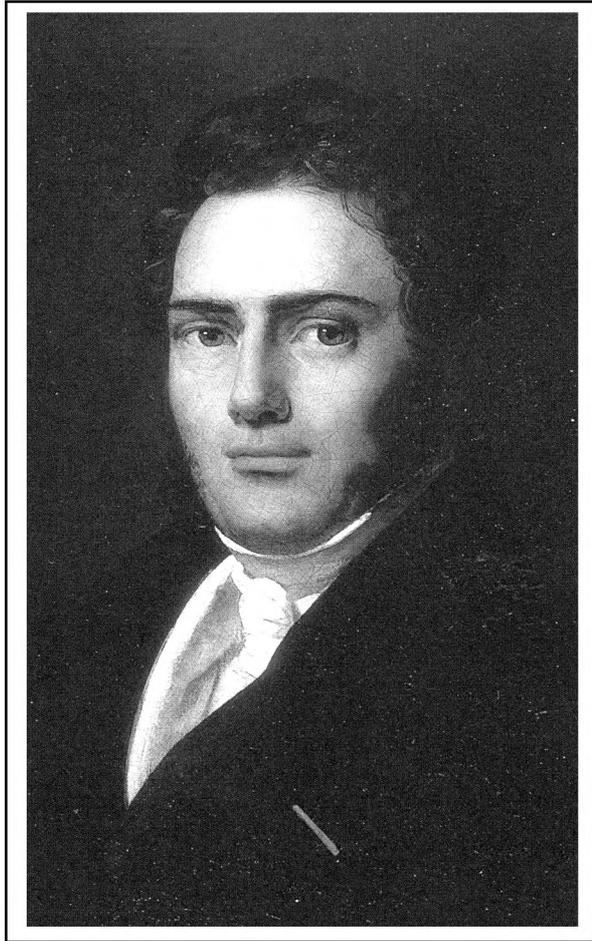
La base du système saint-simonien est l'éducation, qui seule permet de déceler les capacités de chacun et de pourvoir aux besoins matériels, intellectuels et moraux de « la classe la plus nombreuse et la plus pauvre ». « A chacun selon ses capacités, à chaque capacité selon ses œuvres », fut leur plus célèbre proclamation⁷. Le développement du crédit à des fins industrielles et la construction de voies de communication nationales et internationales furent les piliers de leur projet économique. Les disciples, également soucieux d'instaurer l'égalité entre les hommes et les femmes,

4. *Claude-Henri de Rouvroy, comte de Saint-Simon*, portrait par Adélaïde LABILLE-GUYARD, huile sur toile, copie par RAVERGIE en 1848 du pastel original daté de l'an IV (1795-96), BnF, Arsenal, FE ICONO 4.

5. BnF, Arsenal, FE-974, FE-1142, FE-2076.

6. Cf. par ex. le ms 7891 br 5.

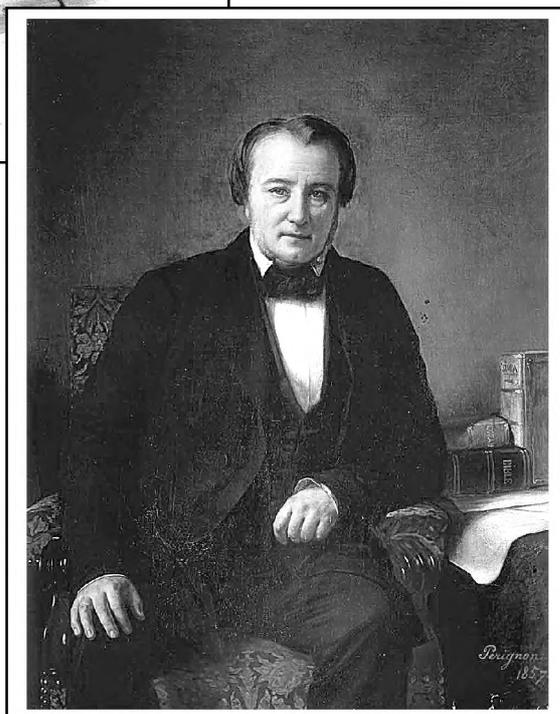
7. Cette formule fut abondamment exploitée et figure en particulier en exergue du *Globe* saint-simonien.



Henry SCHEFFER :
Portrait de Saint-Amand Bazard (1821)
Musée de la Vie Romantique, Paris



LECLER :
*Enfantin ("Le Père"), chef de la
 religion saint-simonienne*
 Lithographie, BNF, Arsenal



PERIGNON :
Portrait de Prosper Enfantin (1857)
 hst., BNF, Arsenal

furent en contact avec Flora Tristan ou George Sand ; cette dernière fut même pressentie pour incarner la « Mère », la femme-messie qui prendrait place à la tête de la religion saint-simonienne.

La pertinence du projet saint-simonien est grevée par le souvenir caricatural de l'expérience de la communauté de Ménilmontant : groupés autour du Père Enfantin, quarante apôtres, vêtus d'un gilet qui, en signe de solidarité, se boutonnait dans le dos, vécurent durant l'été 1832 au rythme des travaux d'écriture de leurs « évangiles » (le Livre nouveau) et de cérémonies rituelles. L'exposition fut l'occasion de rassembler, pour la première fois, dans le grand salon de l'Arsenal, un ensemble exceptionnel de témoignages de cette folie : le gilet porté par Enfantin à Ménilmontant, brodé au nom du « Père »⁸ ; le manuscrit du Livre nouveau⁹ ; les croquis des cérémonies du « Temple » par Machereau¹⁰ ; les partitions des chants de Félicien David¹¹ (on pouvait également entendre un enregistrement de la « Ronde » de David, remise au goût du jour, cent ans après sa création) ; les portraits de saint-simoniens en costume par Léon Cogniet¹² et un certain nombre d'objets personnels, souvenirs, bijoux¹³. Le visiteur aura-t-il ressenti l'atmosphère enfiévrée, carnavalesque de Ménilmontant ? Le saint-simonisme jetait là ses derniers feux et immortalisait son ultime combat. Un procès retentissant condamna le groupe à la dispersion et mit fin à l'aventure collective. Endossant « l'habit bourgeois », les saint-simoniens rentrèrent progressivement dans le monde.

Un nouveau monde industriel et de communication (1835-1870)

L'interdiction officielle du saint-simonisme contraignit les saint-simoniens à passer de la théorie à la pratique. En France, tous les domaines de la société civile, la politique, le journalisme, les affaires, furent influencés

8. BnF, Arsenal, FE ICONO 44.

9. BnF, Arsenal, ms 7640-7641.

10. BnF, Arsenal, ms 13910.

11. BnF, Arsenal, FOL-Z-3303 à 3312 ; transfert de la « Ronde des compagnons », enregistrement sous la direction de Henri RADIGUER, sur borne audio par le département de l'Audiovisuel de la BnF.

12. Huiles sur toile, Versailles, Château, MV 7085, 7086, 7088 et 7090, et dessins, Orléans, Musée des Beaux Arts, inv. 498, 485, 575-443, 575-444, 575-446.

13. Pour la plupart issus de collections particulières.

par l'engagement des ex-disciples de Saint-Simon. Certains fondèrent leur propre école de pensée, comme Pierre Leroux, l'ancien directeur du journal *Le Globe*. Après sa rupture avec le saint-simonisme, il collabora à la *Revue encyclopédique* et à l'*Encyclopédie nouvelle* et devint une figure du socialisme républicain. En 1841, George Sand s'engagea auprès de lui pour lancer la *Revue indépendante* ; de même, elle soutint la communauté qu'il avait fondée à Boussac, autour de l'imprimerie de la *Revue sociale*. C'est bien le thème de la défense des « travailleurs » qui avait rapproché le philosophe et la romancière.

Dans le domaine industriel, les réussites saint-simoniennes sont particulièrement éclairantes. Après l'interdiction du mouvement, l'Égypte puis l'Algérie concentrèrent un temps les espoirs des derniers saint-simoniens de construire des unités modèles de production et des réseaux modernes de communication, préalables à une union régénératrice entre les peuples. Dès les années 1830, les ingénieurs saint-simoniens proposèrent leurs services au pacha d'Égypte Méhémet Ali ; leur ambition fut rien moins que « l'union des deux mers » par l'isthme de Suez, dont ils étudièrent, à la suite des ingénieurs embarqués par Bonaparte, la faisabilité. Le projet de percement de l'isthme restait l'obsession d'Enfantin. Dans les années 1850, il le relança en fondant une Société internationale d'étude du canal de Suez, dont les archives sont toujours conservées à l'Arsenal¹⁴, et chercha auprès de Ferdinand de Lesseps les appuis diplomatiques indispensables au creusement. Lesseps, muni des plans de la Société d'étude, remplit sa mission. Puis Enfantin et lui se fâchèrent ; la suite est connue. Enfantin, amer mais philosophe, n'eut pas l'heur de voir Lesseps concrétiser le rêve de sa vie, car il mourut cinq ans avant l'inauguration.

En France, le réseau saint-simonien donna pleinement la mesure de son talent. Ce sont d'anciens théoriciens de l'économie saint-simonienne, les frères Pereire, qui créèrent la première banque d'affaires française, révolutionnant le système bancaire et inaugurant la fondation, dans les années 1850 et 1860, de toute une série d'établissements nouveaux (le Crédit lyonnais, le Crédit industriel et commercial, la Société générale etc.). Les ingénieurs et hommes d'affaires d'obédience saint-simonienne furent également des artisans majeurs de la construction du réseau ferré français et les fondateurs d'établissements industriels durables, tels que la Société générale des Eaux. Derniers exemples, ce sont d'anciens fidèles parmi les

14. Le fonds contient en particulier de très belles cartes, dont plusieurs furent exposées : FE ICONO 49, ms 7830 (4), FE-538.

fidèles, Michel Chevalier et Arlès-Dufour, qui ont négocié le traité de libre-échange franco-anglais de 1860, cependant que Charles Lemonnier œuvrait pour la paix et la défense des « États-Unis d'Europe ». Les portraits d'Arlès-Dufour¹⁵, de Chevalier¹⁶, de Pereire¹⁷, assagis, triomphants, accueillaienent le visiteur dans le dernier salon de l'exposition. Au terme d'un siècle de mutations, après une vie de combats ardents et de projets audacieux, les saint-simoniens pouvaient se féliciter d'avoir contribué à fonder la France industrielle comme l'Europe des nations.

Nathalie COILLY

Conservatrice

Bibliothèque nationale de
France, Bibliothèque de l'Arsenal

Co-commissaire de l'exposition

Le siècle des saint-simoniens

Le siècle des saint-simoniens :

du Nouveau christianisme

au canal de Suez

Catalogue sous la direction de N. COILLY et P. RÉGNIER,
Paris, Bibliothèque nationale de France, 2006.

Bibliographie sélective disponible sur le site www.bnf.fr
(onglet Catalogues et bibliothèque numérique, Bibliographies, section Histoire).



15. François Arlès-Dufour, portrait attribué à Léon Bonnat, huile sur toile, 1869, collection particulière.

16. Michel Chevalier, portrait de Victor Mottez, huile sur toile, collection particulière.

17. Émile Pereire, portrait de Paul Delaroche, huile sur toile, 1854, Mulhouse, Cité du train.

LIVRES, REVUES, ÉTUDES

MANIFESTATIONS CULTURELLES

VIE DE L'ASSOCIATION

GEORGE SAND PARUTIONS

George SAND *Histoire de ma vie* texte intégral

édition établie, présentée et annotée
par Martine REID,
publiée avec le concours du C.N.L.
Gallimard, Quarto, Paris, 2004,
un vol., 1672 p., 104 ill., 14 x 20,5 cm,
25 €.

CETTE ÉDITION de l'autobiographie de George Sand est à placer parmi les publications marquantes de l'année du bicentenaire ; c'est la première édition intégrale depuis celle de G. Lubin dans la collection de la Pléiade, en 1970-71, seule à fournir les variantes. Cette édition annotée, et sous un format commode, du texte revu par Sand en 1875, ne double pas l'édition Pirot en 10 volumes, qui reprend le texte paru dans *la Presse* et qui offre de belles introductions, mais pas de notes.

Dans sa préface substantielle (p.7-30), intitulée « Une femme qui écrit », Martine

Reid insiste sur ce qu'elle appelle par euphémisme la « réception singulière » de cette autobiographie majeure et indique les multiples axes de cette œuvre considérable, qui occupa environ huit années de la vie de l'écrivain. C'est Hetzel qui en 1847 la décide à écrire ce qui doit couper court aux légendes et aux biographies des contemporains, Janin ou Mirecourt. L'œuvre entreprise commence par une réflexion sur la définition de son projet dont la correspondance porte la marque. Elle exige des recherches : enquête et recherche de documents auprès de témoins, comme les Vallet de Villeneuve, lecture de la correspondance de son père, mais aussi des historiens, d'Henri Martin à Thiers. Sand refuse la posture de la confession et l'histoire de ses amours, elle veut s'inscrire dans le devenir collectif de la France, depuis la singularité de sa naissance qui demande qu'elle remonte jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, et faire l'histoire des émotions, des idées et des espoirs d'une génération inscrite dans le mouvement long d'une Histoire qui est progrès vers la liberté. C'est en même temps et d'abord, le récit d'un développement intérieur où les dimensions religieuse et politique sont capitales et liées par le mot de *foi*, que l'auteure réussit à

réitérer à la fin de l'ouvrage, aux sombres temps de l'empire autoritaire. Aurore Dupin est née des bouleversements de la révolution, George Sand émerge comme liberté et comme artiste au lendemain d'une autre révolution ... Martine Reid, comme dans son essai *Signer Sand*, insiste sur les dévastations intérieures nées du conflit de ses deux mères, à l'origine du vide intérieur que Sand aurait toujours ressenti ; sur ses deux éducations successives, à Nohant, où elle a notamment puisé une « connaissance irremplaçable du monde rural » et au couvent, où la rencontre d'amitiés féminines non possessives lui fut une formation affective et morale. Elle indique ce qui n'est pas pensé dans *Histoire de ma vie* : « l'identité de la voix narrative et du personnage », c'est-à-dire l'identité sexuelle.

Une note sur le texte, de 5 pages, confronte les manuscrits (incomplets), les éditions, la correspondance de Maurice Dupin : « retouchée...mais guère trahie » par George Sand ; des notes d'éclaircissement, peu nombreuses, s'ajoutent à celles de Sand.

La très riche et très utile section « Vie et œuvre » (p.1517-1629), abondamment illustrée, constitue une chronologie détaillée, appuyée sur le texte *d'Histoire de ma vie*, dont elle facilite ainsi la lecture, et sur la *Correspondance* ; les œuvres principales y sont résumées, (parfois de façon erronée, comme *le Pêché de Monsieur Antoine*) ; en marge sont citées les opinions ou témoignages de contemporains, Sainte-Beuve et Musset, Dumas, Balzac, Tocqueville, Hugo, Banville, Zola, Barbey, Baudelaire, Flaubert, et Taine avec qui Sand eut un dialogue intellectuel tardif : la communication de Sand avec son siècle apparaît à plein. L'action politique et les interventions dans la presse sont indiquées avec précision et sympathie – M. Reid ne cite que les plus modérés des

jugements de Sand sur la Commune – et appuyées de nombreux documents de presse. Parmi les multiples images, figurent outre celles des trésors du Musée de la vie romantique, celles de manuscrits de la B.H.V.P. et de la B.N.F. (qui possède, par exemple, la première lettre conservée d'Aurore à sa grand-mère, écrite en 1812, p. 1528) ; Martine Reid nous fait découvrir de nombreux dessins de Sand, spontanés et sans prétention, appartenant à la collection Dina Vierny : 3 dessins de jeunes filles datant du couvent (p. 1530), de ses petites-filles : Jeanne (p. 1587), Aurore et Gabrielle (p. 1615)...L'atelier familial, marionnettes et dendrites, est également bien documenté. L'ensemble rend cette édition agréable, suggestive et complète : des spécialistes au public cultivé, elle doit rencontrer de nombreux lecteurs.

Michèle HECQUET



George SAND

Jean de La Roche

**Texte établi, préfacé et annoté
par Claude Tricotel,
postface de Jean Courrier,
Éd. De Borée, 2006, 396 p.**

À EN CROIRE sa lettre de décembre 1872 à Flaubert, Sand était moins confiante dans son avenir d'auteur que Stendhal :

« Moi je crois que dans cinquante ans je serai parfaitement oubliée et peut-être durement méconnue. [...] Mon idée a été plutôt d'agir sur mes contemporains, ne fût-ce que sur

quelques-uns, et de leur faire partager mon idéal de douceur et de poésie. »

La postérité en a décidé autrement. La renaissance de George Sand, sa « recanonisation » ne cesse de s'affirmer, à laquelle le bicentenaire a donné un nouvel élan dont témoignent avec éclat les nombreuses rééditions de ses oeuvres.

Jean de La Roche (1859)¹, roman d'amour et de formation, est à la fois marqué par le romantisme – le paysage état d'âme – et par l'esprit scientifique de l'époque, incarné par une héroïne trop raisonnable, « porte-parole de George Sand sans en avoir l'âge ni l'expérience », comme le note, non sans intention critique, Claude Tricotel. Certes, on peut reprocher certaines faiblesses, un peu (ou trop) de didactisme à l'écrivain, mais on ne saurait pas lui dénier la *continuité* fondamentale de sa pensée. Car l'héroïne de l'histoire, Love, n'est pas du tout isolée dans l'univers romanesque de Sand : précédée par Lélia, Edmée, Yseult ou Consuelo, plus ou moins *prêcheuses*, elle continue de revendiquer pour la femme le droit à la liberté, au savoir, des rapports d'égalité avec l'autre. Ce qui la distingue, c'est qu'elle est plus « raisonnable » et plus émancipée que ses soeurs passionnées des années 30-40². L'idéal de la jeune fille savante (le travail intellectuel lui est déjà presque un métier) – réaliser un amour paisible dans le mariage, tuer le « démon sauvage » de la passion et les aspirations à l'impossible – n'est pas sans rappeler les propos d'un véritable savant dans un roman de la même période, pour qui la passion n'est que « l'amour devenu fou » (*Valvèdre*, 1861).

En arrière-fond de l'intrigue passionnelle – opposant puis réunissant une jeune bourgeoise riche et pondérée à un aristocrate désargenté, passionné, frappé par le

mal du siècle – s'esquissent en filigrane, avec certains aspects de la vie quotidienne, les grandes tensions sociales et les espoirs du siècle, ce qui donne au roman un intérêt socio-historique. Mais le charme particulier à *Jean de La Roche* vient surtout du cadre dans lequel Sand a placé ses personnages. Les hautes montagnes de l'Auvergne ne sont pas là pour le simple pittoresque : elles ont ici, comme ailleurs, un rôle symbolique et essentiellement constitutif. Considérée le plus souvent comme fille et *poète* de la campagne berrichonne, Sand a « toujours rêvé des hautes montagnes » (*Histoire de ma vie*), et fini par devenir une grande voyageuse. Comme l'a noté Simone Vierre : la montagne, chez Sand, faite « à la fois des souvenirs précis et enthousiastes de voyages » et « de sensations remontant à la tendre enfance », est « liée à un schéma imaginaire d'élévation mystique », mais avec « le nécessaire retour à la réalité³ ».

Cette fois-ci, les souvenirs sont bien frais : après le voyage en Auvergne, en mai-juin 1859, Sand commence presque tout de suite la rédaction de son roman. Pour les belles descriptions du paysage et celle, minutieuse, du château de La Roche (château réel de La Rochelambert, entre Le Puy et La Chaise-Dieu), elle a largement puisé dans son journal de voyage. Les notes du carnet et les passages du roman y correspondant – leurs rapports étroits sont bien démontrés par Claude Tricotel – prouvent une fois de plus combien George Sand était douée d'une rare faculté d'observation.

Cette édition est la réimpression des Éditions de l'Aurore (1988, 1991) : une présentation riche en informations, avec des documents sur l'accueil de la presse. On regrettera cependant l'absence des variantes et des illustrations. Vu le public

visé, certaines allusions mythologiques auraient gagné à être commentées. On lira, en revanche, ajouté en postface, l'excellent article de Jean Courier, ses réflexions fort stimulantes sur le roman⁴.

Anna SZABÒ

1. Rappelons ici l'intérêt de la préface : sur la création romanesque, sur les rapports entre réalité et fiction.
2. Les romans de la maturité sont peuplés par ce type de personnage : Constance Verrier (1859), Tonine (*La Ville noire*, 1860), Cécile (*Mademoiselle Merquem*, 1868), Sarah (*Malgrétout*, 1870), Nanon (1872).
3. *George Sand, la femme qui écrivait la nuit*, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2004, p. 120 et 134. Voir aussi Marielle Caors, *George Sand, De voyages en romans*, Royer, 1993, pp. 156-160.
4. Paru dans *Présence de George Sand*, février 1990.



George SAND : *Nanon*
texte intégral établi, présenté
et annoté par Nicole MOZET
d'après l'édition originale (1872),
Christian Pirot, 2005, 305 p.

George SAND : *Nanon*
Préface, notes et dossier
de Nicole SAVY
Babel, n° 693, 2005, 372 p.

L'UN DES DERNIERS romans de George Sand, *Nanon*, a pour près d'un siècle sombré dans l'oubli. C'est à Nicole Mozet que revient le mérite d'avoir rappelé ce roman au large public, dans une édition de 1987, depuis longtemps épuisée. Les lecteurs ont à présent le rare bonheur d'obtenir, la même année, deux éditions de ce beau roman

sandien, avec des dossiers et éclairages différents. *Nanon* est une histoire à la fois simple, émouvante et originale. L'héroïne éponyme, une paysanne orpheline du Berry devenue épouse du marquis de Franqueville, raconte sa vie dont l'enfance et la jeunesse se sont déroulées juste avant et pendant la Révolution française. Le roman présente le destin d'une jeune fille courageuse, intelligente, généreuse et sensible, dotée à la fois d'un grand cœur et du sens pratique des affaires. Nanon, de pauvre paysanne dont les mérites personnels et un mouton à élever constituaient le seul bien, arrive à l'opulence grâce à son travail, son courage et un heureux concours de circonstances qu'elle fait tourner à son profit, mais sans spéculations. C'est aussi une histoire d'amour qui unit la bergère à un honnête homme, Émilien de Franqueville, que la famille a abandonné à son sort. Un amour qui n'a rien d'une passion, étant plutôt une profonde union d'âmes-sœurs que le destin unit contre les préjugés sociaux de l'Ancien Régime. *Nanon* est aussi un roman historique dans lequel la Révolution française est évoquée à travers ce qu'en pouvaient vivre et comprendre les habitants d'une pauvre région éloignée du centre des événements. Elle y est impliquée dans la quotidienneté difficile et souvent dangereuse que les protagonistes affrontent avec beaucoup de fermeté : Émilien séquestré par le tribunal révolutionnaire est libéré grâce à Nanon, ils se réfugient dans un endroit caché, et magique, de Valcreux où ils attendent la fin de la Terreur ; enfin, le jeune homme s'engage dans l'armée républicaine et revient de la guerre sans son bras droit. Racontée laconiquement, cette histoire tient peu du romanesque ; elle se distingue pourtant par l'union de plusieurs couches de sens. Roman de formation en même temps que roman historique, *Nanon* dessine le par-

cours peu commun d'une paysanne qui accède à l'éducation et à la richesse par ses propres moyens. C'est en même temps le récit de formation d'une personnalité qui acquiert la plénitude dans le rayonnement de sa féminité. La romancière y exprime aussi ses idées sur la révolution, la République et la Terreur : aux lendemains de la guerre de 1870 et de la Commune de Paris, Sand exprime son refus des excès de la violence qui, croit-elle, ont dévoyé et perdu la Révolution de 1789. Enfin, le récit de *Nanon* est d'une limpidité cristalline, d'une simplicité sans mièvrerie, faisant penser à un chant clair, sans une seule fausse note. George Sand y atteint le sommet de l'art de *La Mare au diable*.

Les dossiers préparés par Nicole Mozet et Nicole Savy font valoir les qualités du roman, en mettant l'accent sur ses divers aspects. Dans sa Préface, Nicole Mozet attire l'attention sur plusieurs d'entre eux : les idées politiques et sociales de Sand en 1871 qui s'impriment sur le roman ; la dimension originale, car féminine et paysanne, de l'image de la Révolution, trait fort moderne ; le sens du couple Nanon-Émilien qui donne la priorité à la femme, seule capable de réaliser une véritable révolution politique et sociale. N. Mozet remarque que, grâce à l'importance du motif de l'éducation du peuple, *Nanon* « est déjà un roman profondément ancré dans l'espace mental de la Troisième République » (p. 32) L'auteur indique aussi les références intertextuelles, rattachant *Nanon* aux œuvres de Sand et d'autres auteurs. Les deux textes joints en appendice, le compte rendu de Zola et la lettre de Flaubert, ouvrent une perspective instructive sur la réception de ce roman sandien. Dans sa *Préface* et les notes, Nicole Savy se concentre plus particulièrement sur les deux protagonistes : leurs traits, les étapes

de leur métamorphose et de leur amour, le sens profond de leur union. Elle s'arrête aussi sur la dimension historique de *Nanon*, qu'elle estime importante : elle rappelle et explique tous les grands faits de la Révolution évoqués dans le roman, mais souligne aussi que Sand « s'intéresse à l'histoire économique et sociale encore plus qu'à l'histoire politique » (p.13). D'autres aspects du roman sont relevés : les attaches au XVIII^e siècle, si cher à Sand ; l'empreinte autobiographique (*Nanon* rappelle la châtelaine de Nohant) ; l'importance du geste de la mémorialiste fictive qui réalise le rêve de Sand de faire écrire au peuple sa propre histoire pour la sauver de l'oubli. N. Savy insiste aussi sur le caractère idéaliste et édifiant du roman. N. Mozet et N. Savy sont unanimes à signaler l'importance des cadres et des paysages opposant Creuse et Berry ; elles désignent aussi le caractère symbolique du couple Nanon-Émilien qui figure l'union de l'aristocratie et du peuple, de même que le caractère utopique de cette histoire. « C'est en effet comme une utopie qu'on doit lire *Nanon* » (N. Mozet, p. 7) Toutes ces lumières projetées sur *Nanon* dans les deux dossiers aident le lecteur à comprendre tous les sens cachés, voire à mieux goûter les beautés de ce dernier chef-d'œuvre de George Sand.

Regina BOCHENEK-FRANCZAKOWA



ÉTUDES

**Olga B. KAFANOVA
et Maria V. SOKOLOVA**

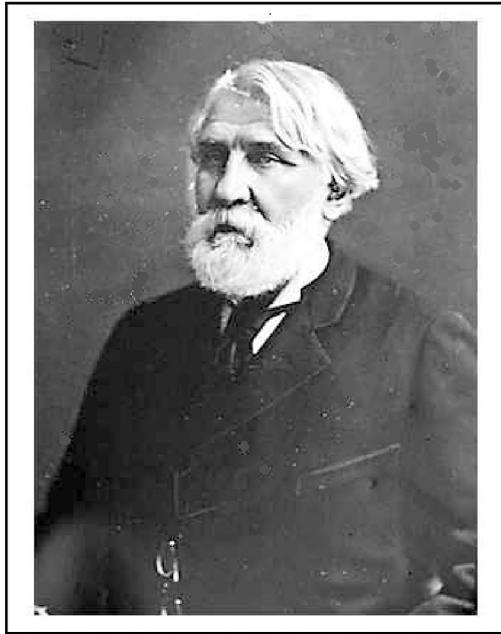
**George Sand v Rossii. Bibliografija
russkih perevodov
i kritičeskoj literatury
na ruskom iazyke (1832-1900)
Imli Ran, Moscou, 2005, 590 p.**

CETTE BIBLIOGRAPHIE des traductions russes de George Sand et des matériaux critiques en langue russe sur son œuvre couvre la période allant de la première recension d'un roman (*Valentine*, 1832) à la publication par V. Karénine de sa monumentale biographie. O. KAFANOVA et M. SOKOLOVA ont dépouillé les collections des principaux périodiques russes parus durant ces sept décennies. Leur travail puise aussi dans les correspondances, journaux intimes ou souvenirs laissés par les acteurs du monde littéraire et culturel, d'A. Pouchkine à I. Gontcharov, d'O. Senkovski à I. Aksakov, d'I. Panaev à I. Tourguéniev, etc.

Le répertoire comprend deux grandes parties. La première recense les traductions (entrées 1-213), classées en trois rubriques suivant chacune l'ordre chronologique : romans et nouvelles de Sand ; son théâtre ; ses articles, essais et mémoires (*Histoire de ma vie*). L'inventaire permet de vérifier le nombre des titres traduits, leur variété et la rapidité des parutions. C'est ainsi par exemple qu'en 1853 chaque grande revue pétersbourgeoise s'adjuge un roman tout juste publié en France, *Mont-Revêche* (*Le Contemporain*), *La Filleule* (*La Bibliothèque de lecture*) et *Les Maîtres sonneurs* (*Les*

Annales de la patrie). Nombre de textes aujourd'hui presque oubliés ont voix à ce chapitre, comme *Les Dames vertes*, *Flavie*, *Constance Verrier* et même *Carl*. *Les Dames vertes* (Hetzel, 1859) sont d'ailleurs traduites dès la publication en feuilleton du *Monde illustré* (1857). À partir de 1860, les nouveautés sandiennes continuent d'affluer, mais on commence à republier les anciens titres. Le siècle s'achève sur une collection en 18 tomes (1896-1899), tandis que les *Contes d'une grand-mère* ou *Gribouille* reparaissent maintes fois en éditions séparées. Romans, nouvelles et contes se taillent évidemment la part du lion dans ce bilan, mais les lecteurs russes accèdent aussi à quelques essais, comme la préface à l'*Obermann* de Senancour (1843 et 1847). La rubrique concernant le théâtre ne compte que huit entrées, soit six titres traduits, mais le recoupement avec la deuxième partie du répertoire montre que *Mauprat* (Orel, 1880) fut joué en russe à Saint-Petersbourg dès 1856 (entrées 911 et 915).

La deuxième partie (entrées 214-1933) recense, toujours par ordre chronologique, les matériaux critiques. Elle regroupe les comptes rendus de titres ou de spectacles sandiens, des articles littéraires généraux ou plus spécialement consacrés à Sand, enfin des jugements portés sur elle dans un essai, une lettre, une page de souvenirs. Les remarques incidentes voisinent dans ce relevé avec les études substantielles concernant sa personne, son œuvre, son influence littéraire ou morale ; parfois la teneur sandienne se borne à nommer l'écrivain pour invoquer son autorité ou son exemple. Les dimensions et la portée des textes référencés sont donc aussi variables que leur provenance. C'est pourquoi chaque entrée s'accompagne d'une notice et souvent d'un extrait permettant de cerner le sujet et l'orientation du propos.



Ivan Tourguéniev, vers 1877
(photographie de NADAR, cl. archives)



Mikhaïl Lermontov en 1837, par Piotr ZABOLOTSKY
(cl. archives)

La moisson est très riche, aussi ne donnerons-nous que quelques exemples pris à dessein hors des plus éclatants (succès de *Jacques*, prestige de *Consuelo*, etc.). L'actualité sandienne résonne en Russie même quand elle n'y retentit pas directement ou de manière ouverte (la censure interdit certains sujets) : la publication de *Spiridion* (1839), l'échec de *Cosima* (1840), la fondation de la *Revue indépendante* (1841), les pièces jouées à Paris dans les années cinquante reçoivent un écho. L'intérêt immédiat faiblit pourtant durant les années soixante, qui déjà considèrent l'héritage sandien comme un legs du passé. Insérée année après année dans l'inventaire des discours critiques, la rubrique "Belles-lettres" montre enfin que le nom de Sand s'invite dès 1834 dans la fiction (*Abbadonna* de N. Polevoï), au théâtre (*Le Bal masqué* de Lermontov, 1835), dans les vers de K. Pavlova (1841) et d'A. Grigoriev (1844-1845). Mais pourquoi ces nombreux "Compléments" (entrées 1694-1933) mis à part au lieu d'être intégrés à la liste principale ? Rien ne justifie cette disjonction, qui s'explique sans doute par une difficulté technique liée au calendrier de fabrication du livre.

La collecte révèle des faits anecdotiques, tel ce plagiat russe de *L'Uscoque* écrit pour le théâtre (1849) mais dont on ignore s'il fut monté, ou carrément curieux, comme l'annonce en 1857, par les *Nouvelles de Saint-Petersbourg*, d'un autodafé commis à Grasse par un moine capucin aux dépens des œuvres de Sand, Voltaire, Dumas et Sue (laissons aux historiens le soin de vérifier...). Plus sérieusement, les auteurs de l'ouvrage n'ont pas ménagé leur peine en limitant le dépouillement aux périodiques les plus en vue des deux capitales (voir les entrées 1268, 1271, 1362, etc.). On découvre alors dans *Le Messager d'Odessa* un fervent adepte

de Sand, qui examine *La Daniella* en 1858, imprime une longue nécrologie en 1876 et réfute les jugements de Zola sur la romancière : « Émile Zola se trompe, à mon avis, en niant tout avenir à la tendance littéraire qu'elle représente » (entrée 1389). Nombre de voix se font d'ailleurs entendre pour contredire Zola : son article (*Le Messager de l'Europe*, 1876) donne lieu à une polémique qui intéresse aussi le devenir des lettres russes, et qui n'échappe pas à Dostoïevski.

Une lacune dans ce recensement concerne le poète et critique A. Grigoriev : l'édition de sa correspondance par R. Vittaker et B. Egorov (Moscou, Nauka, 1999) révèle en effet les traductions projetées (*Consuelo*, 1848) ou réalisées par lui (*Le Château des Désertes* et *Molière*, 1851). On regrette que certaines œuvres ne soient pas complètement identifiées, ce qui retentit sur l'index final. Celui-ci laisse subsister *Zamok Villepreux* sans le rattacher au *Compagnon du tour de France*. Il fait un sort à *Nello, ili zamok Muhldorf* (entrée 785) sans y reconnaître ce qui deviendra *Maître Favilla. Malgrétout* n'est pas déchiffré à travers *Dve sestry* (*Les deux sœurs*, entrée 97), ni indexé sous aucun des deux titres. Les *Lettres* sur l'Italie (entrées 196-203) auraient pu être signalées comme tirées des *Lettres d'un voyageur*. Enfin, l'index aurait dû corriger *Le Château des déserts* (pour *Désertes*), erreur provenant de la source russe (entrées 863 et 1725). Ces légers défauts n'ôtent rien aux mérites de cet ample catalogue, utile pour compléter les travaux sur la réception de l'écrivain.

Deux études précèdent le répertoire proprement dit. Auteur de *George Sand et la littérature russe du XIXe siècle (1830-1860)*. *Mythes et réalité* (Tomsk, 1998, en russe), O. Kafanova récapitule ici « Le

phénomène George Sand en Russie au XIXe siècle » (pp.5-56).

Quant à M. Sokolova, elle retrace « Le destin de V. Komarova-Stasova, alias Vladimir Karénine » (pp. 57-70). L'avant-propos annonce la suite du présent ouvrage, c'est-à-dire une bibliographie consacrée cette fois au XXe siècle : souhaitons bon vent aux deux chercheuses.

Françoise GENEVRAY



Marie-Paule RAMBEAU :
***Chopin. L'enchanteur
autoritaire***

L'Harmattan, collection « Univers
musical », Paris, 2005,
957 pages, 68 €.

C'EST UNE SOMME sur Chopin que nous livre Marie-Paule Rambeau, après son excellent travail sur *Chopin dans la vie et l'œuvre de George Sand* (Les Belles Lettres, 1985, réédité en 2004). Monument imposant par le format que ce gros pavé de 7 centimètres d'épaisseur, mais dont la lecture est toujours captivante et stimulante.

Le sous-titre, surprenant au premier abord, a été emprunté à Julien Green, évoquant « Chopin, grand enchanteur autoritaire qui embellissait mes chagrins et mes déceptions » ; mais à la réflexion, il définit bien l'art tout de charme, mais porté par une grande énergie et une exigence inflexible, de ce merveilleux poète du piano.

Marie-Paule Rambeau est à son tour une sorte d'« enchanteur autoritaire », tant son récit est conté d'une plume alerte, mais toujours appuyée sur une science irréprochable, sachant marier avec le plus grand bonheur la narration biographique et l'information documentaire.

Elle commence tout simplement son livre en évoquant les origines des parents de Chopin, et le referme sur les premières manifestations de la vie posthume du musicien. Au fil de quinze chapitres, la biographie de Chopin se déroule, de façon très complète, émaillée de quantité de témoignages de première main et d'extraits de lettres, largement cités, qui la rendent extrêmement vivante. Mais Mme Rambeau a voulu situer cette vie dans le contexte historique, politique, social, religieux ou culturel de l'époque ; on lira ainsi, sur la vie en Pologne, sur l'insurrection de Varsovie, sur les bouleverse-



*Frédéric Chopin évoquant
ses souvenirs de Pologne*
Peinture de Jan STYKA (cl. archives)

ments politiques dans l'Europe, sur l'émigration polonaise en France, sur la vie musicale et artistique parisienne, sur la vie quotidienne à Nohant, sur la facture des pianos, mais aussi sur bien d'autres sujets,

parfois inattendus comme l'homéopathie, des pages synthétiques mais toujours fort documentées, jamais plaquées mais toujours éclairantes pour la vie et l'œuvre de Chopin. D'autres pages sont de vraies mises au point, on peut dire définitives, sur des sujets controversés : ainsi sur les éventuelles tendances homosexuelles de Chopin (page 24 et note 26), sur les lettres apocryphes à Delfina Potocka (p. 379-380), ou sur sa « judéophobie » (p.515 - 516).

Ce n'est pas un des moindres mérites de Marie-Paule Rambeau que d'avoir su tresser, comme elle l'a si bien fait, la biographie et l'histoire de l'œuvre, tant elles sont chez Chopin intimement liées. Les analyses des œuvres viennent à leur place dans la chronologie, distinguées de la biographie par une typographie plus serrée. Ce ne sont pas des analyses techniques, réservées aux musicologues chevronnés, mais l'analyse d'une mélomane sensible, qui sait faire partager au plus large public son émotion, et qui, ayant lu à peu près tout ce qui a été écrit sur l'œuvre (y compris des livres quelque peu négligés de nos jours comme ceux d'Aguetant ou Cœuroy), et notamment les admirables éditions commentées d'Alfred Cortot, en tire la substantifique moelle pour aider son lecteur à entrer dans l'œuvre (et ce, sans l'aide de citations musicales) ; irréprochables musicologiquement, elles se lisent avec bonheur, et témoignent d'une vraie sensibilité musicale, non dépourvue de jugement critique sur des œuvrettes de jeunesse faiblardes.

Le grand apport de cet ouvrage, c'est qu'il s'appuie sur une bibliographie gigantesque des origines à 2004 (dont la sélection, si mal imprimée – mais c'est la faute de l'éditeur –, ne donne qu'une faible idée ; les notes montrent que ce livre est bardé de références), fort bien assimilée et maîtrisée, et sur des sources de première

main, souvent inédites en France. La connaissance de la langue polonaise permet à Marie-Paule Rambeau de nous restituer des textes inconnus ou méconnus, retraduisant ainsi certaines lettres de Chopin défigurées dans l'édition française (voir à ce sujet la note 106 p. 527 : « La traduction française de la *Correspondance* a une fâcheuse tendance à édulcorer, voire à tronquer (Berlioz aurait dit "châtrer") les expressions très crues dont la verveur est l'un des traits originaux de son style »). Nous ajouterons (mais qui s'en étonnera dans notre revue ?) qu'elle connaît dans les moindres recoins – et qu'elle sait la faire parler – la *Correspondance* de George Sand ; son livre est d'ailleurs dédié à Georges Lubin qui lui a « enseigné par son exemple comment tenir d'une main ferme l'attelage ailé de la passion ».

En effet, sans hagiographie, sans inutile accumulation documentaire, mais avec une réelle exigence scientifique animée par une grande sensibilité, Marie-Paule Rambeau nous donne à coup sûr le plus complet et le meilleur ouvrage français sur Chopin, qui fera désormais référence ; la lecture comparée de plusieurs passages du livre de Tadeusz A. Zielinski, chez Fayard, tourne incontestablement à l'avantage de Marie-Paule Rambeau. On lira (et relira) donc son livre avec un grand plaisir et un vif intérêt, mais on le consultera souvent, et on s'y reportera sans cesse comme une mine inépuisable de renseignements fiables (ce qui est si rare de nos jours !). Terminons par un vœu : qu'elle nous donne maintenant une édition française digne de ce nom de la *Correspondance* de Chopin !

Thierry BODIN



Noëlle DAUPHIN (dir.) :

*George Sand, Terroir et
Histoire*

Actes du colloque international
de l'université d'Orléans, 2004,
Presses universitaires de Rennes,
2006, 304 p., 15 x 24 cm., 20 €.

HISTORIENS ET LITTÉRAIRES ont uni leurs travaux dans ce très riche ensemble pour évaluer la double appartenance, nationale, et régionale, d'une écrivaine qui a voulu dans son œuvre, comme le souligne Francis DEMIER dans son introduction, encourager la démocratisation de la propriété paysanne, et l'émancipation de la société rurale : en cela il l'estime proche des radicaux. Gérard PEYLET, dans son article liminaire (« Terroir et Histoire dans l'oeuvre de George Sand ») montre, en s'attachant plus précisément à différents romans sociaux de Sand de *Jeanne à Nanon*, que la fidélité sandienne aux réalités géographiques se double d'une dimension mythique et symbolique.

La contribution de Pierre RÉMÉRAND (« George Sand propriétaire terrienne ») apporte un éclairage nécessaire ; son étude, capitale, évalue l'héritage de la jeune fille, la part du loyer des 3 domaines, totalisant quelque 220 ha, dans le revenu (1/3) de Madame Dupin de Francueil ; cela faisait d'Aurore Dupin une grande propriétaire, dans une région où presque toutes les terres étaient exploitées directement, près de la moitié étant inférieures à 5 ha : son Berry était un terroir de petits propriétaires, qui ne pouvaient pas tous vivre de leur terre. Il évoque les calamités agricoles des années quarante, pendant lesquelles le marasme rural fut alarmant ; la gestion de ses terres était un

pois pour Sand, qui n'en tirait qu'un tiers de son revenu ; mariée sous le régime dotal, elle ne pouvait aliéner son héritage, mais put revendre, après leur séparation, la 4^e ferme achetée inconsidérément par Casimir en 1823. Avec irritation parfois, mais attention toujours, elle supervisait l'exploitation, aidée par Hippolyte, puis par Aucante ; elle favorisa l'activité de ses fermiers et encouragea les nouvelles pratiques ; en 1859, elle engagea un fermier général. Enfin, elle eut à cœur de transmettre son domaine foncier à ses enfants – qui s'empressèrent de le vendre –. G. Sand apparaît bien double : propriétaire soucieuse de l'exploitation raisonnable de ses biens, capable d'empathie avec le paysan qui les cultive. Ses opinions hostiles à l'héritage et la propriété, fidèlement rapportées par l'auteur, n'eurent pas d'incidence sur sa pratique.

Plusieurs études confrontent le monde rural décrit par Sand aux réalités berri-chonnes du XIX^e siècle : Marie-Laurence THIBAUT (« Le contrat de travail dans la littérature champêtre de Sand ») estime que, brèves et dispersées, les notations de la romancière sur les conditions de « louage » des journaliers et domestiques sont pertinentes et exactes. Jean-Pierre SURRAULT (« La vie religieuse en Vallée Noire à l'époque de G. Sand ») met en regard les quelques allusions du corpus sandien, surtout consacrées aux superstitions locales, et les notes rédigées sous le Second Empire par deux curés de la Vallée Noire, prêtres exigeants bien différents de ceux évoqués dans *Histoire de ma vie* : elles font apparaître un pan de la vie rurale que Sand a passé sous silence, l'apogée de la pratique religieuse. Daniel BERNARD évalue en spécialiste [*l*]e regard ethnographique de George Sand sensible dès *Valentine*, et fait justice de la condamnation de Van Gennep : G Sand « a doté le Berry de témoignages ethnographiques

indéniables » ; ses curiosités portent la marque du celtisme, elle a lu le *Barzaz Breiz* (1839), dont le retentissement fut européen. (D Bernard a retrouvé des lettres, ignorées de G. Lubin, qu'elle adressa à La Villemarqué) ; responsable de l'expression « littérature orale », Sand accompagne, voire précède le mouvement de collecte du milieu du siècle, notamment en matière de vocabulaire (son Glossaire des mots de la Vallée Noire) et de musique (Pauline Viardot recueillit à ses côtés des chants et confia ses notes à Julien Tiersot). Noëlle DAUPHIN se consacre à « L'esprit public dans l'Indre au début du XIX^e siècle » : on distinguait entre l'opinion publique (que reflètent les députés) et l'« esprit public » diffus. Ce département, où la noblesse a peu souffert de la Révolution, rejette l'Ancien Régime, on tarde à y adopter le drapeau blanc après Waterloo ; des notables d'esprit indépendant y expriment leur opposition par pétitions et banquets et l'élection plus démocratique des conseils municipaux introduit le débat politique sur la place publique : en 1848, 5 des 7 élus sont des « républicains de la veille ». Claude LATTA (« Du Berry au Limousin : Sand, Borie, Champseix, Pauline Roland 1830-1851 ») retrace l'histoire des militants et des organes de presse créés autour de Sand et de Leroux, dessine parcours et généalogies politiques unissant le Berry à la Rome du socialisme qu'était alors Limoges, pointe le rôle de pivot qui fut celui de Borie. Stéphane DUPONT se consacre aux liens de Sand avec les commissaires du gouvernement du Cher en 1848 : Paul Duplan, Michel de Bourges, Joseph Bidault, Félix Pyat, tous quatre avocats de formation étaient actifs dès 1830 ; les trois premiers furent des défenseurs au « procès monstre » ; Sand les connaissait tous, mais ne fut proche d'aucun, sauf de Michel. Elle fut cependant responsable de son élimination

en 1848. La comparaison de ses contacts avec ces deux groupes fait éclater son choix politique, bien plus proche des socialistes que des républicains.

Plusieurs études « étrangères » mesurent le rayonnement européen de George Sand, et la convergence de ses vues avec celles d'une élite européenne : Pamela PILBAUM s'intéresse à « [l']impact de Sand et du saint-simonisme outre-Manche ». Ce sont les mêmes, John Stuart Mill et Thomas Carlyle essentiellement, qui introduisirent le saint-simonisme et répandirent le nom de Sand, faisant d'elle l'écrivain étranger le plus cité avec Goethe ; mais sa réputation était sulfureuse et aucune de ses oeuvres ne fut traduite avant *Spiridion*, en 1847. Piroska MADACZY (« Liberté et amour, Sand et Petöfi face à la révolution de 1848 ») souligne le parallélisme des réactions de Sand dans ses lettres, et du jeune hongrois dans ses poèmes, puis décline leurs évolutions respectives avant la mort de Petöfi en 1849, à 26 ans, en combattant pour l'indépendance de son pays. Elena MUSIANI consacre essentiellement aux relations de Sand avec Mazzini son étude « Entre romantisme et politique : un itinéraire italien de G.Sand » ; leur lien politique étroit, attesté par leur correspondance entre 1847 et 1853, est précédé par les témoignages d'admiration littéraire du jeune Mazzini réfugié à Londres, car lui aussi, comme Petöfi, reliait Poésie, au sens large, et cause nationale, puis humanitaire. En 1847, la traduction et la publication par Sand de sa lettre au pape, un séjour de Mazzini à Nohant marquent l'apogée de leur accord ; si tous deux furent déçus en 48, Mazzini, une fois de plus proscrit, après l'expédition française de Rome en mai 49, continua à combattre, pour l'idée européenne cette fois, mais il choisit la république plus que le socialisme, Ledru-Rollin plutôt que Louis

Blanc, ce qui condamna bientôt leur amitié.

L'analyse du combat sandien pour les libertés pivote autour de *Mauprat*, avec deux études : en apparence consacrée à la seule « Mise à l'Index de *Mauprat* », la contribution de Philippe BOUTRY interroge plus largement l'œuvre de Sand, sa fidélité à Rousseau, « double de l'auteur [...] dans son éducation philosophique d'autodidacte », à Voltaire dans sa dénonciation de la superstition. En 1841, l'analyse, reproduite en annexe, du jésuite belge Augustin Delacroix souligne 3 points qui rendent dangereuse la lecture du roman : l'anticléricalisme, l'éloge du suicide, le manquement au serment, et s'en prend à l'influence de Rousseau et de Lamennais. De son côté Julie BERTRAND-SABIANI (« De l'utopie à l'histoire : *Mauprat* et le *Journal* de décembre 1851 ») compare le rôle du peuple dans la pensée de Sand en 1837 et en 1851 en mettant en regard deux personnages allégoriques : Patience, au nom symbolique, et Jacques Bonhomme, invoqué dans le *Journal* de 1851 : prophète là, enfant dangereux ici ; mais rassurée par la douceur des mœurs berrichonnes, Sand conserve sa foi dans le peuple, et le progrès.

Les deux études suivantes portent sur l'évolution politique de Sand après la seconde république. Eric ANCEAU examine « G.Sand et le pouvoir politique, du 2 décembre 1851 au 4 septembre 1870 » en lisant de près les écrits intimes, mais aussi livres et brochures ; dans le climat de tension qui précède le renouvellement des pouvoirs prévu en 1852, Sand aux premières heures ne mesure pas le choc du coup d'état, redoutant par-dessus tout la répétition de juin 48. Après la très brève illusion d'un pouvoir socialiste, elle s'adresse à de multiples instances de pouvoir pour obtenir, avec bien peu de succès, grâce et commutations de peine ;

son attitude est marquée, souligne E. Anceau, par un réalisme et un pragmatisme chez elle inusités : elle conseille ainsi à de grands exilés (Hugo, Hetzel, Barbès) d'accepter l'amnistie que ses succès militaires ont inspirée à Napoléon III en 1859 ; « en marge de la république »¹, elle cultive l'amitié du prince Napoléon, cousin de l'empereur, en vue et en marge de l'empire ; elle semble avoir cessé de s'intéresser aux conquêtes sociales (droit de coalition, 1863) et politiques. S'attachant aux réactions de Sand face à la Commune (« Une « chimérique insurrection » : la Commune de Paris dans les Agendas et la Correspondance de G.S. »). Géraldi LEROY, sans pouvoir apporter de nuances à l'impitoyable condamnation de Sand, remarque qu'elle fut brève ; cette fois encore elle redoute de nouvelles journées de juin, et, les yeux rivés sur sa France rurale, comprend que les chances de la république sont liées à son conservatisme social ; mais elle a définitivement perdu le contact avec le Paris populaire, et ne s'inquiète même pas du programme de la Commune, qu'en 1848 elle eût approuvé.

Ce très riche volume se conclut par l'article de Nadine VIVIER : « D'une mission sociale au conte pour enfants : le devenir des romans champêtres de G.S. » qui redonne vigueur à la description et la critique sociales de ces cinq romans – de *la Mare au diable* (1846) aux si méconnus *Maîtres Sonneurs* (1853) tôt rassemblés et édulcorés. Un double index (noms de personnes ; noms de lieux) complète utilement l'ensemble, où Daniel Bernard, J. Pierre Surrault, Pierre Rémérand prolongent leurs analyses parues dans *GS, une Européenne en Berry*². Ce volume précise l'inscription européenne, nationale, régionale de Sand, les limites de son socialisme ; malgré son facile renoncement à la république en décembre 1851, sa

fidélité aux Lumières, son refus massif de la religion instituée, sa préférence pour la petite propriété paysanne, la rapprochent en effet, en dépit de son aversion pour Gambetta, de la pensée radicale.

Michèle HECQUET

1. À la différence de l'auteur, nous n'estimons pas même qu'elle partage le patriotisme républicain.
2. Dont nous avons rendu compte dans *Les Amis de George Sand*, n° 28, 2006.



Romanic Review

**vol. 96, May-nov. 2005,
Special issue George Sand,
pp. 251-462.**

**Claudie BERNARD, David POWELL,
Martine REID edit.**

CE VOLUME BILINGUE rassemble les communications présentées au colloque de New-York de 2004, organisé par les trois éditeurs, et soutenu par l'université d'Hofstra, sur le thème sandien de la famille.

Comme le manifeste l'analyse préliminaire de Claudie BERNARD (« Families and communities in post-revolutionary France »), la plupart de ces 15 études ont le souci de mesurer le roman sandien (et l'autobiographie) aux métamorphoses effectives et aux définitions juridiques du fait familial au XIX^e siècle. Claudie Bernard rappelle quelle peur de l'atomisation de la société a placé plus que jamais la famille, et une famille hiérarchisée, au cœur de la société révolutionnée : conforter la famille fut également le souci des divers socialistes utopiques, comme Cabet et Leroux, à l'exception notable de Fourier ; les différents types d'« association » imaginés en ce siècle se font

métaphores de la famille, qui devient le modèle de tout effort pour se penser, se situer, se relier : c'est particulièrement vrai de Sand, dont C. Bernard définit comme « familialisme » la communauté idéale, centrée sur une héroïne épanouie dans un mariage fondé sur l'égalité.

Dans *Histoire de ma vie*, montre Michelle PERROT (« George Sand : la famille, lieu de mémoire ») en rendant sensible la solidarité des générations, le poids de la mémoire orale, et le rôle des femmes dans sa transmission, Sand élabore une magnifique réflexion sur la famille et les cadres sociaux de la mémoire.

C'est, bien différemment, l'imaginaire de la famille, celui du roman familial selon Freud, qu'y voit à l'œuvre Anne-Marie BARON (« *Histoire de ma vie* ou la famille imaginaire »), soulignant comment la dévalorisation maternelle, violente dans son cas, entraîna une idéalisation de son père, de son mariage d'amour – idéalisation qui sert son propre narcissisme et l'aide à faire de son apparition la clé de la recomposition familiale –, avant de construire une nouvelle famille dont elle se fait le centre et la source.

L'analyse très aigüe que Christine PLANTÉ consacre aux *Couperies* (« *Les Couperies*, ou l'écriture comme *Fort/Da* ») en fait un moment important de la naissance de l'écrivain. Aurore Dudevant évoque un moment d'incertitude de son existence sur fond d'indécision du cadre politique, de solitude au milieu d'un groupe de jeunes amis, en Berry, mais aspirant au lointain Paris. Dans ces 5 pages écrites à l'automne 1830, rompant avec le geste de l'interlocution, la jeune femme se projette à 50 ans de là, se double en une vieille femme, qui donne un journal intime, et un jeune homme qui l'accepte, dispositif destiné à reparaître sous différentes variantes pour figurer

l'auteur dans l'œuvre, l'autorité de l'écriture se fondant souvent chez elle sur l'articulation du masculin et du féminin. Mais le titre choisi par Christine Planté, en reprenant l'analyse freudienne d'un jeu (Fort/Da) où l'enfant surmonte le désarroi de l'absence de sa mère, la montre d'abord sensible et sympathique à l'effort de contrôle symbolique de sa situation par la jeune femme, et à l'interrogation de sa destinée.

C'est un autre rapport d'interlocution mutilé et mystérieux qui retient Anne MCCALL : s'attachant aux *Lettres à Marcia*, elle les inscrit dans l'intertexte anti-que des lettres de direction, plus précisément des lettres de consolation ; mais, bien différent de Sénèque dans la *Consolation à Marcia*, l'épistolier, sur un ton paternel et avec des motifs dont la diversité va jusqu'à la contradiction, ne propose à l'héroïne que de renoncer à toutes ses forces de vie : c'est, par l'absurde, une condamnation de Lamennais, proche, dès qu'il s'agit d'émancipation féminine, du nihilisme de *l'Imitation de Jésus Christ*, qu'il a commentée et traduite.

Aimée BOUTIN (« Out of place : family disfunction and displacement in *Valentine* ») met la notion de déclassement au centre de sa lecture de *Valentine* : alors que le château n'abrite que des personnages désunis, une famille d'élection se reconstruit dans le pavillon du parc entre personnages que réunit leur déclassement : mais toute menace de dissension n'y a pas disparu, et le mariage final d'Athénaïs et de Valentin semble bien voué à répéter le passé.

Dans sa lecture de deux romans du moment utopique, Isabelle NAGINSKI (« Accidental families : Ritual and initiations in *Horace* et *La Comtesse de Rudolstadt* ») s'attache, à propos d'autres fa-

milles de rencontre, aux formes rituelles d'intégration sociale imaginées par Sand, et enrichit au passage de lectures et d'illustrations le type controversé de la grisette.

Françoise MASSARDIER - KENNEY (« Histoires de famille : family histories in Sand ») confronte *Jacques* (1834) et *Valvèdre* (1860) ; dans les deux romans, une jeune mère adultère est remplacée auprès de ses enfants, qu'elle ne sait pas soigner, par une jeune fille ; elle se félicite de la modernité de Sand : implication du père dans l'éducation des enfants, dissociation entre procréation et aptitude maternelle (« la science des mères ») ; je suis pour ma part plus sensible à la reconduction du préjugé massivement répandu, jusqu'à *Madame Bovary* et *Une page d'amour* qui fait de la femme adultère une mauvaise mère.

Les deux communications de Philippe RÉGNIER (« Morale privée et morale sociale, famille par le sang et famille selon l'esprit : G. Sand à la lumière des débats saint-simoniens, à propos du *Meunier d'Angibault* et du *Dernier amour* ») et de Michèle RIOT-SARCEY (« L'indépassable famille : de *Lélia* à 1848 ») retracent les liens avec la famille saint-simonienne de la jeune auteure de *Lélia*, promue icône par la diffusion de son portrait et sollicitée d'être la femme-Messie. Ces communications ont le très grand avantage de contribuer à l'inscription de Sand dans son siècle, de rétablir ses liens avec un mouvement qui a nourri les avancées du XIX^e. Mais nous ne pouvons accepter toutes leurs conclusions. Certes, comme le rappelle M. Riot-Sarcey, Sand a minoré ces liens, et déçu les féministes de 48 qui proposaient sa candidature aux élections. Mais si le parallélisme concerté des œuvres de Sand et Leroux dans la *Revue indépendante* obéit bien au couple artiste/philosophe cher aux saint-simoniens et

illustré par celui de Consuelo et d'Albert de Rudolstadt, comme l'a bien montré ailleurs Ph. RÉGNIER (« Un autoportrait de George Sand en artiste-prêtre : propositions pour une lecture saint-simonienne de *Consuelo* », in *Lectures de Consuelo*, dir. M. HECQUET et C. PLANTÉ, P.U. Lyon, 2004), les deux écrivains sont loin d'incarner le couple prêtre cher à Enfantin : l'exercice de leur magistère est fait de messages écrits, il est d'ordre spirituel, et c'est appuyée sur la certitude de cette désincarnation que Sand peut reconnaître en Leroux sa *loi vivante*, selon l'expression évangélique chère à Enfantin. Sand et Leroux condamnent explicitement dans leurs écrits le pouvoir de délier conféré au prêtre, et Sand dans la vie pratique renvoie ceux (comme l'abbé Rochet) qui attendent d'elle leur émancipation, à leur liberté et leur responsabilité. Quand Michèle Riot-Sarcey réduit à la foi au progrès l'attitude politique de Sand (allant jusqu'à l'assimiler à Tocqueville) elle fausse sa pensée, faute de l'historiciser suffisamment : car, dans les années trente, avec les jacobins, Sand condamne l'école historique qui fait du progrès une « fatalité » ; en 1847 elle stigmatise ainsi la « rage de pacifisme » de Leroux, puis se précipite à Paris dès la proclamation de la république, et suspend alors son oeuvre pour se consacrer à une intense activité de propagande ; elle s'intéresse à l'événement au point de se faire témoin oculaire de toutes les manifestations jusqu'au 15 mai ; elle a vu venir l'insurrection ouvrière, comme en témoignent les *Souvenirs* de Tocqueville (éd. Bouquins, p. 805), n'aura pas un mot pour la condamner, si elle la déplore, et la comprend au point d'écrire en juillet : « [J]e ne crois plus à l'existence d'une république qui commence par tuer ses prolétaires. Voilà une étrange solution donnée au problème de la misère. » (*Corr.*, VIII, 544-5). Plus tard,

convertie par ce choc à la patience, elle ne cessera de réfléchir sur la portée des événements révolutionnaires : dans ce volume même, Lucienne Frappier-Mazur cite un propos de 1858 : « Les révolutions qui devancent le travail du temps et des idées [...] plantent des jalons dans l'histoire, et, des progrès qui avortent, il reste toujours quelque chose d'acquis » (p. 409).

Cette citation appartient à une étude (« Le monde du théâtre et le rêve communautaire dans les romans de George Sand ») où L. FRAPPIER-MAZUR rassemble les figures de comédiens de 1831 (*La Prima Donna*) à 1869 (*Pierre qui roule*) : souvent bâtards, comédiens et comédiennes sont porteurs, face à la société qui forme leur public, d'un désir de liberté et d'ouverture, mais aussi d'engagement et de fermeture plus vifs : c'est vrai de Consuelo, et dans *Pierre qui roule*, la cohésion de la famille d'élection rencontre l'idéal communautaire et patriotique de la Révolution française, au point que les comédiens reproduisent les grandes mises en scène civiles inventées alors.

C'est à d'autres artistes que s'attache Béatrice DIDIER dans sa lecture de *Consuelo* (« Familles de musiciens ») : Porpora, lui-même fils reconnaissant d'A. Scarlatti, est un bon père pour bien des musiciens au fil de ce roman ; mais ses « enfants » Corilla et Anzoletto ne seront pour Consuelo qu'une pseudo-famille, traversée de rivalités et de jalousies : sa famille véritable, unissant des artistes d'un type nouveau, repose sur le mariage et la filiation.

Dominique JULIEN (« George Sand, à côté d'Eugène Sue ») développe la comparaison, esquissée par Sand, entre Consuelo et la Goualeuse des *Mystères de Paris* : les affinités sont multiples en effet entre ces deux héroïnes de feuilletons

exactement contemporaines, immédiatement célèbres et commentées : chanteuses, orphelines, mystérieusement liées à des aristocrates, elles résistent toutes deux à l'élévation sociale par le mariage... Mais l'auteur n'a pas de peine à montrer que l'héroïne sandienne est plus complexe, et plus audacieuse, car elle ne renonce pas à son art et n'est pas entravée par la culpabilité.

David POWELL (« Communities in conflict : Sand's Human comedy ») réfléchit plus largement sur la notion de communauté : c'est dans et par le conflit, l'antagonisme, que les communautés sandiennes s'identifient ; il souligne, dans le travail de clarification effectué par les personnages, l'importance du langage, des appellatifs, des stéréotypes qu'ils emploient.

Enfin, animatrice de l'ensemble, Martine REID consacre son étude au seul roman qui inscrit la famille dans son titre : « *La famille de Germandre* » (1861). Issue du théâtre de Nohant, écrite en quelques jours et basée sur des personnages types, cette histoire de testament excentrique (à la manière de Jules Verne), où s'esquisse au passage un premier crayon de Nanon - une aïeule paysanne et châtelaine - tire une part de son prix de se situer en juillet 1808, au moment du fugitif rassemblement familial voulu par Maurice Dupin. Nous lui savons gré de noter les aspects conservateurs des vues de Sand en matière familiale : oubli du désir féminin, réduction du féminin au maternel.

L'ensemble du recueil fait avancer la connaissance du continent sandien, son homogénéité narrative en notant le retour de constellations familiales et de scénarios (F. Massardier-Kenney, Ph. Régnier remarquant l'homologie des situations familiales de Consuelo et Félicie du *Dernier*

amour), susceptibles d'évaluations ou de développements opposés, avant ou après les grandes crises familiale, puis politique de 1847 et 1848. Mais Sand n'a pas écrit que des romans, et plusieurs études (C. Planté, A. McCall) montrent la subtilité de ses rapports d'interlocution et de ses situations énonciatives.

Michèle HECQUET



Lire Histoire de ma vie de George Sand

**Études réunies et publiées
par Simone BERNARD-GRIFFITHS
et José-Luis DIAZ,
Cahiers Romantiques n°11, P.U.B.P.
Clermont-Ferrand, 2006,
388 p., 13,5 x 22 cm., 25 €.**

VOICI UNE MONOGRAPHIE qui complètera heureusement les rééditions récentes d'*Histoire de ma vie*. C'est là le premier intérêt de ce recueil quelque peu discontinu dans son contenu : la pluralité des auteurs génère une diversité des points de vue parfois difficilement canalisée en quatre chapitres qui entendent suivre les lignes de force du discours de George Sand sur elle-même.

Trois articles se consacrent aux modèles d'écriture de soi qu'emprunte ou rejette Sand pour en définir l'originalité : portant les signes lisibles d'une morale exemplaire de femme (Annie JOUAN-WESTLUND), le texte dialogue avec un XVIII^e siècle qui joue le rôle de matrice de composition, d'interprétation, d'explication (riche étude d'Éric FRANCALANZA) ; tandis que les silences de l'œuvre et les démarches stratégiques qui vont en

découler définissent la façon de parler de soi propre à Sand (Anna SZABÒ).

En ce qui concerne la part de l'Histoire dans l'histoire, deux auteurs s'attachent à la formation chez Sand du sentiment républicain, inquiet de la question de la violence politique et de celle de la Providence pour Gérard CHALAYE ; il serait, selon Yves CHASTAGNARET, nourri de la figure héroïque de Maurice Dupin, c'est-à-dire en lutte contre la médiocrité et l'esprit de démission. La correspondance paternelle et les lettres de famille, citées et quelque peu retouchées par Sand, vont transformer ces documents, comme le récit autobiographique, en roman par lettres (R. BOCHENEK - FRANZAKOWA). Deux articles s'accordent à déceler une poétique de l'écho dans *Histoire de ma vie* : celui du chant et de la musique est appel à l'écoute et au partage, et ouvre le texte au jaillissement de la voix (Olivier BARA), tandis que l'art, malicieux, de la digression recrée l'intimité de la parole, devient conversation pour mieux discerner dans la figure d'autrui un autre soi-même (Vigor CAILLET). Deux études se consacrent à la réception de l'autobiographie au moment même de sa publication (1854-55) : Caroline BABULLE dessine le profil des lecteurs français et fait état de leurs réactions tandis que Suzan VAN DIJK se livre au même genre d'exercice pour savoir comment un rare public étranger féminin a pu ressentir les appels du texte, alors qu'*Histoire de ma vie* n'était pas encore traduit en néerlandais.

Le chapitre suivant s'ouvre sur une étude de la manière de devenir soi particulière à Sand, à la fois dénégation et affirmation de la personnalité au travers d'une autobiographie contrariée (José-luis DIAZ), qui se muera en écriture de la filiation (Isabel PANNIER) pour interroger la destinée et la liberté humaine. Anne MACCALL renchérit en montrant que chez Sand

même l'histoire, et la relation du passé, suivent le modèle de la filiation illégitime et libre pour modifier le présent. Christine PLANTÉ, dans une remarquable analyse du récit d'enfance, dégage à la fois les poncifs, les limites, les audaces du texte pour cerner les difficultés et la dynamique libératrice du projet d'autobiographie au féminin. De même, Sand distord et amende à la fois le dispositif de la confession dans son récit autobiographique pour produire un type inclassable de texte (Damien ZANONE).

La définition générique d'*Histoire de ma vie* reste problématique. Il n'est jusqu'à l'humour même qui ne soit un legs du passé et refus du présent (Marie-Cécile LEVET). En 1854 Sand abandonne le masque porté par Aurore en 1831, ce gage d'authenticité la met sur un pied d'égalité avec son public (Shira MALKIN). Dominique LAPORTE décrypte la manière qu'a Sand de conjurer un contexte répressif, tandis que pour Pierre LAFORGUE le « Je », instance d'énonciation, donne à lire le vertige d'un écrivain qui essaie de rendre compte de son identité. Il revient à Michèle HECQUET de clore le volume en retraçant le cheminement qui mène de *Consuelo* à *Histoire de ma vie*, de l'acceptation progressive de la disparité de son origine, jusqu'à la liberté de dire, Sand en vient finalement à conquérir le droit au silence.

Nous ne pouvons que saluer cet ouvrage, espérer que les perspectives stimulantes ouvertes, l'étude de la réception par exemple, s'élargiront avant de conclure avec J.-L. DIAZ que le lignage « en avant » que construit *Histoire de ma vie* rassemble toujours autour de cette œuvre-phare, pour preuve ce beau volume.

Martine WATRELOT



Elizabeth HARLAN :

George Sand

New Haven, Yale University Press,
2004, XX + 376 p., \$ 35*.

ENCORE UNE biographie de George Sand, est-ce vraiment utile ? Les ouvrages sérieux parus à l'occasion du centenaire en 1976 (de J. Barry, C. Cate, F. Mallet et R. Winegarten, par exemple) ne suffisent-ils pas ? La réponse à ces questions, bien entendu, c'est que, dans l'intervalle, les recherches sandiennes ont explosé, notamment avec l'édition de la *Correspondance*, ce travail monumental que nous devons à Georges et à Maddy Lubin.

Profitant au maximum des nouveaux matériaux, Elizabeth Harlan a consacré plus d'une décennie à l'étude des œuvres de George Sand aussi bien que des écrits laissés par les personnes qui ont le plus compté dans la vie de l'écrivaine. Elle a lu de nombreuses analyses des publications de George Sand, elle a participé à des colloques. La richesse de la documentation n'est pas la seule qualité du livre : Elizabeth Harlan est romancière elle-même ; elle écrit bien et sait maintenir l'intérêt du lecteur à travers tout son texte, un texte qu'elle définit comme « moitié biographie, moitié roman policier » (p. XVI). Elle ne prétend pas à l'exhaustivité, n'ayant examiné que certains relations et événements importants et dès le début, pose ses paramètres : « Mon livre n'est pas vraiment le récit de la vie de George Sand, mais plutôt l'exploration d'un réseau de vies [...] » (p. XVI).

Le résultat le plus significatif de ces années de recherche et de ce véritable

travail de détective, c'est le doute qu'E. Harlan émet à propos de la naissance emblématique de George Sand, qui unit symboliquement aristocrate et prolétaire. La biographe soulève la possibilité que le père biologique de George Sand ne soit pas le descendant de Maurice de Saxe, le fringant soldat napoléonien Maurice Dupin, mais l'humble fonctionnaire Louis-Mammès Pierret. Elle souligne à ce propos, dans *Histoire de ma vie* l'ambiguïté du récit des célèbres révélations de sa grand-mère sur les mœurs légères de sa mère et suggère que l'aïeule aurait laissé entendre que Maurice Dupin n'était pas le père d'Aurore. E. Harlan ajoute qu'en transcrivant les lettres de Maurice Dupin pour *Histoire de ma vie*, George Sand pouvait se rendre compte, en essayant de déterminer le moment probable de sa conception, que Maurice n'était pas alors auprès de sa maîtresse, mais en permission chez sa mère à Nohant et en cure à Vichy, tandis que celle-ci était restée à Paris. E. Harlan explore différents aspects de la vie de Sophie-Victoire Delaborde, la mère de George Sand, notamment cette réputation de « femme perdue » (p. 69) et, bien évidemment, ses rapports tendus avec sa belle-mère. La biographe attribue la mauvaise entente entre les deux femmes à la longue lutte de Marie-Aurore de Saxe pour acquérir une respectabilité sociale que ses origines dans « les ténèbres souillées du demi-monde » (p. 25) rendaient problématique. Elle met aussi l'accent sur la tragédie que furent les longues séparations d'Aurore enfant et de sa mère, tragédie, note-t-elle, ironiquement reproduite plus tard dans la manière dont George Sand a traité ses propres enfants.

Elizabeth Harlan a soigneusement examiné les rapports complexes de George Sand avec sa fille, Solange, en se référant notamment aux recherches de

notre regrettée amie Christine Chambaz-Bertrand. Elle rapproche ainsi ses encouragements au comportement séducteur de l'enfant (dans ses lettres George Sand trouvait « adorable » la façon dont sa petite Solange flirtait avec ses amis hommes dans les cafés parisiens, p. 220) et la sévérité de sa condamnation des mœurs de sa fille adulte. Très reconnaissante envers l'énorme travail de Georges Lubin, E. Harlan n'hésite pas à critiquer son « attachement démesuré à la mère » (p. 294).

On peut accepter, certes, l'opinion d'Elizabeth Harlan quand elle souligne le manque de solidarité de George Sand avec les mouvements féministes (par provocation, pour stimuler la discussion sur les relations entre les personnages féminins chez G. Sand, j'ai moi-même intitulé une communication « George Sand misogynne ? »). Néanmoins, beaucoup de lecteurs ne seraient pas d'accord avec la biographe lorsqu'elle réproouve la réaction de George Sand contre la proclamation, à son insu, de sa candidature aux élections de l'Assemblée Nationale en 1848. Accusant George Sand d'avoir manifesté « le Syndrome de la Reine des Abeilles » (une femme arrivée au pouvoir, pour maintenir son statut d'exception, veut en empêcher d'autres de la suivre), Elizabeth Harlan utilise des expressions telles que « impitoyable » (p. 246), « fielleuse » (p. 247) et « sans scrupules » (p. 253). À une époque où la Française n'avait même pas le droit de vote, une candidature féminine symbolique, si elle avait été maintenue, aurait eu pour seul résultat d'exposer les femmes à un mépris plus violent et au ridicule, réduisant ainsi, par exemple, l'efficacité de George Sand comme membre – officieux – de l'équipe du gouvernement provisoire. Par contre, je souscris à l'analyse que fait E. Harlan de l'amitié entre George Sand et Marie Dorval quand elle conclut

qu'il n'y a aucune preuve d'une relation physique entre les deux femmes.

Me sentant en accord avec Proust qui rejette la critique littéraire biographique, et ayant passé de nombreuses années à combattre la tendance réductrice des étudiants à chercher constamment des correspondances entre les événements de la vie et les choix littéraires, j'accepte difficilement certaines des interprétations des romans que propose Elizabeth Harlan qui voit par exemple, dans *Lucrezia Floriani*, le portrait du trio Sophie Delaborde, Maurice Dupin, Louis-Mammès Pierret, et fait de Pierret le modèle de Jennie dans *La Confession d'une jeune fille*. E. Harlan rejette pourtant – judicieusement – l'interprétation autobiographique soutenue par certains de la frigidité de Lélia. Malgré ces quelques réserves, je trouve cet ouvrage agréable à lire et bien documenté, présentant par ailleurs certaines interprétations originales (comme la « symptomatologie anorexique » [p. 78] apparue pendant les années au couvent). Il stimule de nouveau notre admiration pour cette femme du dix-neuvième siècle qui a triomphé de grandes tensions pour produire une œuvre immense et si importante.

Annabelle M. REA

-
- C'est avec l'autorisation du rédacteur en chef de la *French Review*, Christopher Pinet, et de la responsable de la rubrique « Critique littéraire », Hope Christiansen, que je traduis ici le compte-rendu publié en avril 2006 dans le n° 79.5, p. 1063-1064. J'ai ajouté à mon texte en anglais quelques explications supplémentaires pour le lecteur français puisque le livre d'E. Harlan n'existe qu'en anglais, du moins pour le moment.



**Les Héritages
de George Sand
aux XX^e et XXI^e siècles,
les arts et la politique.**

Actes du colloque de Tokyo
(23 & 24 octobre 2004)
Presses Universitaires de Keio S.A.
Tokyo, 2006,
15.5 x 23 cm, 212 p.,rel., 49 €

EN JETANT un premier coup d'œil sur ce recueil j'avais eu l'impression que l'aspect politique de ces communications tenait plus du prétexte que du fond. Cette impression était fautive, et beaucoup d'entre elles ont au contraire montré à quel point l'implication politique de Sand était ancienne et profonde, même si elle n'avait pas encore atteint le degré de conscience que les productions suivantes développeraient, et cela devenait de plus en plus frappant au fur et à mesure que je parcourais chacun de ces textes.

C'est d'ailleurs ce qui explique que j'aie choisi de ne pas suivre l'ordre des communications telles qu'elles sont publiées, mais de regrouper celles qui selon moi développaient surtout une perspective esthétique, celles qui apportaient des données peu connues et celles qui nous plaçaient dans le domaine politique.

Anne-Marie BARON souhaitait traiter, à propos de Sand, de la biographie filmée, mais elle se limite assez vite, de fait, à l'analyse du film de Zulawski, *La Note bleue*, pour préciser qu'il y a là une création personnelle autour de l'idée romantique sans grand rapport avec un projet historique. Certes...

Nicole SAVY, récapitulant le goût de Sand pour les arts, dont la peinture et le dessin, parcourt en fait un passionnant historique de l'art du hasard, « histoire de la tache et de son usage », dans lequel Sand et ses dendrites ont leur place, reprenant sans qu'elle l'ait su une tradition ancienne, sorte de rêve d'un art qui s'engendre lui-même.

Si la dévotion de Sand pour Mozart est bien connue, l'étude de Chiyo SAKAMOTO apporte une information riche et complète sur la place prépondérante de Mozart, non seulement dans la culture musicale de Sand, mais aussi dans toute son oeuvre. C'est un fil conducteur qui parcourt ses réflexions théoriques, ses romans et son théâtre, et Chiyo Sakamoto nous fait découvrir les nombreux avatars de cette filiation musicale.

Dans la même perspective d'étude esthétique, Naoko TAKAOKA montre comment l'influence de la forme et de la couleur à la fois exprime et conditionne l'évolution du héros de *Laura, voyage dans le cristal*, qui découvre le beau et l'idéal à travers sa prise de conscience de la beauté de la nature.

Mieko ISHIBASHI et Chikako HIRAI ont fait le choix de communications plus informatives, mais très riches d'enseignements. La première décrit dans *Indiana* l'influence anglaise sur les prises de position politiques ; elle souligne comment ces influences recourent une problématique d'opposition – nature/artifice, campagne/ville, gravité/légèreté, avenir/passé – au profit des moeurs anglaises, et bien que, lorsqu'elle écrit *Indiana*, Sand souhaite juste exprimer la souffrance des femmes, les arrière-plans politiques sont déjà en germe. La seconde montre comment le XIX^e, « époque du roman » et de la vulgarisation de l'imprimé, voit une progression sans précédent du nombre

des lecteurs, donc de l'influence des auteurs et étudie la demande et la progression du livre illustré, prenant pour exemple les éditions de George Sand.

Dans cette même perspective, Bruno VIARD nous apporte sa remarquable connaissance de Pierre Leroux. Pour ma part j'ai trouvé très éclairant cet exposé, car même si une sandiste ne peut ignorer Leroux et si nous avons tous quelque teinture de sa pensée, la description précise de sa théorie de la transmission, du « fil des générations », son insistance sur la solidarité des hommes et des générations, montre comment il se démarque de l'individualisme romantique, dont Sand d'ailleurs ne s'excepte pas ; mais cela la conduira à adhérer à ces thèses et à rechercher l'équilibre et l'harmonie entre autonomie et solidarité.

C'est Françoise VAN ROSSUM-GUYON qui avait ouvert le recueil en même temps que la réflexion politique en montrant comment dès *Indiana* et *Valentine*, même si Sand n'a pas encore conscience de l'implication politique de ses écrits et si les lecteurs du temps apprécient ce « prototype d'un nouveau roman » qui décrit la société de son temps et non des fictions, la défense de la femme asservie par le code Napoléon inaugure une réflexion qui ne s'interrompra plus. Alors même que la critique reste aveugle sur l'ampleur de la contestation qui s'ébauche, *Valentine* et *Lélia* vont enfoncer le clou. Françoise Van Rossum-Guyon montre que l'évolution parviendra à son terme dans *Le Meunier d'Angibault*, quand Sand prend conscience du pouvoir didactique du roman.

Haruko NISHIO rappelle qu'au XIX^e siècle le mot *intellectuel* reste un adjectif, et que le personnage de l'intellectuel comme écrivain engagé dans la politique de son temps n'a pas encore émergé. Elle

constate néanmoins que les héroïnes de Sand « donnent des leçons à l'autre sexe et le guident », et qu'elles participent à la mise en place de la pensée intellectuelle et à la reconnaissance de son influence sur la société. Bien sûr George Sand reste « considérée comme dangereuse, et renvoyée à sa féminité et au roman sans engagement », mais Haruko Nishio montre clairement qu'elle peut être considérée comme un des premiers penseurs que nous qualifierions de nos jours d'intellectuels. Mais ce court survol ne saurait rendre compte de la richesse de l'analyse de l'auteur.

Kyoko WATANABE s'inscrit également dans une perspective sociale et politique en étudiant le personnage du « naïf » chez George Sand : l'exotisme du personnage populaire, encore peu utilisé, les connotations de pureté et de simplicité qui accompagnent le simple et le pauvre, la sagesse de l'illettré, opposés à l'avocat et au curé dont la culture sert à impressionner ou à influencer, l'illettrisme compensé par l'oralité immémoriale, maternelle, de la transmission/tradition, tous ces thèmes s'entrecroisent et se complètent dans cette très intéressante étude.

Béatrice DIDIER, étudiant les romans de la femme-artiste, montre comment l'esthétique se joint au politique pour l'exprimer : alors que l'artiste commence à peine à obtenir une reconnaissance, Sand présente, par sa vie d'écrivain comme par ses créatures romanesques, un artiste, et plus souvent d'ailleurs une artiste, libre et indépendante, et dont la mission est de défendre l'indépendance et la liberté, et surtout celle des femmes : « elle croit profondément qu'en libérant la femme artiste, elle libère toutes les femmes auxquelles l'artiste prête sa voix ».

Keiko INADA a étudié *La Ville noire*,

en commençant par souligner un paradoxe : alors qu'il s'agit probablement du premier roman de la condition ouvrière, « elle n'a pas écrit ce texte dans l'intention de propager des idées d'ordre social ou politique » (cela selon Sand elle-même), se bornant somme toute à reprendre les utopies familiales et communautaires déjà développées dans de précédents romans. Mais Keiko Inada développe une comparaison apparemment surprenante qui se révèle très intéressante entre *Consuelo* et *La Ville noire*, en analysant l'évolution du projet politique, moral et social entre ces deux romans. Elle voit dans *La Ville noire* un roman qui équilibre réalisme et idéalisme, qui finit par un tableau idyllique à la façon des romans champêtres : « une oeuvre de George Sand passe toujours d'une opposition à une fusion ».

Kyoko MURATA étudie de façon très intéressante la figure de la courtisane chez George Sand en s'appuyant surtout sur le roman *Isidora*. Sa comparaison avec la perspective développée par Alexandre Dumas dans *La Dame aux camélias* montre bien la différence entre « la figure de la courtisane dépeinte du point de vue féminin et celle conçue par les écrivains masculins », qui exigent la rédemption de la courtisane, en général dans l'abnégation ou dans la mort. Sand, elle, « voit en la courtisane l'aliénation féminine dans sa totalité [...], le statut de courtisane convient le mieux à relever les difficultés auxquelles se heurtent les femmes » : la courtisane sandienne refuse d'être identifiée à « Madeleine échevelée dans les larmes », et son évolution symbolise finalement la condition des femmes de ce temps et la voie tracée pour conquérir leur reconnaissance et leur indépendance.

Ce thème rejoint par une jolie coïncidence la communication de Chiho AKIMOTO qui montre le fil conducteur d'un

certain nombre de *Contes d'une grand-mère* où les thèmes traditionnels des contes de fée sont infléchis pour apprendre aux fillettes l'indépendance et l'autonomie : « ses contes ne parlent jamais d'être une épouse parfaite mais d'établir sa propre identité de femme », et en quelque sorte, ce constat prolonge la réflexion précédente : la courtisane doit céder la place à la femme libre, et cela ne peut se faire que par l'éducation des filles, souci primordial de George Sand.

José-Luis DIAZ choisit l'époque des premières *Lettres d'un voyageur* pour décrire l'évolution de la pensée de Sand à une période pour le moins troublée. Il montre comment, d'un rousseauisme républicain naïf et non doctrinaire, elle évolue vers le scepticisme et l'apolitisme, puis après la rencontre avec Michel de Bourges, s'intéresse à ses idées, non sans nuances, d'ailleurs. Ce que démontre J.-L. Diaz, c'est que ce sont justement les *Lettres d'un voyageur* qui rendent le mieux compte des hésitations et des évolutions de Sand, « entre l'art pour l'art et l'art social », à un moment crucial de son évolution psychologique et politique. En fait, « à la recherche d'une vérité en temps de crise », elle cherche une relation de maître à disciple, que Michel de Bourges va concrétiser, même si pour l'instant elle semble chercher « tout autant qu'une conversion politique, une réhabilitation morale ». Même si l'on ne peut pas encore parler de réelle conversion, il s'agit bien sans doute de la période charnière qui conduira à l'engagement social et républicain.

L'ensemble apporte des réflexions fines et originales qui continuent de montrer la richesse des recherches sandiennes. Mais j'avoue que j'ai été subjuguée par nos collègues japonaises. Ce serait faire injure à ces chercheuses de très haut niveau de relever la qualité de leurs travaux,

mais je reste émerveillée de la vigueur et de l'originalité des recherches sandiennes dans un pays qui nous est (géographiquement s'entend) si lointain.

Marielle VANDEKERKHOVE-CAORS



Présences de l'Italie dans l'œuvre de George Sand

**Préface d'Annarosa POLI,
Centro Interuniversitario di Ricerche
sul « Viaggio in Italia », Studi 66,
Moncalieri, 2004, 429 p.**

Dans le sillage de l'ouvrage devenu classique d'Annarosa Poli (*L'Italie dans la vie et dans l'œuvre de George Sand*, A. Colin, 1960, rééd. 2000) les participants au colloque qu'elle a organisé à Vérone (juin 2002) sont partis en voyage vers « l'Italie faite œuvre, à la fois concrète et irréaliste, quotidienne et éternelle, présente et mythologique » (J.L. DIAZ, p. XVII). La très riche matière est nécessairement regroupée autour de quelques thèmes. « L'Italie entre réel et imaginaire » rassemble les études sur la dimension imaginaire de ce pays chez Sand, à partir de son premier texte, *Histoire du rêveur*, où le voyage par le rêve se montre, peut-être, plus vrai que le réel (Simone VIERNE, « L'Italie imaginaire de G.S. dans *Histoire du rêveur* »). En comparant les deux versions de *Lélia*, Isabelle HOOGNAGINSKI constate que l'Italie y garde le flou du pays de rêve, sauf que, dans la version de 1839, l'allusion au volcan suggère un sens caché, celui d'une Italie prête à la révolution future (« Le Mythe de l'Italie chez G.S. ou *Lélia* et l'Italie invis-

ble »). Lucienne FRAPPIER-MAZUR (« Re-traite et ressourcement dans l'imaginaire italien de G.S.: *Lucrezia Floriani*, *Le Château des Désertes*, *Elle et lui* ») examine ces trois romans par le biais de la subordination de l'univers représenté aux idées esthétiques énoncées.

Le second groupe de textes (« Types et caractères italiens ») concerne certains types de personnages d'Italien(ne)s qui peuplent les romans sandiens ; ceux-là sont examinés dans leur dimension mythologique (Brigitte DIAZ, « Le Mythe de l'Italienne dans les romans de G.S. »), stéréotypée (David A. POWELL, « Le Stéréotype de l'Italien chez Sand : le cas du *Secrétaire intime* »), féminine et féministe, sur l'exemple de *Mattea* (Annabelle M. REA, « L'Adolescente sandienne : le cas italien »), enfin, psychologique (Valentina PONZETTO, « Altérité et ailleurs. L'Italie dans *Gabriel* de G.S. »). L'art tient une place prépondérante parmi « les présences de l'Italie » dans l'œuvre sandienne. Les analyses réunies sous le titre « La Musique, la peinture et le théâtre italiens » abordent quelques aspects de ce thème sandien important : la fascination par l'opéra italien, examiné par Annarosa POLI (« G.S. et l'opéra italien »), l'art artisanal que Sand tenait en haute estime, étudié par Nicole SAVY (« *Les Maîtres mosaïstes* : la question de l'original et de la reproduction. G.S. et la hiérarchie des arts »), l'improvisation musicale, considérée par Joseph-Marc BAILBÉ (« *Teverino* et la musique italienne : marivaudage et improvisation »). Roberto CUPPONE (« L'epopea dei comici italiani nel Teatro di Nohant ») s'intéresse au théâtre de Nohant où, grâce à la complicité et la complémentarité avec son fils Maurice, l'écrivaine put expérimenter et oser plus qu'elle ne pouvait se le permettre ailleurs. « Histoire et idéologie » désigne le carac-

tère des approches suivantes. Gian Paolo ROMAGNANI relate l'histoire des rapports entre George Sand et Mazzini, qui évoluent de l'admiration mutuelle à la dissension (« Sur Mazzini »). Dans *L'Uscoque*, Nicole MOZET cherche les échos des sujets d'actualité de l'an 1837 (« Entre Orient et Occident : une ville où les extrêmes se touchent. Venise en guerre en 1687 »). Michèle HECQUET (« Jacques et Simon : horizons italiens ») détecte une présence de l'Italie, pour ainsi dire en creux : dans *Simon* et *Jacques* la romancière semble procéder à « une liquidation momentanée de l'utopie italienne » (p. 252). Deux études traitent de « La langue et tradition » : Éric BORDAS (« Présence de l'italien dans la langue de G.S. ») démontre que l'italien demeura pour la romancière « la langue de l'opéra, c'est-à-dire la langue du rêve et de la beauté » (p. 276-277). Christine CALLET compare les cinq traductions de *François le Champi*, dont les plus anciennes, privées des deux introductions, se trouvèrent gravement mutilées (« *François le Champi* en Italie : ce que sous-entend une tradition littéraire »). L'espace italien ne pouvait manquer dans ce volume (« La Poétique des lieux ») : Venise et Rome, deux voyages et deux épreuves, mis en rapport par Anne MCCALL-SAINT-SAËNS (« Au-delà du sale et du propre : des *Lettres d'un voyageur* à *La Daniella* »), la Sicile, dont les éléments du cadre sont présentés par Barbara WOJCIECHOWSKA (« G.S. et la Sicile »), enfin, Rome de *La Daniella* que Gislinde SEYBERT (« L'Esthétisation de la nature italienne dans l'œuvre de G.S. ») considère sur le plan de l'intertextualité et l'esthétisation du paysage. Damien ZANO-NE va au-delà de ce qu'il nomme la « dépression romanesque » de *La Daniella*, découvrant que, grâce à la « robinsonnade », Sand fait retrouver au lecteur l'Italie « à la fois naturelle et mythique »

(p.338). Le volume est clos, comme on peut s'y attendre, par Venise, ville italienne la plus importante dans la vie, l'œuvre et l'imaginaire de George Sand (« Ombres et lumières de l'âme vénitienne »). Chose curieuse, aucune étude n'est consacrée exclusivement à la Venise de *Consuelo*, quoique ce roman soit maintes fois évoqué. La confrontation de l'image de Venise chez Balzac et George Sand amène Max MILNER à des conclusions fort intéressantes sur la manière dont ces deux écrivains ont utilisé les éléments du cadre vénitien dans leurs romans (« Le Passé et le présent de Venise dans l'œuvre romanesque de G.S. et de Balzac »). Aux yeux de Christine PLANTÉ (« Ne sommes-nous pas à Venise ? [Sur *Leone Leoni*] »), Venise, « ville des masques, de la dissolution des limites et des identités », est un cadre approprié à l'histoire a-morale de *Leone Leoni* (p. 383). Les deux derniers textes du volume touchent les *Lettres d'un Voyageur* : la lecture de *Mattea* permet à Simone BERNARD-GRIFFITHS de déceler les effets de parodie interne (« Venise palimpseste : des *Lettres d'un voyageur* [1834] à *Mattea* [1835] de G.S. »). José-Luis DIAZ (« Opéra par lettres, "L'aventure de Venise" selon les deux premières *Lettres d'un voyageur* ») propose de relire les premières *Lettres d'un voyageur* comme « une matrice commune pour l'ensemble des récits vénitiens à venir », vrai « roman épistolaire en miettes », voire un « opéra par lettres » (p. 418).

La richesse des approches et aperçus contenus dans ce volume est inestimable. La lecture des résultats de ce « voyage » dans l'Italie de George Sand terminée, l'on ne peut que s'émerveiller de la variété et profondeur de l'inspiration que cette terre d'art et d'histoire avait apportée à l'œuvre de l'auteur de *Consuelo*.

Regina BOCHENEK-FRANCZAKOWA

Le dernier visiteur de George Sand

**Bande dessinée,
scénario de RODOLPHE,
dessins de MARC-RÉNIER,
éditions Monum, Paris, 2006,
48 p., 21,5 x 30,5 cm, 10 €.**

LES ÉDITIONS MONUM, éditions du patrimoine, ont permis à Marc-Rénier, illustrateur de bandes dessinées pour adultes, de réaliser l'un de ses projets : consacrer un de ses albums à George Sand, car la figure de Sand s'imposait à lui depuis plusieurs années. Le dessinateur a voulu tout d'abord travailler à partir du scénario subtil imaginé par Rodolphe, scénariste et critique à *Métal Hurlant*, *Charlie*, *Pilote*... et actuellement à *La Lettre de Dargaud*.

Le scénario imaginé ici par Rodolphe use du « flash-back » : en juin 1876, alors qu'elle est âgée et alitée dans sa chambre de Nohant, George Sand connaît une amélioration soudaine de son état, ce qui lui permet de quitter sa couche pour aller visiter son jardin et sa roseraie. Elle fait alors la rencontre d'un mystérieux jeune visiteur, qui semble la connaître intimement, mais dont elle ne parvient pas à se remémorer le nom. Lors de leur promenade, les deux personnages vont évoquer ensemble les épisodes marquants de la vie de la romancière.

Issu d'une famille d'artistes, Marc-Rénier Warnauts, qui adopte son prénom comme pseudonyme, a découpé le scénario en 32 planches dessinées vigoureusement au crayon. Puis il a voulu se rendre à Nohant pour s'imprégner de l'atmosphère des lieux, prendre des clichés de « Chopin » au piano, son ami Fabrice

Dubus jouant ce rôle, afin de fixer sur la pellicule les attitudes corporelles, la luminosité, les décors. Rentré chez lui en Belgique, il a poursuivi ce scrupuleux travail préalable, en habillant sa femme, son fils et lui-même de costumes du XIX^e siècle, pour une nouvelle séance de photographies destinées cette fois à saisir les expressions des visages, le tombé ou les plis des étoffes. Enfin il a retravaillé à l'encre vivement colorée et au crayon chacune des vignettes des 32 planches, les transformant au besoin. C'était pour lui une technique nouvelle, d'une esthétique totalement différente de celle de ses œuvres habituelles. Marc-Rénier n'a pas hésité non plus à décorer les bordures des planches hors des cadres des vignettes. Le résultat est magnifique.

J'ai eu la chance, grâce à Fabrice Dubus, de voir ces planches. Les illustrations de la post-face de la bande dessinée rédigée par Georges Buisson, et présentées en vignettes, sont en réalité beaucoup plus grandes, le format et le rayonnement des coloris donnent à ces dessins aquarellés une beauté délicate et saisissante.

Dans *Le dernier visiteur de George Sand*, tiré à dix mille exemplaires - ce qui est peu - la mise en scène de Marc-Rénier sert avec justesse le scénario de Rodolphe et prouve, une fois encore, combien le support bande dessinée offre des ouvrages de grande qualité, tout à la fois pédagogiques et esthétiques.

Martine WATRELOT.



THÈSE

L'image de la mère dans l'univers sandien

Thèse de Pierrette TERRIÈRE

soutenue le 12 janvier 2007
à Bordeaux III

devant un jury composé de MM.

José-Luis DIAZ (Président),

Jean-Pierre SAIDAH (Directeur de thèse)

Gérard PEYLET, Jean-Marie SEILLAN.

Mention très honorable à l'unanimité.

En 1987, Pierrette LEYMONIE-TERRIÈRE découvre la *Correspondance* de George Sand. Elle s'attache aussitôt à cet auteur et, menant de front son travail d'enseignante de collège et ses études supérieures, elle approfondit sa connaissance de l'œuvre sandienne.

C'est en lisant *Histoire de ma vie* que Pierrette s'avise d'une absence : celle de la mère, d'autant plus étonnante que Sand dit elle-même que le côté maternel est aussi important que l'autre. Comment a-t-elle perçu sa propre mère ? Comment Maurice et Solange l'ont-ils perçue, elle, en tant que mère ? Et que devient l'image de la mère à la troisième génération, celle d'Aurore et de Gabrielle, les filles de Maurice ?

Le corpus se constitue peu à peu : correspondance de Sand, lettres des proches, journal inédit de Gabrielle, agendas tenus par Sand et Manceau, à quoi s'ajoutent un certain nombre de romans.

Pour son plan, Pierrette décide de suivre les trois approches de Lacan : le réel, l'imaginaire et le symbolique lui-même distribué en trois figures : l'eau, la grotte, l'oiseau.

M. J.-P. SAIDAH intervient en premier. Il souligne le rapport décisif à la

mère quant à la venue à l'écriture : Sand écrit pour et contre sa mère. En ce qui concerne la partie symbolique, il est surtout convaincu de la liaison grotte/mère (évidente dans *Consuelo*), ainsi que par le thème de l'eau. En revanche, l'oiseau lui paraît moins lié à la mère¹.

M. G. PEYLET regrette que la doctorante n'ait pas fait une place plus importante à la figure de la grand-mère. Il apprécie surtout la grande justesse des analyses d'œuvres : *La Petite Fadette*, *L'Homme de neige*, et particulièrement *Le Château de Pictordu*. Il s'étonne un peu que la candidate ait vu dans Lucrezia Floriani une mère idéale.

M. J.-M. SEILLAN, berrichon mais non sandien, n'est pas convaincu par l'armature lacanienne. La référence à Freud et à son maître livre *L'Interprétation des rêves* lui aurait paru plus appropriée. Il confirme l'intérêt des analyses d'œuvres, mais déplore qu'elles ne soient pas assez bien « cousues » les unes aux autres.

M. J.-L. DIAZ note l'excellente connaissance non seulement de George Sand elle-même, mais aussi de la critique sandienne.

S'il y a chez Sand une idéalisation de la mère, ce n'est pas de la mère archaïque traditionnelle, mais d'une mère de synthèse, une figure nouvelle réinventée. Ne pas oublier que George Sand se trouve entre deux folles : sa mère et sa fille. Comment construire l'image de la mère avec ces deux-là ? Une des réponses est *la mère adoptive* : on en trouve beaucoup dans l'œuvre (notamment Isidora qui se sauve par l'adoption). On en trouve aussi dans la vie : ses filles d'adoption : Pauline Viardot, Augustine Brault, et plus tard Lina lui permettent de vivre une relation maternelle apaisée et heureuse. Quant à Lucrezia Floriani, oui c'est une mère idéale, incroyablement en avance sur

son temps puisque mère de quatre enfants de pères différents dont aucun n'est son mari !

Notre lecture nous permet de souligner plusieurs apports importants, parmi lesquels :

Trois figures de mères réelles, plus ou moins oubliées, et fort différentes :

- Marie Rainteau, arrière-grand-mère paternelle de GS, demoiselle de Verrières vivant très bien de ses charmes certains, adorée par son fils Charles de Beaumont, le fameux grand oncle, qui disait d'elle :

« J'ai connu bien des femmes charmantes, je n'en ai jamais rencontré aucune qui, pour la grâce, la douceur, l'esprit ou la bonté approchât de ma mère... »

- Marie-Anne Cloquard (1751-1490), grand-mère maternelle, terriblement active :

« Avant même le décès de son mari elle avait été reçue à la maîtrise de ferrailleur, cloutier et épinglier... Parallèlement à cela, elle s'était fait recevoir maître paulmier... Comment se fait-il que ce personnage si moderne et conforme aux idées féministes de George Sand ait pu être occulté ? »

- Joséphine, la mère de Lina, très présente dans la vie de sa fille (Voir, en annexe sa lettre de 1874, intitulée : *Ma pauvre enfant*). Sand, n'était donc pas, comme le remarque très justement Pierrette Leymonie -Terrière, une mère de substitution mais bien un guide et un modèle.

2) L'Imaginaire

Dans les romans où la mère est présente (ce qui est loin d'être toujours le cas : que sait-on par exemple de la mère d'*Indiana* ?), elle peut assez naturellement être classée soit comme

bonne (Madame Marange et Anicée dans *La Filleule*), soit comme mauvaise (Madame Bricolin du *Meunier d'Angibault*). Pierrette L-T. fait un sort particulier à Tula, la mère mythique de *Jeanne*, et à Célié Merquem, mère de toute une communauté et marraine d'un certain nombre de garçons qui s'appellent tous Célió (*Mademoiselle Merquem*).

Mais la mère idéale reste Lucrezia Floriani, artiste et mère, dont l'influence bienfaisante se perpétue après la mort (*Le Château des Désertes.*)

3) Le Symbolique est à nos yeux la partie la plus intéressante, qui aurait peut-être gagné à être présentée en premier. Les analyses d'œuvres, qui sont le point fort de ce travail, constamment nourri par des lectures approfondies, acquièrent, grâce à leur clé symbolique, un relief tout à fait nouveau, permettant des rapprochements entre des textes aussi différents que *Consuelo*, *La Mare au diable*, *François le Champi*, *Indiana* (l'Eau), *Consuelo* et *La Daniella* (la Grotte), *Histoire de ma vie*, *les Ailes de courage*, *Teverino* et *la Correspondance* (l'Oiseau).

Pierrette L-Terrière a fourni un travail énorme et foisonnant qui s'efforce d'embrasser tout l'univers sandien, en gardant toujours une grande clarté dans l'expression. L'image de la mère, est particulièrement bien choisie pour représenter la vie et l'œuvre de celle qui disait, à la fin de sa vie : « *Quand je m'examine, je vois que les deux seules passions de ma vie ont été la maternité et l'amitié* ».

Simone BALAZARD

Note :

1. Ce qui m'a étonnée parce que, pour moi, c'est le thème maternel par excellence chez Sand.



MANIFESTATIONS CULTURELLES

EXPOSITION

George Sand et le Compagnonnage

1^o novembre-31 décembre 2006
Musée du Compagnonnage
9, rue Robespierre
62 000 Arras

Commissaires : Bruno DANIEL et
Martine WATRELOT

AU CŒUR DU VIEIL ARRAS, la maison Robespierre, dont la construction fut achevée peu de temps avant le départ pour la Constituante de Maximilien Robespierre, abrite le musée du Compagnonnage depuis sa rénovation il y a quelques années ; elle abrite de façon permanente plusieurs chefs-d'œuvre, de menuiserie notamment ; des panneaux illustrés racontent, du Moyen Age à nos jours, l'histoire des divers compagnonnages ; c'est dans ce cadre tout indiqué que Bruno Daniel et Martine Watrelot ont exposé une riche documentation, d'emblèmes compagnonniques, de précieux souvenirs de Perdiguier – ses « couleurs », sa canne de compagnon –, témoins d'une culture ouvrière préservée, ainsi que d'articles, d'illustrations, d'éditions illustrées, autour de la rencontre, en 1840, de l'ouvrier qui venait de rééditer *le Livre du compagnonnage*, et de la célèbre romancière. Sand s'inspira aussitôt de Perdiguier et de sa réflexion dans *Le Compagnon du tour de France*, qui connut un retentissement immédiat et durable, notamment au sein des compagnonnages ; l'association de

leurs deux noms était confirmée par la photographie d'un rassemblement à Nohant, en 1968 encore, de délégués de tous les Devoirs, français et étrangers. Les liens d'amitié et de fraternité politique noués alors entre Sand et les Perdiguier (elle appréciait particulièrement l'épouse de Perdiguier, Lise, couturière) ne s'interrompirent qu'à la mort de celui-ci, en 1876. C'est un moment peu connu de convergence entre les écrivains qui, tels Flora Tristan, Michelet, Nerval, Lamartine, Eugène Sue, s'intéressèrent au compagnonnage ou à l'idée d'union ouvrière, et le mouvement ouvrier le plus nombreux et le mieux organisé que Martine Watrelot rendait ainsi sensible, après lui avoir consacré sa thèse *La Plume et le Rabot*. Parmi les plus émouvants des souvenirs figuraient, comme deux moments de l'histoire, le livret ouvrier d'Agricol Perdiguier et une carte d'électeur à son nom. De nombreuses illustrations montraient à quel point la représentation des ouvriers, ou plus généralement du peuple, était alors problématique : aux visages frustes, confus, ou grimaçants de Jules Noël pour *l'Illustration*, le visiteur pouvait opposer l'élégance prêtée par Johannot à Pierre Huguenin, ou par Gavarni à Agricol Baudoin. De multiples éditions du roman de Sand, notamment allemandes, attestaient le poids des échanges culturels entre les deux pays à la veille de 48. Une vitrine, indice d'une curiosité originale, et promesse de recherches à venir, rassemblait ce qui, des oeuvres de Sand et de l'atelier familial de Nohant, touche aux « métiers du bois » : *le Pressoir*, *les Maîtres sonneurs*, le théâtre de marionnettes de Nohant. Stimulante et émouvante cette réunion temporaire de souvenirs et de documents formait une heureuse, et rare, rencontre culturelle.

Michèle HECQUET



Fantasio, acte II, scène VII
Gravure d'Ad. Lacauze sur un dessin de E. LAMI
pour l'édition des *Œuvres Complètes* d'Alfred de Musset

THÉÂTRE

Au Ranelagh :

Festival Musset

DANS LE CADRE DU THÉÂTRE DU RANELAGH récemment rénové se déroulera, du 8 septembre au 25 novembre 2007, un Festival Musset (Programme ci-dessous). Ce festival inclut George Sand, d'abord par la reprise de *"Tout à vous, George Sand"* interprété par Valérie Zarrouk et Stéphanie Tesson dans

le cadre intime du Foyer du théâtre. George Sand sera, d'une autre façon, "présente" au Ranelagh à travers le miracle de fraîcheur que constitue l'*Histoire d'un merle blanc* dans la mise en scène d'Anne Bourgeois. Stéphanie Tesson y incarne "le merle" avec une fantaisie sans cesse jaillissante qu'un certain nombre de nos adhérents ont déjà appréciée. La participation de George Sand à l'*Histoire* est, l'on s'en doute, bien involontaire. En effet, quand elle fut éditée en 1842, George et Alfred ne communiquaient plus que par tiers interposé à propos de l'échange de leur correspondance. L'on peut s'étonner de ne pas trouver dans les lettres de la romancière d'allusion au passage où le poète égratigne assez fort la "merlette lettrée" : aurait-elle pardonné la

malice, emportée par la chatoyance du texte ?

Deuxième pièce représentée au Ranelagh, *Fantasio*, écrite par Musset entre août et décembre 1833, qui appartient à la période la plus heureuse de la liaison du poète et de la romancière, vécue dans une nonchalance bohème mais aussi dans un état d'osmose créatrice. En témoignent diverses oeuvres du couple, voisines par l'inspiration hoffmannienne et par une certaine grâce. Oeuvres qui, tantôt se présentent et tantôt se répondent¹. *Fantasio* est du nombre.

Parue dans la *Revue des Deux Mondes* le 1er janvier 1834, la pièce restera pour les contemporains *un spectacle dans un fauteuil*, comme l'indique le titre général de la première édition des comédies, effectuée en août 1834. Si l'on excepte en effet les trente représentations données à la Comédie-Française en 1866 (9 ans après la disparition de l'auteur, alors que l'œuvre venait d'être complétée et dénaturée par les soins de son frère Paul) et sa reprise en 1892, toujours dans cette version édulcorée, il apparaît que les spectateurs français furent privés pendant 3/4 de siècle de l'authentique *Fantasio*.

Il en fut autrement pour George Sand qui vivait auprès de l'auteur lors de l'élaboration de l'œuvre. Cette ironie décapante masquant des élans généreux ne lui était pas étrangère, C'est dans une veine assez voisine qu'elle écrivit une œuvrette d'un lyrisme teinté d'ironie : il s'agit d'*Aldo le Rimeur*². Les mois heureux passèrent. Vint l'automne 1834 où le couple se déchira durablement. Il est significatif que, dans son *Journal intime*³, ce soit avec les mots de la princesse Elsbeth, héroïne de *Fantasio*, que George évoqua sa détresse. Se décrivant, comme en un rêve éveillé, seule et triste au foyer

des Italiens, elle ajoutait : « *et là-haut, il y a toutes ces femmes blondes, blanches, parées, couleur de rose, des plumes, des grosses boucles de cheveux, des bouquets, des épaules nues ; et moi, où suis-je, pauvre George ! Voilà au-dessus de moi le champ où Fantasio ira cueillir ses bleuets* ». Ainsi les fleurs favorites du bouffon du roi de Bavière prennent-elles, sous sa plume, couleur d'un "là-haut" lumineux dont elle est exclue.

La jeune romancière d'alors aurait-elle pu imaginer que, près d'un siècle après la création de cette pièce singulière et mal aimée, la jeunesse du premier après-guerre du XX^e siècle se reconnaîtrait dans le persifleur *Fantasio* ?

Biographe de Musset et présentateur de l'édition "Folio Théâtre" de la pièce, Frank Lestringant a souligné cet envol de l'œuvre au XX^e siècle. Pierre Fresnay fut le premier à la rôle-titre le 21 août 1925 à la Comédie-Française. Elle y fut jugée "une merveille" par le public et la critique. Cette dernière apprécia le mélange de grâce à la Marivaux et de fantaisie shakespearienne.

La deuxième mise en scène (de Pierre Bertin, avec Julien Berteau en *Fantasio*) tomba mal : le 11 juillet 1941. Craignant les foudres de la censure, on supprima "ce baragouineur d'Italien" de peur d'offenser le Duce ; on entreprit le prodige de gommer jusqu'à la Bavière : il n'y eut plus d'allusion aux Anglais car la réplique de *Fantasio* "J'aime autant les voir ici que chez eux" risquait de provoquer des bravos nourris. Une troisième mise en scène, de Julien Berteau, le 20 décembre 1954, fut presque digne du Châtelet par ses normes décors et son bataillon de figurants. La quatrième et dernière mise en scène effectuée à la Comédie-Française date du 7 décembre 1965. La modestie de

ce bilan montre assez qu'en ce lieu *Fantasio* n'approcha jamais de l'engouement pour "*Badine*" et pour *Les Caprices*.

Entre 1975 et les années 2000 la pièce fut créée par diverses compagnies, notamment par Jean-Pierre Vincent aux Amandiers de Nanterre (octobre-décembre 1991). Pour accentuer peut-être l'aspect paradoxal des dialogues, un effet de contraste s'afficha dans les costumes : c'est ainsi qu'un tailleur Chanel voisinait avec des baskets, qu'un tee-shirt apparaissait sous les smokings.

La mise en scène du Ranelagh 2007 est de Stéphanie TESSON, assistée de Charlotte RONDELEZ. Fantasio sera incarné par Nicolas VAUDE que ce rôle passionne. L'acteur ne tire jamais Fantasio du côté d'une contestation affirmée, préférant l'accompagner dans l'étrangeté de ses boutades aussitôt proférées que contredites, tout au moins nuancées.

L'obligation de changer huit fois de décor a fait hésiter nombre de candidats à la mise en scène. Ici, chacun des huit Tableaux est suggéré par un symbole. L'ensemble baigne dans une atmosphère onirique, l'espace et le temps devant, selon le projet de Stéphanie Tesson, se mêler comme dans les rêves. Les extravagances vestimentaires sont évitées. Si les fantoches qui s'agitent à l'Acte II arborent les habits pimpants d'une cour provinciale, les personnages les plus sensibles rappellent, assez vaguement, le XIX^e par leur tenue. La Bavière est musicalement suggérée. Les obsèques du bouffon royal donnent également lieu à un intermède musical. Innovation : le cercueil demeure sur la scène et ne la quitte plus, servant à l'occasion de siège.

La comédie se déroulant, grâce à l'agencement des micro-scènes, grâce aussi aux masques et aux travestissements, comme un théâtre dans le théâtre, Stépha-

nie Tesson a fait appel, en écho à l'amère ironie de Musset, au sens particulier du burlesque qui caractérise l'œuvre du peintre James Ensor, tellement nourrie, elle aussi, du carnaval et de ses masques.

Aline ALQUIER

Notes :

1. Il s'agit d'un *Roman par lettres* ébauché par Musset dans la 1^{ère} moitié de 1833, d'*Aldo le Rimeur*, de G. Sand, publié en sept. 1833, du *Secrétaire intime*, de G.S., écrit en partie à l'automne 1833.
2. Contraste étonnant avec la longue période de stagnation du théâtre de Musset, ce "poème rimé" de Sand, publié par la *Revue des Deux Mondes* en septembre 1833, fut représenté par la Comédie-Française dès le 12 février 1835.
3. G. Sand : *Autobiographie*, éditée par G. Lubin, Gallimard, Pléiade. t. II, p. 953 ; cf. aussi *Fantasio*, acte I, sc. 1, (éd. Folio Théâtre, p. 79).

FESTIVAL MUSSET

au THÉÂTRE

du RANELAGH

- George SAND : *Tout à vous*, *George Sand* (1 h.).

À partir du samedi 8 septembre 2007, le samedi à 19 h. et le dimanche à 15 h.

A partir du 17 octobre. le mercredi. à 17 h., le samedi à 17 h., jusqu'au 25 novembre 2007, au Foyer du Théâtre.

- Alfred de MUSSET : *Histoire d'un merle blanc* (1 h.).

À partir du 11 septembre 2007, les mardi, mercredi, jeudi et vendredi à 19 h., jusqu'au 16 octobre.

- Alfred de MUSSET : *Fantasio* (1 h.30).

À partir du 18 septembre 2007, tous les jours (sauf lundi) à 21 h., le dimanche à 17 h., jusqu'au 25 novembre 2007.



MUSIQUE

Il Matrimonio segreto

Livret : Giovanni BERTATI,
musique : Domenico CIMAROSA

Direction musicale : Andrée-Claude
BRAYER

Mise en scène : Anne-Marie LAZARINI

Théâtre Artistique Athévains
45 rue Richard Lenoir, 75011 Paris

SAND ÉCRIVAIT en janvier 1846 à ses cousins Vallet de Villeneuve : « J'ai été deux ou trois fois au spectacle [...]. Je n'ai eu de plaisir qu'à réentendre le mariage secret de Cimarosa, une de ces vieilleries plus fraîches et plus jeunes que tout ce qui se fait depuis dix ans. » Et, à Pauline Viardot, trois ans plus tard : « Je sais [...] tout le *Matrimonio* et tout *Don Giovanni* par cœur. »

Grâce à A.-M. LAZARINI et à A.-C. BRAYER nous pouvons voir et entendre cet opéra bouffe (ou plutôt « *dramma giocoso* ») en deux actes, créé triomphalement à Vienne en 1792 et toujours au répertoire depuis lors

Qu'est-ce que ce *Mariage secret* à qui la cour de Vienne, si réservée devant les opéras de Mozart, fit un triomphe ? Que Stendhal et Sand plaçaient au même rang que *Don Giovanni* ?

Carolina, la plus jeune fille du négociant Geronimo, et Paolino, le commis de celui-ci, se sont mariés en secret. Ils vont pouvoir le révéler au grand jour, car Paolino a trouvé pour Elizetta, la fille aînée, le noble époux que souhaite Geronimo. Mais le comte Robinson préfère de loin la ca-

dette, même avec une dot réduite, mais Geronimo veut être obéi et menace Carolina du couvent. En outre, Fidalma, la sœur riche et veuve de Geronimo s'est éprise de Paolino.... Seul le bon vouloir du comte, acceptant d'épouser l'orgueilleuse Elizetta amène l'heureux dénouement.

Le théâtre Artistique Athévains a adapté à l'opéra ses locaux, pour pouvoir accueillir les musiciens ; la partition a été réécrite pour un petit ensemble (clavecin, hautbois, cor, deux violons, alto, violoncelle, contrebasse) par A.-C. Brayer, ce qui favorise la complicité des musiciens et des chanteurs ; Dominique BOURDE a traduit le livret pour les surtitrages, afin de faire entendre les paroles italiennes et non de fournir une version modernisée du texte de Bertati.

La donnée du livret de Bertati (qui succède à Da Ponte comme poète de la cour de Vienne) n'est pas neuve ; traitée dans un drame de l'acteur anglais Garrick en 1766, elle a déjà inspiré deux opéras. L'action se passe dans la maison de Geronimo, et tient tout entière entre l'aube et la nuit du même jour : autre « folle journée », qui commence, comme les *Noces de Figaro*, par un duo des jeunes amants ; les difficultés à légitimer leur union tiennent aux inégalités de statut entre les personnages, aux hiérarchies de rang, de sexe, et d'âge que vient animer et perturber la variable richesse ; le choix dramatique d'A.-M. Lazarini, dont c'est ici le second opéra – elle a mis en scène *La Traviata* en 2006 avec la collaboration d'A.C. Brayer, à Cergy-Pontoise –, met l'accent sur les « aspérités » des relations, d'autant plus sensibles qu'en revêtant les chanteurs d'élégantes et sobres tenues noires subtilement différenciées (créées par D. Bourde), elle a concentré l'attention sur le jeu et le chant. Le jeu des statuts fait des plus jeunes et des moins

dotés la proie des désirs (« objet de tous les désirs » dit jalousement Elizetta de sa cadette) et la cible des pressions : comme dans *les Noces de Figaro*, le jeune premier est convoité par une femme mûre ; mais alors que l'inventif, l'énergique Figaro excède toute limite sociale, le rôle de Paolino est d'une surprenante passivité.

Nous sommes ici, par la contestation de la hiérarchie des rangs (tout porte à croire que le comte est ruiné), par le rôle du contrat financier dans cette contestation, par la limitation de l'action au cadre familial, dans l'univers du drame bourgeois. Mais dans l'opéra bouffe, l'action, intégralement chantée – inversement les chanteurs sont ici totalement acteurs –, perd de sa pesanteur : la grâce et la simplicité mélodiques de Cimarosa, le caractère expansif, euphorisant des répétitions du chant agissent immédiatement sur l'auditeur, le persuadent et l'emportent. Dirigés par Liliane BOURDIN-MASSON, soutenus par les instrumentistes aussi amusés qu'eux, les chanteurs se donnent avec brio à leurs rôles, dans un espace malheureusement un peu trop étroit. Complicité durable, puisque l'opéra se donnera pendant plusieurs mois.

Les statuts des personnages et presque leurs rôles se lisent dans les différences de tessiture : Frédéric BANG-ROUHET (baryton) incarne le comte Robinson et lui prête une élégance désinvolte, une conscience de supériorité qu'il sait rendre discrètement ridicule ; Pierre-Michel DUDAN (basse) est le barbon (barbu) Geronimo, conduit à la tyrannie par ses tendres intentions ; le rôle de Paolino est chanté par le ténor Gorka ROBLÈS ALEGRIA avec un charme prestant. Fidalma, à qui son âge et son argent confèrent une certaine liberté – celle par exemple d'affirmer sa sensualité (acte I, sc. 3) –, est jouée avec humour et autorité par Claire GEOFFROY-DECHAUME

(mezzo-soprano), tandis que Karine GODEFROY (soprano) prête à Elizetta son élégance altière et le caractère comiquement vindicatif d'une sœur de Cendrillon. Enfin Gaëlle PINHERO à la voix puissante mais encore un peu crue confère sa grâce à Carolina, dans tous les registres que réclame le rôle : tendresse, raillerie, pathétique.

Le livret agence avec une sobriété et une efficacité particulières les découvertes et les surprises, qui culminent dans deux finales jubilatoires. Cette œuvre sans prétention incarne avec bonheur le moment de grâce de la sensibilité bourgeoise ; la musique de Cimarosa réussit l'idéalisation souriante de l'amour conjugal (celui qui réunit légitimité, réciprocité, durée) et l'auréole de sensualité tendre. Chacun est en plein accord avec lui-même, les obstacles sociaux à l'amour ne sont pas intériorisés, et bientôt balayés : la musique de Cimarosa fait plus que rendre sensible cet accord : elle le communique magiquement aux auditeurs.

Songeait-elle au *Mariage secret* ? En contant dans *Histoire de ma vie* le roman d'amour de ses parents, Sand saura retrouver ce ton de bonhomie gracieuse.

Michèle HECQUET



VIE DE L'ASSOCIATION

Rapport d'activité 2006 présenté par Marie-Thérèse Baumgartner à l'Assemblée Générale Ordinaire du 27 janvier 2007

En cette année 2007, nous sommes contents de vous accueillir dans cette salle. Vous vous rappellerez que l'année dernière, par un mauvais concours de circonstances, nous avons subi, au centre Daviel, un excès de bruits et de fortes lumières. C'est sous ces feux un peu trop violents, après les rapports financier et moral, que Françoise ALEXANDRE, a évoqué, d'une manière très vivante, le sujet de son remarquable livre *Delacroix Sand, un rendez-vous manqué*. Nous étions presque une centaine à avoir le plaisir de l'écouter, bien que les mauvaises conditions atmosphériques aient, en dernière minute, empêché plusieurs amies de province de se joindre à nous.

Fin 2006, nous étions 547 adhérents, dont 51 couples, se répartissant géographiquement comme suit :

Paris et Ile de France : 43% ; Berry et départements limitrophes : 13% ; autres régions de France : 30% ; résidant hors de France (essentiellement aux U.S.A et au Japon) : 13%.

Nous avons malheureusement perdu, au cours de l'année écoulée, comme nous vous l'avons annoncé dans nos circulaires,

cinq adhérents : Marie-Claude BARBIER, Jacques CAPRON, Christine CHAMBAZ-BERTRAND, Michelle DAUDÉ, et Françoise HÉLUIN-LUBIN. Que leurs familles soient encore une fois assurées de toute notre sympathie.

Enfin quatre de nos adhérents sont partis sans laisser d'adresse, douze sont démissionnaires, et trente-huit ont été radiés, leurs cotisations étant restées impayées depuis 2 ans malgré 5 ou 6 rappels.

L'Atelier de lectures Sandiennes s'est réuni autour des ouvrages suivants : *Horace*, le 30 janvier, *L'Homme de neige* le 13 mars, *Elle et Lui* et *La Confession d'un enfant du siècle* le 12 juin et *Isidora* le 2 octobre.

À ce propos, je vous communique des nouvelles de notre ancienne présidente, Anne CHEVEREAU, qui a fait une deuxième chute grave en octobre. Elle est enfin rentrée à son domicile, mais aujourd'hui, c'est bien la première fois qu'elle ne pourra pas assister à l'assemblée générale. Notre amie Simone BALAZARD la remplace momentanément à l'Atelier de lectures.

Il serait trop long et fastidieux de mentionner ici tous les spectacles qui ont été donnés au cours de l'année passée au sujet de George Sand, l'« effet bicentenaire » ayant encore suscité un grand nombre de créations au cours des mois qui ont suivi 2004.

Le 4 mars, la visite du Sénat, du fait d'une ouverture au public imprévisible au moment où nous avions réservé notre jour, a malheureusement été amputée d'une bonne partie des lieux les plus intéressants de cette visite. La conférencière a quand même pu nous montrer l'hémicycle. Quant à la bibliothèque, où se trouve le fameux plafond de Delacroix, elle n'est plus ouverte aux visites de groupes.

Le 13 mai, les nombreuses inscriptions à la visite de la Maison de Victor Hugo, place des Vosges à Paris, nous ont amenés à constituer plusieurs groupes. Outre l'intervention très avertie d'un conférencier, nous avons pu entendre notre amie Danielle BAHIAOUI, venue nous lire des lettres de George Sand et Victor Hugo, en duo avec Gérard BERLINER, qu'une vingtaine d'entre nous ont retrouvé le soir au théâtre du Gymnase à son spectacle « Mon Alter Hugo » : une heure de charme, pour un « one man show » original avec accompagnement musical.

Le 21 octobre, notre amie Marie-Paule RAMBEAU a organisé, pour trois groupes successifs, une visite fort bien dirigée de la Bibliothèque polonaise. Nous avons pu ainsi découvrir l'intéressant musée MICKIEWICZ et le petit salon de Frédéric Chopin.

Constituée essentiellement d'un petit fonds d'ouvrages édités en 2004 provenant du Ministère de la Culture, la modeste bibliothèque de notre Association avait eu la chance de pouvoir acquérir en 2005 à un prix plus que raisonnable, chez un libraire d'ancien à Paris, l'intégralité de l'édition Georges Lubin chez Garnier de la *Correspondance* de George Sand. En juin dernier, cette bibliothèque s'est enrichie du don fait par notre amie Mireille BOSSIS d'un certain nombre d'ouvrages « sur » et « de » George Sand qui faisaient partie de sa propre bibliothèque.

À Nohant, le 5 septembre, a eu lieu l'inauguration, à l'entrée du domaine, à la place de la salle des calèches, d'une très belle nouvelle librairie : plusieurs adhérents de notre Association ont eu le plaisir d'assister à cette réussite complète. On trouve sur place presque tous les ouvrages de et sur George Sand, dans un agréable espace, à la décoration soignée. Cela nous

a également valu une visite de fond en combles du château, y compris de locaux généralement fermés au public, avant d'assister à la prestation de Pierrette DUPOYET, un extraordinaire monologue au cours duquel, en une heure à peine, la vie de George a été broyée avec maestria. Puis un cocktail, dans la cour du domaine, a permis d'intéressants échanges avec nos amis Berrichons.

À Gargilesse ont été exposées du 19 mai au 10 septembre, dans la galerie d'art du château, des œuvres de Frédéric LAUTH, artiste peintre, époux d'Aurore, tandis que Christiane SMEETS-SAND, à la villa Algira, présentait de nombreux souvenirs d'Aurore, la petite-fille de George.

Notre réunion de rentrée a eu lieu le 30 septembre dans le jardin de la villa George Sand à Palaiseau, où nous étions plus d'une centaine, sous une tente gracieusement prêtée par la mairie, par une température clémente pour la saison. Notre Président, Bernard HAMON, a ouvert la réunion en évoquant l'histoire de cette maison, puis Reine PRAT, chargée de mission au ministère de la Culture et de la Communication nous a remis, à mon mari et à moi-même, la médaille de chevaliers des Arts et des Lettres. Dans une ambiance sympathique, famille et amis, confondus avec la vaste famille des Amis de GS, ont apprécié la création originale de Stéphanie TESSON, un spectacle inspiré des textes de Maurice Sand pour son théâtre de marionnettes. De vraies marionnettes, conversions de sujets d'un vieux théâtre Guignol fabriqué par mon mari il y a plus de 60 ans, fraîchement re-costumées par Marie-Jo HENRY et moi-même en nous inspirant des personnages du théâtre de Maurice, étaient exposées pour l'ambiance. Puis le traditionnel cocktail sous les arbres a permis à l'assistance, comme de coutume, d'échanger ses impressions tout en se restaurant.

**Lecture-Spectacle :
Promenade dialoguée dans le Théâtre
des Marionnettes de Maurice Sand,**

à Palaiseau le 30 septembre 2006

Stéphanie TESSON et BROCK se sont réparti les rôles des comédiens "interprètes" des marionnettes de Maurice Sand. La matière était constituée par 3 pièces de Maurice : *Jouets et Mystères*, *Balandard aux enfers* et *Les Esprits frappeurs* (la troisième n'a pu être jouée, par manque de temps). Faute de castelet, l'espace étant trop vaste pour l'utilisation manuelle des marionnettes, c'est par un échange de masques, de perruques et de chapeaux, avec des changements de voix, que les deux acteurs se sont efforcés de redonner vie au spectacle d'autrefois, Brock étant en outre chargé du bruitage.



Au centre de la scène, Natalia ERMILOVA, poète, violoniste et chanteuse, avait spécialement composé des accompagnements musicaux d'après le répertoire folklorique russe aménagé, accompagné d'un répertoire personnel. Le tout sur un rythme extrêmement vif et enlevé.

Je ne peux pas terminer ce rapide survol de l'année 2006 sans évoquer notre site Internet, dont la fréquentation reste régulière et tourne autour de 30 à 40 visites par jour. Nos remerciements à Thierry DERIGNY pour son travail d'entretien et de mise à jour du site, ainsi que pour toute la peine qu'il se donne à traiter notre courrier électronique.

M.T.B.



Parmi les autres événements marquants de l'année écoulée, il me faut encore vous signaler que, pour la première fois, notre Association s'est portée garante d'une publication sandienne, les Actes du colloque de septembre 2004 *George Sand et les Arts*, ouvrage édité par l'Association Château d'Ars. L'édition a pris du retard. Le tirage est aujourd'hui terminé, mais nous attendons toujours une livraison et sommes désolés de n'être pas en mesure de vous proposer cet ouvrage aujourd'hui.

CARNET

Christine Chambaz-Bertrand 1943 -2006

Christine Chambaz-Bertrand nous a quittés brutalement en décembre dernier.

Née à Paris en 1943, elle fit ses études secondaires au Lycée La Fontaine et après une année de Lettres supérieures à Janson, rejoignit la Sorbonne ; passionnée très tôt par la littérature, ses études furent un moment d'épanouissement, et ses intérêts se développèrent dans plusieurs directions, vers les lettres françaises, anglaises et russes : agrégée de lettres modernes en 1966, elle obtint un diplôme de russe à l'École nationale des langues orientales, séjourna à plusieurs reprises en Russie, parfois longuement, et fut en particulier retenue par les œuvres de Dostoïevsky et Tolstoï.

Elle choisit d'enseigner en province, en Savoie, où elle rencontra son mari et occupa successivement plusieurs postes, aux lycées du Fayet, près de Chamonix, puis à Bonneville. En 1975, elle saisit l'opportunité d'une année à Smith College comme lectrice de français, à l'occasion d'un échange : c'est à cette époque qu'elle rédige et achève une thèse de troisième cycle consacrée à Anaïs Nin et intitulée : « Le Miroir et le jardin ».

Séparée en 1981 de son mari, elle revint dans la région parisienne avec son fils Nicolas, enseigna jusqu'en 1995 au Lycée des Mureaux, puis au lycée Jeanne d'Albret de Saint Germain en Laye où elle s'était fixée, jusqu'en 2002 et où sa mauvaise santé la contraignit à la retraite ; elle exerça dans des conditions de plus en plus difficiles, dont elle souffrit d'autant plus qu'elle prenait à cœur son métier.

C'est lors de son retour en région parisienne qu'elle commença, sous la direction de Béatrice Didier, une thèse d'Etat sur les relations de George Sand et de sa fille Solange, intitulée : « Les paradoxes de la maternité dans la vie et dans l'œuvre de George Sand » et soutenue en janvier 1991 à Paris VIII ; elle la remaniait en vue de sa publication au moment où la mort l'a frappée. Toujours intéressée par Sand, par les relations entre mères et filles, par l'écriture féminine – Christine elle-même, fille de la romancière Andrée Martinerie, appartenait à une lignée féminine qui aimait et pratiquait l'écriture –, elle assistait et participait à de nombreux colloques, notamment à Cerisy la Salle. Elle était très attachée à Maurice de Gandillac ; elle était fidèle surtout aux colloques et aux autres occasions d'échange entre sandiens, en dépit d'une santé que nous sentions menacée, mais dont elle ne se plaignait jamais ; elle collaborait aussi à l'édition des œuvres complètes de Sand dirigée par Béatrice Didier ; la célébration du bicentenaire l'avait vue attentive aux publications les plus pénétrantes et les mieux documentées concernant son sujet, dont elle a rendu compte dans notre Bulletin avec sensibilité. Sa douceur, son égalité d'humeur nous manquent.

Michèle HECQUET

Geneviève Jurgensen, sœur de Christine, a relu sa thèse sur Sand et l'a adressée à Simone Balazard, directrice des éditions "Le Jardin d'essai", qui doit lancer une souscription pour en assurer la publication.



LES AMIS DE GEORGE SAND

(euros)

RAPPORT FINANCIER par Michel Baumgartner

RÉSULTATS DE L'EXERCICE 2006

RECETTES		DÉPENSES	
Subventions & dons		Secrétariat	830,34
<i>Centre Natl. des Lettres</i>	3 000,00	Frais bancaires & postaux	1 926,66
<i>Mairie de Paris</i>	0,00	Prime assurance RC	377,71
<i>Autres</i>	101,00	Revue N°28 + Frais d'envoi	5 455,60
Manifestations		Manifestations	
<i>Repas Assemblée générale</i>	1 375,00	<i>Repas Assemblée générale</i>	810,00
<i>Réunion de rentrée</i>	1 106,00	<i>Réunion de rentrée</i>	2 903,86
<i>Autres</i>	688,00	<i>Autres</i>	1 377,00
Ventes (revues et divers)	750,49	Subventions accordées	0,00
Cotisations	10 661,52	Provisions pour charges	5 000,00
Intérêts cpte s/livret	747,94		
Divers	0,00	Divers	10,00
	<hr/>		<hr/>
	18 429,95		18 691,17
Résultat de l'exercice : perte	261,22		
	<hr/>		<hr/>
	18 691,17		18 691,17

TRÉSORERIE

Banques - comptes courants	2 924,57
Banques - comptes sur livrets	16 000,00
C.C.P.	202,09
	<hr/>
	19 126,66

CHIFFRES PRÉVISIONNELS 2007

RECETTES		DÉPENSES	
Ventes de revues	500,00	Secrétariat	2 000,00
Manifestations	6 500,00	Revue n°28 + frais d'envoi	6 000,00
Cotisations	10 000,00	Manifestations	9 000,00
Produits de trésorerie & divers	1 000,00	Participations et coéditions	2 000,00
		Frais bancaires et postaux	2 000,00
Subventions & dons	4 000,00	Primes assurances & divers	1 000,00
Reprises de provisions	5 000,00	Frais de transfert de la gestion	5 000,00
	<hr/>		<hr/>
	27 000,00		27 000,00

LES AMIS DE GEORGE SAND

Association déclarée (J.O. 16 - 17 Juin 1975)
SIREN : 485 367 015 – SIRET : 485 367 015 00016
Siège social : Musée de la Vie Romantique, 16, rue Chaptal 75009 Paris
Siège administratif : 12, rue George Sand, B.P. 83, 91123 Palaiseau Cedex
Courriel : amisdegeorgesand@wanadoo.fr
Site Internet : <http://www.amisdegeorgesand.info>

BULLETIN D'ADHÉSION

à retourner à la Secrétaire Générale de l'Association,
Marie-Thérèse BAUMGARTNER, Villa George Sand,
12 rue George Sand, B.P.83, 91123 PALAISEAU cedex
Répondeur & Fax.: 01 60 14 89 91

Courriel : amisdegeorgesand@wanadoo.fr

(Chèques ou mandats en francs français, compensables en France et libellés au nom de l'Association "Les Amis de George Sand")

N° Compte Chèques Postaux : 5.738.72.X - 69000 LYON FRANCE

M. Mme Mlle (Prénom & Nom)

Adresse :

Code postal : Ville : Pays :

Tél.: Fax e-mail :

Je demande mon adhésion à l'Association "LES AMIS DE GEORGE SAND" et je vous adresse ci-joint par chèque* ma cotisation pour la présente année civile, d'un montant de €.

J'ai bien noté que je recevrai en retour ma carte de membre de l'Association pour l'année en cours et que vous m'adresserez les prochaines circulaires destinées aux adhérents ainsi que la revue de cette année (numéro paru ou à paraître).

A.....le.....

(signature)

Cotisations année 2007 :

- Membres actifs :23 € Couples :31 €
 Membres de soutien :36 € Membres bienfaiteurs :50 € et plus
 Étudiant(e)s (sur justificatif):15 €

* chèques à l'ordre de l'Association LES AMIS DE GEORGE SAND

Copyright 2007 © Les Amis de George Sand